

# THÉATRE
DE
# NOËL LE BRETON,
*SIEUR*
# DE HAUTEROCHE.

*NOUVELLE ÉDITION,*
*Revue & corrigée.*

TOME SECOND.

*Prix, 9 liv. les trois Volumes, reliés.*

*A PARIS,*
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXII.
*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

# TABLE

*Des Pieces contenues dans ce second Volume.*

# LE DEUIL,

## COMÉDIE;

*Représentée en 1672.*

# AU LECTEUR.

ON ſaura que j'ai tiré le ſujet de cette Comédie des Contes d'Eutrapel; mais, quand on prendra la peine de les lire, on verra que je n'en ai pris que fort peu de choſe, & qu'il y a beaucoup de mon invention. Je veux pourtant bien qu'on ſache que ce Livre m'en a fourni les premieres idées; & que je me ferois un ſcrupule de n'en pas avertir le Lecteur. J'aurois pu mettre cette Piece en trois Actes, & il ne m'en auroit pas coûté cinquante vers; mais j'ai mieux aimé preſſer un peu les incidens, & donner de la chaleur à l'action, que de la ralentir par le tems qu'il auroit fallu pour les Entractes. Qui peut renfermer dans un ſeul Acte un ſujet avec tous ſes agrémens, n'eſt pas moins ingénieux que celui qui le fait en trois ou en cinq. Un petit tableau doit avoir ſes beautés & ſes perfections, de même qu'un grand, & l'art doit être également obſervé en l'un &

en l'autre. J'entends parler de ces tableaux dignes d'une approbation ſolide, & non pas de ceux qui ſurprennent à l'abord par quelque faux éclat. Ces manieres de tableaux produiſent ſouvent l'effet de ces monſtres qui, par une nouveauté extraordinaire, arrêtent les yeux à leur premier aſpect; mais qui, étant conſidérés de plus près, cauſent du dégoût dans l'ame des perſonnes qui les regardent. Il en eſt de même des Comédies, & je tiens que l'art n'eſt pas moins néceſſaire pour une petite Piece que pour une grande. Les Pieces d'un Acte ou de trois Actes, un peu bien faites, doivent avoir, comme celles de cinq, l'expoſition, le nœud, le dénouement, la vraiſemblance, l'unité de lieu, de tems & d'action, la liaiſon des Scenes, les ſentimens ſuivant la condition des perſonnages, les expreſſions qui leur ſoient convenables, les bienſéances & les caracteres naturels, enfin toutes les parties utiles à la perfection de ces ſortes d'Ouvrages. Je ne ſaurois approuver l'obſtination de ceux qui ſoutiennent que la connoiſſance des ſciences & des arts

ne sert à rien pour faire une Piece de théâtre : on voit bien, par leur raisonnement, qu'ils en ignorent l'excellence ; & j'ai peine à croire que, sans leur secours, on puisse tourner les choses dans ce bon goût qui satisfait les gens connoissans, comme ceux qui ne le sont pas. Si quelqu'un s'avise de dire qu'il semble que je veuille prendre ici le parti des petites Comédies contre les grandes, j'ai à lui répondre que j'en sais bien faire la différence, & que j'en ai fait d'un Acte, de trois Actes & de cinq Actes, qui ont été représentées avec assez de réussite.

# ACTEURS.

PIRANTE, Pere de Timante.
TIMANTE, ſon Fils.
JAQUEMIN, Fermier & Receveur de Pirante.
BABET, Fille de Jaquemin.
PERRETTE, Servante de Jaquemin.
CRISPIN, Valet de Timante.
NICODÈME, Serviteur de Jaquemin.
MATHURIN, Valet de la Ferme, Perſonnage muet.

*La Scene eſt à un Village à deux lieues de Sens.*

# LE DEUIL,

## *COMEDIE.*

### SCENE PREMIERE.

TIMANTE & CRISPIN, *en grand deuil.*

CRISPIN.

PAR ma foi, nous voilà plaisamment équipés,
*Noirs du bas* jusqu'en haut, & des mieux
encrêpés.
Seriez-vous bien parent d'un.... Faut-il que
j'achève ?
Là, d'un de ces Messieurs que l'on rouoit en Greve,
Le jour qu'il vous a plu de partir de Paris ?

TIMANTE.

Maraud !

CRISPIN.

A dire vrai, Monsieur, je suis surpris.
Votre pere, votre oncle, enfin tout le lignage
Regorge de santé, rien ne meurt, dont j'enrage ;
Pas un neveu, pas même un arriere-cousin ;

Et le grand deuil vous plaît à porter ?

TIMANTE, *riant.*

Oui, Crispin.

CRISPIN.

Vous riez ? Cet habit peut donner de la joie,
Quand une tête à bas laisse force monnoie ;
Bon, pour lors : mais, à moins d'une mort de profit,
L'équipage est lugubre, & me choque l'esprit.

TIMANTE.

En d'autres cas encore il peut réjouir l'ame.

CRISPIN.

D'accord, quand un mari fait enterrer sa femme.
Comme, en se mariant, on se met en danger
D'avoir, pendant ce nœud, tout le tems d'enrager,
Je crois que, pour guérir cette sorte de rage,
Il n'est rien de meilleur qu'un prompt & doux veuvage.
Mais, sans moraliser, Monsieur, venons au point.
Nous arrivons à Sens, où vous n'arrêtez point ;
Vous poussez jusqu'au lieu de votre métairie.
D'abord vous descendez dans une hotellerie ;
Vous y prenez le deuil, vous m'en équipez, moi,
Qui ne pleure personne, & qui ne sais pourquoi.
Si j'ose demander à quoi tend ce mystere,
Vous riez, vous chantez, & vous me faites taire ;
Et, sans m'expliquer rien, toujours la joie au cœur,
Vous entrez dans la cour de votre Receveur.
Ce noir déguisement cache au moins quelque chose ;
Pour la derniere fois, j'en demande la cause.

TIMANTE *sourit.*

CRISPIN.

Allez-vous rire encor ? Bon soir, je n'en suis plus.

TIMANTE.

Cet habit me vaudra plus de deux mille écus.

CRISPIN.

Deux mille écus ?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Peste ! Et combien en aurai-je ?
Équipé comme vous, j'ai même privilége ;
Et je ne prétends pas porter le deuil *gratis*.

TIMANTE.

Ta part s'y trouvera.

CRISPIN.

Les merveilleux habits !
Mais, déguisés ainsi, dans le bois le plus proche,
N'auriez-vous point dessein de voler quelque coche ?
Qu'en est-il ?

TIMANTE.

Moi, voler ! C'est perdre la raison,
Que....

CRISPIN.

J'entends. Mais, Monsieur, je crains la pendaison.
Pour toucher cet argent, çà, que faut-il donc faire ?

TIMANTE.

Pleurer. Sais-tu pleurer ?

CRISPIN.

Moi ? non ; mais je sais braire :
Cela suffira-t-il ?

TIMANTE.

Tu feras de ton mieux ;
Et, quand je pleurerai....

CRISPIN.

J'ai de terribles yeux.
Commencez seulement ; pour venir à la charge,
Je vous réponds, Monsieur, d'une bouche aussi large.
Il ne faut qu'essayer, voyez : Hin, hin, hin....

TIMANTE.

Bon.

CRISPIN.

L'accord est musical ; est-ce là votre ton ?

TIMANTE.

Fort bien.

CRISPIN.

Mais de ces pleurs à quoi tend le mystere ?

TIMANTE.

A duper Jaquemin ; Receveur de mon pere,
A qui, par ce faux deuil appuyant mon rapport,
Je persuaderai que le bon-homme est mort,
Et que, depuis huit jours, surpris d'apoplexie,
Tout d'un coup, sans parler, il a fini sa vie.
J'en suis seul héritier ; & Jaquemin, je crois,
Prétendant n'avoir plus à compter qu'avec moi,
Ne refusera pas de me payer la somme
Que, pour le premier ordre, il tient prête au bon-homme.

CRISPIN.

Vous êtes fils unique ; & votre Receveur,
S'il plaisoit à la mort de vous faire l'honneur

De saisir au collet votre avare de pere,
Auroit avecque vous quelques comptes à faire.
Mais sur quoi s'assurer qu'il doit deux mille écus ?

TIMANTE.

Six cents Louis, Crispin, tous paiemens rabattus.
De mon pere pour lui j'ai surpris cette lettre ;
Écoute, & tu verras ce qu'on peut s'en promettre.

(*Il lit.*)

« MONSIEUR Jaquemin, votre compte est bon. Les
» diverses sommes que vous m'avez fait toucher ici,
» & dont vous n'avez point de quittance, montent à
» huit cents écus ; ainsi, reste dû six mille six cents li-
» vres. Ne vous embarrassez pas à chercher une voie
» sûre pour me les faire tenir ; j'irai, moi-même, les
» recevoir, sur les lieux, dans quinze jours ou trois
» semaines, & nous aviserons ensemble à régler les
» clauses du nouveau bail que vous demandez. Je ne
» vous écrirai point davantage là-dessus. Ne me faites
» point de réponse. Votre meilleur ami,

» PIRANTE ».

En prenant les devants, comme il est bon payeur...

CRISPIN.

J'entends : plus fin que vous n'est pas bête, Monsieur ;
Et, pour un nouveau bail, sans trop songer aux clauses,
Je vous crois déja voir accommoder les choses.
Pour bien faire, il faudroit que Monsieur Jaquemin,
Obtenant du rabais, grossît le pot-de-vin :
Il en demandera ; signez tout.

TIMANTE.

Moi ?

CRISPIN.

Qu'importe ?
La piece en vaudra mieux, plus elle ſera forte.
Votre pere a bon dos.

TIMANTE.

Il n'entend pas raiſon.
Quel pere ! Il faut aller joindre ma garniſon ;
Je pars ; &, pour tout fruit à mes belles paroles,
Ayant à m'équiper, j'emporte vingt piſtoles :
Me voilà bien !

CRISPIN.

Auſſi, pour vous en conſoler,
Sans façon, en bon fils, vous venez le voler.
Mais, quoiqu'en ce deſſein, Monſieur, je vous admire,
Si votre pere, enfin, s'eſt aviſé d'écrire,
Sa lettre & vos diſcours n'auront aucun rapport ;
Et nous ſerons tondus, ſur cette feinte mort.

TIMANTE.

Au commerce d'écrire avec joie il renonce ;
Il plaint, trois mois entiers, le port d'une réponſe :
Tu vois que, par ſa lettre, il mande à Jaquemin
De ne lui point récrire. Outre cela, Criſpin,
J'ai ſu.... Mais taiſons-nous, quelqu'un vient.

## SCENE II.

PERRETTE, BABET, TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Timante.*

C'Est Perrette;
(*bas.*)
Et Madame Babet. La fripponne est bien faite,
Monsieur, & vaudroit bien, soit dit, sans faire tort..

TIMANTE, *bas à Crispin.*

Songe à l'apoplexie, & que mon pere est mort.

PERRETTE, *à Babet, regardant Timante.*

Je ne me trompe point, c'est notre jeune Maître.

BABET.

Dans un pareil habit, j'ai pu le méconnoître.
Quoi! Timante, c'est vous? D'où vient donc ce grand deuil?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah, Babet!

BABET.

Crispin?

CRISPIN, *pleurant.*

Ah!

BABET.

Tous deux la larme à l'œil.

TIMANTE, *pleurant.*

Quel malheur !

PERRETTE, *à Crispin.*

Apprends-nous quelle perte il a faite.

CRISPIN, *pleurant, à Perrette.*

Son pere....

PERRETTE.

Hé bien! son pere ?

CRISPIN, *pleurant.*

Il est gîté, Perrette.

Le pauvre homme! il m'aimoit, comme si.... Mais, enfin,

Dieu veuille avoir son ame.

PERRETTE.

Il est mort!

BABET.

Quoi! Crispin,

Pirante est mort!

CRISPIN, *pleurant, à Babet.*

Malgré tout ce qu'on a pu faire,

Il est.... Ah!

BABET.

Je l'aimois comme mon propre pere.

(*à Perrette.*)
Soutiens-moi.

(*Elle s'appuie sur elle.*)

PERRETTE, *à Babet.*

Ce malheur est touchant; mais....

BABET.

Hélas!

CRISPIN, *bas à Timante.*

Que ne la prenez-vous, Monſieur, entre vos bras?
Ses ennuis paſſeroient plutôt.

TIMANTE, *bas à Criſpin.*

Ils m'embarraſſent.

CRISPIN.

Voilà que c'eſt d'avoir des peres qui trépaſſent!

PERRETTE.

Là, revenez à vous: puiſque le mort eſt mort,
Quel remede? & pourquoi s'en affliger ſi fort?

CRISPIN, *à Babet.*

Perrette le prend bien; point de mélancolie.
Les morts ne vivent plus; les pleurer, c'eſt folie.

BABET, *pleurant.*

Il étoit mon parrain; & j'aurois peu de cœur....

TIMANTE, *larmoyant.*

Suffit, Babet; c'eſt trop partager ma douleur.

BABET, *larmoyant.*

Si mes larmes....

PERRETTE.

Par-là, qu'eſt-ce que l'on avance?
Voyez Monſieur; il prend ſon mal en patience.

CRISPIN.

C'eſt qu'il ſait vivre, diable!...

TIMANTE.

Et Monsieur Jaquemin?

Que fait-il?

PERRETTE.

Tout-à-l'heure il étoit au jardin:
Je m'en vais le chercher; consolez-vous ensemble.

## SCENE III.

TIMANTE, BABET, CRISPIN.

TIMANTE, *riant.*

HÉ BIEN, Babet?

BABET.

Hé quoi! vous riez!

TIMANTE.

Que t'en semble?

Le deuil me sied-il bien?

BABET.

Je ne sais où j'en suis.

Oubliez-vous déja...?

TIMANTE.

Babet, treve d'ennuis;

Mon pere n'est pas mort.

BABET.

Ah! j'ai lieu de me plaindre;

Vous me trompez?

TIMANTE.

Il m'est important de le feindre;
Ayant besoin d'argent, je n'imagine rien
De plus propre à duper & ton pere & le mien.

BABET.

Mais comment pensez-vous...?

TIMANTE.

Ne t'en mets point en peine:
Avec moi seulement souffre que je t'emmene;
Si tu veux éclater, il faut prendre ce tems.

BABET.

Je pars à l'heure même, & vais coucher à Sens.

TIMANTE.

Seule?

BABET.

Seule; & je dois, par l'ordre de mon pere,
Avec certain parent terminer quelque affaire:
Rendez-vous y; j'y couche; &, là, nous résoudrons,
Touchant votre dessein, quel parti nous prendrons.

TIMANTE.

Deux heures de chemin, sans que l'on t'accompagne!
Je crains....

BABET.

Tout est rempli de gens dans la campagne;
Il est jour de marché. Je vous quitte. A tantôt.

TIMANTE.

Je ferai mon pouvoir, pour te joindre au plutôt.

BABET.

Je vais partir, avant que mon pere survienne.

## SCENE IV.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *montrant du doigt l'endroit où Babet est rentrée.*

MONSIEUR, hem?

TIMANTE.

Qu'eſt-ce?

CRISPIN.

Il n'eſt qu'en dira-t-on qui tienne;
La Babet eſt traitable, & ſe rend ſans façon.

TIMANTE.

Son honneur, avec moi, ne court point de hazard.

CRISPIN.

Bon!
Le moyen!

TIMANTE.

Elle peut....

CRISPIN.

J'entends; dans le voyage,
La belle, en tout honneur, aura ſoin du bagage.
Quand vous en ſerez las, pour le moins....

TIMANTE.

Maître ſot!

CRISPIN.

Souffrez-moi la Servante, & je ne dirai mot;

A ces conditions, c'eſt une affaire faite :
Vous emmenez Babet, j'emmenerai Perrette.

TIMANTE.

Ah! ce n'eſt pas de même.

CRISPIN.

Et pourquoi non? je crois
Qu'en eſprit, beaux diſcours, vous l'emportez ſur moi;
Mais, où l'eſprit n'eſt pas tout-à-fait néceſſaire,
Monſieur, ſans vanité, je ſuis aſſez bon frere;
Et....

TIMANTE.

Pour faire ceſſer tes ſots raiſonnemens,
Apprends qu'à tort tu fais de mauvais jugemens,
Et qu'au ſort de Babet les nœuds de l'hyménée,
Au déçu de mon pere, ont joint ma deſtinée.

CRISPIN.

Vous l'avez épouſée?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes mari?

TIMANTE.

Depuis plus de ſix mois.

CRISPIN.

Et n'êtes point marri?

TIMANTE.

Moi? point du tout.

CRISPIN.

Miracle! Il ne s'en trouve gueres

De si contens que vous de ces sortes d'affaires :
Aussi n'êtes-vous pas encor bien marié.

TIMANTE.

Pour bien faire la chose, on n'a rien oublié :
J'ai pour Babet....

CRISPIN.

D'accord : ne pouvant voir la Belle
Qu'en secret rendez-vous, vous n'aimez rien tant qu'elle ;
Mais Babet, aujourd'hui vos plus cheres amours,
Ne sera plus Babet, quand vous l'aurez toujours.

TIMANTE.

Il faut incessamment que ta langue s'égaye.

CRISPIN.

Hazard : gageons, Monsieur ; &, si je perds, je paye.
Mais son pere sait-il que...?

TIMANTE.

Non, il n'en sait rien ;
Car, comme en avarice il surpasse le mien,
Et qu'un sou déboursé lui semble arracher l'ame,
Sans doute il eût tout fait, pour traverser ma flamme :
Mais, l'hymen déclaré, tout lui parlant pour moi,
Il faudra bien qu'il chante, ou qu'il dise pourquoi.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, étant Noble, & de bonne famille,
D'un simple Receveur vous épousez la fille !
Que dira votre pere ?

TIMANTE.

Il s'estomaquera,
Fera le difficile, & puis s'appaisera.

Après tout, Jaquemin, quoiqu'il ſoit ſans naiſſance,
A l'avarice près, eſt homme d'importance :
Il eſt le coq du bourg, connu pour un Créſus,
Et poſſede du moins cinquante mille écus ;
Cela répare aſſez le défaut du rang.

CRISPIN.

Peſte !
Puiſqu'il a tant de bien, il eſt Noble de reſte.
Combien de ſoi-diſans Chevaliers & Marquis
Se targuent ſottement de Nobleſſe à Paris,
Dont, en s'emmarquiſant, la plus haute Nobleſſe
A ſeulement, pour titre, une grande richeſſe !
Sans cela, leur naiſſance eſt baſſe & ſans éclat,
Et leur bien, en un mot, fait tout leur Marquiſat.
Ces gens, au tems qui court, ont beaucoup de confreres :
Mais la chere Babet, elle n'a ſœurs ni freres.

TIMANTE.

Babet eſt fille unique ; & bien d'autres que moi....

CRISPIN.

Bien d'autres ? Quantité tiennent leur quant-à-ſoi ;
Qui, loin de refuſer une affaire ſemblable,
Moyennant force écus, épouſeroient le diable.
Le diable, cependant, doit être roturier ;
Qu'en croyez-vous ?

TIMANTE.

Badin !

CRISPIN.

Je ne ſuis pas ſorcier ;
Ce que j'en dis, Monſieur, n'eſt que par conjecture ;
Mais être grand trompeur, ſent beaucoup la roture :
On dit que c'eſt du diable une perfection.

TIMANTE *fourit.*

CRISPIN, *continuant.*

D'ailleurs, comme le monde eſt plein d'ambition;
Et ſuivant que chacun par l'argent ſe gouverne,
Si le diable en ces lieux venoit tenir taverne,
Qu'il voulût enrichir ceux qui boiroient chez lui,
La foule ſeroit grande.

TIMANTE.

Il eſt vrai qu'aujourd'hui,
Paſſât-on en vertu les vieux héros de Rome,
Si l'on n'a de l'argent, on n'eſt pas honnête-homme;
Il en faut, pour paroître.

CRISPIN.

Auſſi, pour en avoir,
Il n'eſt reſſort honteux qu'on ne faſſe mouvoir:
Loix, juſtice, équité, pudeur, vertu ſévere,
Par-tout, au plus offrant, on n'attend que l'enchere;
Et je ne ſache point d'honneur ſi bien placé,
Dont on ne vienne à bout, dès qu'on a financé.

## SCENE V.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

TIMANTE, *continuant, à Crispin.*

Tu crois donc...,

CRISPIN, *montrant Jaquemin.*

St...

TIMANTE, *bas à Crispin.*

J'entends ce que tu me veux dire.

CRISPIN, *bas à Timante.*

Songeons à larmoyer ; il n'eſt plus tems de rire.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Monſieur, que m'apprend-on ?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah! Monſieur Jaquemin....

JAQUEMIN, *pleurant.*

Mon pauvre Maître ! ah ! ah !

TIMANTE, *pleurant.*

Ah !

CRISPIN, *pleurant.*

Hon, hon.

PERRETTE, *pleurant.*

Hin, hin, hin.

CRISPIN, *à Timante.*

Hé! Monsieur, un esprit de la trempe du vôtre....

TIMANTE.

J'ai tout perdu, Crispin; tu le sais mieux qu'un autre.

CRISPIN.

Oui, vous perdez beaucoup; mais, dans un tel malheur,
On doit patiemment supporter sa douleur;
Le Ciel le veut ainsi: lui faire résistance,
C'est l'offenser, Monsieur, & c'est lui faire offense.
Il est vrai, votre pere auroit couru hazard
De vivre plus long-tems, s'il étoit mort plus tard;
Mais quand, par la rigueur.... des ordres qu'il faut suivre,
On est mort tout-à-fait.... on ne sauroit plus vivre.
Considérez, d'ailleurs.... que le tems vous fait voir
Que la raison....

(*arrachant le mouchoir que Timante tient à ses yeux.*)

Monsieur, prêtez-moi ce mouchoir;
Je n'y pense point, sans....

JAQUEMIN, *pleurant.*

Crispin me perce l'ame.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monsieur.... ah!

TIMANTE.

Ah!

PERRETTE.

Hin, hin.

JAQUEMIN,

JAQUEMIN, *pleurant.*

Quand je perdis ma femme,
Il m'en souvient encor....

CRISPIN.

Hé ! Monsieur Jaquemin ;
Laissez-là votre femme ; elle est bien morte.

JAQUEMIN, *pleurant.*

Enfin ;
Il nous faut tous mourir. Je suis vieux ; & peut-être....

CRISPIN.

Voulez-vous, par vos pleurs, désespérer mon Maitre ?
Comme il sanglotte ! Au lieu de le ragaillardir,
Vous augmentez son mal.

TIMANTE.

Il ne peut s'agrandir.

PERRETTE.

Crispin a raison, &....

JAQUEMIN.

Je le sais ; mais, Perrette ;
Quand je sentirois moins la perte que j'ai faite,
Il faudroit, quand d'un Maître on apprend le trépas ;
N'avoir guere d'honneur, pour ne s'affliger pas....
Monsieur Pirante étoit un ami....

CRISPIN.

Laissez faire ;
Monsieur est honnête-homme, & vaudra bien son pere :
Vous verrez.

JAQUEMIN.

Dieu le veuille !

PERRETTE, *bas à Jaquemin.*

Hé ! là donc, parlez-lui.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Nous avons, tous les deux, un grand ſujet d'ennui,
Et, tous deux, nous perdons, ſans y pouvoir que faire,
Moi, Monſieur, un bon Maître, & vous, un brave pere :
Mais, pour m'en conſoler, j'eſpere, en ce malheur,
Que vous vous ſouviendrez de votre ſerviteur.
J'ai ſoixante & deux ans ; &, dès mon plus bas âge,
J'étois de la maiſon.

TIMANTE.

Il faut prendre courage.
Je perds un pere, à qui vous rendiez bien des ſoins ;
Il étoit votre ami, je ne le ſuis pas moins.

JAQUEMIN.

Il eſt mort ! quelle perte ! à tous momens j'y penſe ;
Et, tant que je vivrai, j'en aurai ſouvenance.
Voyant qu'en l'autre monde il lui falloit aller,
Ne vous a-t-il pas dit...?

TIMANTE.

Il eſt mort, ſans parler.

JAQUEMIN.

Sans parler !

TIMANTE.

Le moyen ! quand il eût eu cent vies....

CRISPIN.

Il avoit la valeur de quatre apoplexies.

JAQUEMIN, *redoublant sa tristesse.*

Ah !

TIMANTE.

Quel nouveau chagrin vous rend si consterné ?

JAQUEMIN, *se désespérant.*

Ah, Ciel !

TIMANTE.

Qu'avez-vous donc ?

JAQUEMIN.

Me voilà ruiné.

TIMANTE.

Comment ?

JAQUEMIN.

C'est qu'en trois fois, Monsieur, j'ai, par avance,
Donné....

CRISPIN.

Vous avez fait des paiemens sans quittance ?

JAQUEMIN.

Hélas ! oui.

CRISPIN.

Ces paiemens nous ont bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Est-ce que... ?

CRISPIN.

De frayeur j'en ai pensé mourir.
Allez, ne craignez rien ; on vous en tiendra compte.

JAQUEMIN.

On sait donc... ?

CRISPIN.

Je prenois les esprits pour un conte ;
Mais je suis détrompé ; car, pour vos intérêts,
Le pauvre mort nous est apparu tout exprès.

JAQUEMIN.

Apparu !

CRISPIN, *montrant son Maître.*

Demandez.

TIMANTE.

Sans doute.

JAQUEMIN.

Est-il croyable ?

CRISPIN.

Il nous a lutinés six jours, comme le diable ;
Tantôt en pigeon blanc, tantôt en chien barbet ;
Tant enfin, qu'ennuyé de s'être contrefait,
Sous sa propre figure il s'est fait reconnoître ;
Et, me serrant le bras : « Crispin, connois ton Maître,
( M'a-t-il dit. ) » vous, mon fils, n'ayez aucune peur.
( A-t-il continué, s'adressant à Monsieur. )
» Du Seigneur Jaquemin je viens vous dire comme
» J'ai reçu, sans quittance, en plusieurs fois, la somme...

JAQUEMIN.

Combien ? n'a-t-il pas dit, Monsieur, huit cents écus ?

TIMANTE.

Autant.

JAQUEMIN, *à Timante.*

J'ai fait tenir quelque chose de plus ;
Mais n'importe. Il faut donc, s'il vous plaît, me déduire...

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Il suffit que le mort soit venu m'en instruire;
Cela vaut fait.

JAQUEMIN.

Voyez! avec les gens de bien;
On a beau hazarder, on ne perd jamais rien.

CRISPIN.

Le défunt, quoiqu'avare, avoit l'ame aussi ronde....

JAQUEMIN.

Le pauvre homme! être exprès venu de l'autre monde!
Quelle peine!

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Pour vous, s'il eût été besoin;
Il feroit bien encor revenu de plus loin.
Possible, s'il voyoit, s'agissant de finance,
Que mon Maître n'eût pas fort bonne conscience
Il pourroit, pour ôter tout sujet d'embarras,
Venir jusques chez vous.

JAQUEMIN.

Ah! qu'il n'y vienne pas.

CRISPIN.

Il vous apporteroit un acquit.

JAQUEMIN.

Je l'en quitte.

PERRETTE.

Il est assez de morts à qui rendre visite;
Qu'il les voie; &, pour nous, qu'il nous laisse en repos.

TIMANTE.

Non, il n'y viendra pas: mais changeons de propos.

Vos paiemens sans acquit n'ont rien que je conteste.

JAQUEMIN.

Cela déduit, je dois six cents Louis de reste :
Il vous les faut compter. Mais, Monsieur, tous les ans,
Je paye, à jour nommé, jusqu'à neuf mille francs ;
C'est trop : le bail finit, il en faudroit rabattre.

TIMANTE.

Vous vous raillez.

JAQUEMIN.

Monsieur, depuis soixante-quatre,
C'est misere, & les grains sont de nulle valeur.

CRISPIN, *à Timante.*

L'avarice ne peut que vous porter malheur ;
Il faut que chacun vive, &....

JAQUEMIN, *bas à Crispin.*

Parle, & je te donne....

CRISPIN, *à Timante, haut.*

Monsieur le Receveur ne veut tromper personne ;
S'il y trouvoit son compte, il ne le diroit pas.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Si vous saviez, Monsieur, comme on fait peu de cas....

TIMANTE.

On ne refuse guere une premiere grace.

CRISPIN.

Rabattez mille francs.

TIMANTE.

Non : pour la moitié, passe ;

Je l'accorde.

CRISPIN.

A donner, mon cœur va le galop.

JAQUEMIN.

Monſieur, les mille francs n'auroient point été trop;
Mais, ſi j'y perds encore, ayant un ſi bon Maître,
J'eſpere....

TIMANTE.

Avec le tems, je me ferai connoître;
Mais je veux cent Louis de pot de vin.

JAQUEMIN.

Comment!

Cent Louis!

TIMANTE.

Vous peut-on traiter plus doucement?

JAQUEMIN.

Mais....

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monſieur Jaquemin, là....

JAQUEMIN, *à Criſpin.*

Quoi?

CRISPIN.

Point de querelle.

Voulez-vous diſputer, pour une bagatelle?
Monſieur eſt raiſonnable; il vous aime: en neuf ans,
Songez qu'il vous remet près de cinq mille francs:
Tant pour ſa garniſon, que pour d'autres affaires,
Il a beſoin d'argent.

JAQUEMIN.

Voyons donc les Notaires.

( *à Timante.* )
Monsieur, vous voulez bien que nous allions à Sens ?

TIMANTE.

Quoi ! pour renouveller votre bail ? J'y consens :
Mais la mort de mon pere à tant de soins m'engage ;
Que, ne pouvant tarder ici de ce voyage,
Je vous vais seulement signer que je promets
De vous faire, par an, cinq cents francs de rabais :
Il ne faut qu'au vieux bail ajouter cette clause.

JAQUEMIN.

Je vais querir l'argent ; entrez.

TIMANTE.

Non, & pour cause ;
Nous sommes, pour cela, fort bien dans cette cour.
Du défunt autrefois ces lieux étoient l'amour ;
Et, dans l'accablement où sa perte me plonge,
Je n'y saurois entrer, sans....

JAQUEMIN, *s'affligeant.*

Monsieur, quand j'y songe....

CRISPIN.

Que c'étoit un brave homme !

JAQUEMIN.

Oui, sans doute, Crispin.

CRISPIN, *montrant son Maître.*

Ne pleurez plus ; songez....

JAQUEMIN, *s'en allant.*

J'entends. Oh ! Mathurin !
Perrette, promptement qu'il apporte une table.

PERRETTE *entre dans la maison.*

## SCENE VI.

TIMANTE, JAQUEMIN, CRISPIN.

CRISPIN, *allant après Jaquemin.*

MONSIEUR le Receveur, je suis un pauvre diable;
Souvenez-vous de moi; j'ai parlé comme il faut.

## SCENE VII.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

TOUT va bien, Monsieur.

TIMANTE.

Oui: délogeons au plutôt.
Cours à l'hotellerie; &, pour partir sur l'heure,
Fais brider nos chevaux.

CRISPIN.

Mais, si je ne demeure;
Ma part du pot de vin....

TIMANTE.

Tu reviendras après.

## SCENE VIII.

PERRETTE, MATHURIN, TIMANTE, CRISPIN.

MATHURIN *apporte une table, un siége, du papier, une écritoire, & rentre dans la maison.*

## SCENE IX.

PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

PERRETTE, *à Timante.*

JE m'en vais avoir peur de tous les chiens barbets :
Je viens d'en voir un, là, plus grand qu'à l'ordinaire,
Que je croyois qui fût l'ame de votre pere ;
Le sang m'a remué jusqu'au fin bout des doigts.
Vous est-il apparu de jour ?

TIMANTE.

Cinq ou six fois.

PERRETTE.

De quel poil ?

CRISPIN.

Il étoit roux-gris.

PERRETTE.

C'est lui, peut-être.

Vas voir si tu pourras, Crispin, le reconnoître ;
Il est dans la cuisine.

CRISPIN.

A-t-il le nez camus ?

PERRETTE.

Hé... ?

TIMANTE, *à Crispin.*

Cours où je t'envoie, & ne raisonne plus.

CRISPIN *sort.*

## SCENE X.

TIMANTE, PERRETTE.

TIMANTE.

BABET est donc partie ?

PERRETTE.

Oui, Monsieur ; & son pere
Lui fait faire un voyage assez peu nécessaire :
Je crois qu'elle en enrage.

TIMANTE.

Et d'où vient ?

PERRETTE.

Entre nous,
Il faut qu'elle ait, Monsieur, quelque chose pour vous.
Elle me dit souvent que vous êtes si sage,
Si rempli de bonté, si discret, que je gage....

## SCENE XI.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE.

JAQUEMIN, *une bourse à la main, à Timante.*

CETTE bourse a, Monsieur, de quoi vous contenter,
Sept cents Louis.... Voyons si....

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Je prends sans compter.

JAQUEMIN.

Ils sont en petits lots, roulés tous par cinquante ;
Hors ceux du pot-de-vin, qui, contre mon attente,
Vont, en vous les donnant, me réduire à l'emprunt :
Je les tenois tout prêts pour le pauvre défunt.

TIMANTE.

Eh! vous n'en manquez pas.

JAQUEMIN.

Chacun sait ses affaires.
Monsieur, au tems qu'il est, on n'en amasse gueres.
Voici le bail.

TIMANTE.

Donnez. Quatre lignes au bas,
Attendant mon retour, vaudront mille contrats.

( *Il va écrire sur la table.* )

JAQUEMIN.

Perrette, que je perds, à la mort de Pirante !

Être mort, sans le voir !

PERRETTE.

Oui, la chose est touchante.
Mais, Monsieur, je crains bien qu'il revienne céans :
Un certain grand Barbet que j'ai vu là-dedans....

TIMANTE, *achevant d'écrire.*

« Fait ce.... 1673. TIMANTE ».

(*Il remet le bail à Jaquemin.*)

JAQUEMIN *lit haut la clause.*

« J'AI soussigné confesse avoir reçu de Monsieur Jaquemin, la somme de six mille six cents livres, » qui, jointes à deux mille quatre cents livres qu'il » avoit payées à feu mon pere sans quittance, l'acquittent de l'année échue à Pâques dernier. Plus, » j'ai reçu cent Louis d'or, pour le pot-de-vin du » nouveau bail, que je m'oblige de lui passer devant » les Notaires toutes fois & quantes, aux mêmes » clauses & conditions de celui-ci, à la réserve du » prix, qui ne sera à l'avenir que de huit mille cinq » cents livres. Fait ce .... mil six cent soixante & » treize. TIMANTE ».

TIMANTE, *à Jaquemin.*

En est-ce assez ?

JAQUEMIN.

C'est plus qu'il n'étoit nécessaire.
Chacun, ainsi que vous, n'est pas fils de son pere.
De l'air dont, sur le champ, vous dressez un acquit,
On voit bien qu'il vous a fait part de son esprit.
J'ai peine à croire encor qu'il soit mort.

TIMANTE.

Je vous quitte :
Plus je ſuis avec vous, plus ma douleur s'irrite.
Adieu : vous me verrez, avant qu'il ſoit un mois.
Toi, Perrette, viens çà. Songe à moi quelquefois.
( *lui donnant deux piſtoles.* )
Tiens ; &, ſi Nicodème un jour te prend pour femme,
Crois....

PERRETTE, *à Timante.*

Vous aurez, Monſieur, tout pouvoir.

JAQUEMIN.

La bonne ame !
Au moins, ne partez pas, ſans m'envoyer Criſpin.

TIMANTE.

Il viendra vous trouver.

JAQUEMIN.

Qu'il vienne ; car, enfin,
Il eſt bon que chacun ſoit content.

## SCENE XII.

### PERRETTE, JAQUEMIN.

PERRETTE.

NOTRE Maître ;
Le brave jeune homme ! Ah ! quand je l'ai vu paroître ;
J'ai bien cru qu'il avoit pour nous un bon dessein.

JAQUEMIN.

C'est son pere tout fait.

PERRETTE.

Fi ! c'étoit un vilain ;
Un ladre.

JAQUEMIN.

Il ne faut pas appeller vilainie ,
Ce que les gens sensés nomment économie :
La différence est grande ; & quiconque dira
Que Pirante ....

PERRETTE.

Il étoit tout ce qu'il vous plaira ;
Mais il ne m'a jamais donné la moindre chose.
A propos de donner, (car il faut que je cause,
Et qu'au moins une fois je décharge mon cœur ; )
Quand il faut desserrer, vous avez belle peur.
Depuis six ans entiers que votre femme est morte ;
Le faix est lourd, & c'est Perrette qui le porte :
Aux champs, comme à la ville, ai-je quelque repos ?
Je ne recule à rien ; tout tombe sur mon dos :
Quels biens m'avez-vous faits ?

JAQUEMIN.

Perrette, patience;
Tout vient, avec le tems: j'ai de la conſcience;
Et, dans mon teſtament, tu verras....

PERRETTE.

Juſtement!
Me voilà bien chanceuſe, avec ſon teſtament!
Des avaricieux c'eſt l'excuſe ordinaire;
Ils donnent tout leur bien, quand ils n'en ont que faire.
Vos écus, dont l'amas vous eſt encor ſi doux,
Voulez-vous point les faire enterrer avec vous?
Franchement, je m'en laſſe; &, pour toutes mes peines,
Je mériterois bien qu'aux foires, aux étrennes,
Vous ouvriſſiez la bourſe. Un homme veuf, à Sens,
Me fait, pour le ſervir, preſſer depuis long-tems:
Si je vous veux quitter, il m'offre de bons gages.

JAQUEMIN.

Tais-toi; je t'aurois fait de plus grands avantages;
Si je n'avois pas craint de faire babiller:
Mais Babet au plutôt ſe doit faire habiller;
En achetant pour elle, il faut qu'elle te donne....
Car, vois-tu! j'aime mieux, de peur qu'on me ſoupçonne....

PERRETTE.

Que ſoupçonneroit-on, à ſoixante & cinq ans?

JAQUEMIN.

Il s'en faut quelque choſe; &....

PERRETTE.

Chacun a ſon tems;
Le vôtre eſt fait. Pour elle, un mari, ce me ſemble,
Lui viendroit bien à point; ils vivroient bien enſemble.

JAQUEMIN.

A son âge, un mari!

PERRETTE.

Quoi! vous vous effrayez?

JAQUEMIN.

Elle n'a que vingt ans; c'eſt un enfant.

PERRETTE.

Voyez

Qu'il en meurt tous les jours, faute d'âge!

JAQUEMIN.

Es-tu folle?

La marier!

## SCENE XIII.

PERRETTE, JAQUEMIN, PIRANTE.

PERRETTE, *appercevant Pirante, & tirant Jaquemin par le bras, voulant fuir.*

MONSIEUR! Ah! je perds la parole.

Miſéricorde!

JAQUEMIN.

Qu'eſt-ce? où vas-tu?

PERRETTE.

Le lutin;

(*en s'enfuyant.*)

Ah!

## SCENE XVI.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *venant avec une grande fourche de bois sur son épaule, & chantant cette chanson, sur le chant :*

*Une & deux & trois & quatre & cinq & six,*
*Sept & huit & neuf & dix,*
*Onze & douze & treize,*
*Quatorze & quinze & seize.*

BLAISE, en revenant des champs,
Tout dandinant,
Il trouvit la femme à Jean,
Et puis ils s'en furent
Dans une masure.

Un Vigneron, près de là,
Voyant cela,
Leur dit : Que faites-vous là ?
A quoi répond Blaise :
Je nous sons bien aise.

PIRANTE, *abordant Nicodème.*

Dieu te gard', Nicodème.

NICODÈME.

Bon jour, Monsieu Pirante. Ah ! c'est donc vous ?

PIRANTE.

Moi-même.

NICODÈME.

Vous me voyez joyeux, toujours bon appétit.

PIRANTE.

L'appétit & la joie entretiennent l'esprit.

NICODÈME.

J'aime à rire, à chanter, à me bailler carriere;
Et j'ai toujours été bâti de la magniere.
Vous êtes bien gaillard ?

PIRANTE.

Oui, je me porte bien.

NICODÈME.

Quand j'avons la santé, je ne manquons de rien:
Morgué! c'est un grand point.

PIRANTE.

Il est vrai. Mais ton Maître;
Comment est-il ?

NICODÈME.

Comment? il est comme il doit être;
Toujours bien essoufflé, quand il marche.

PIRANTE.

A-t-il eu
Quelque mal violent ?

NICODÈME.

Pourquoi ?

PIRANTE.

Quand il m'a vu,
Il s'est mis à crier d'un ton épouvantable,
Et n'auroit pas mieux fui, s'il avoit vu le diable.
Est-il devenu fou ?

NICODÈME.

Peſte! il n'eſt pas ſi ſot!
Tout vieux barbon qu'il eſt, il dit encor le mot:
C'eſt un brave homme.

PIRANTE.

Mais par quelle extravagance;
Criant tout haut à l'aide, a-t-il fui ma préſence?
Il eſt donc poſſédé?

NICODÈME.

Vous vous gauſſez de nous.
Bon! s'enfuir! hier encore il nous parloit de vous;
But à votre ſanté, juſqu'à parte d'haleine,
Nous dit qu'vous viendriez poſſible dans quinzaine.

PIRANTE.

Oui; je l'avois écrit.

NICODÈME.

Hé bien donc!

PIRANTE.

Mais, depuis;
J'ai changé de deſſein.

NICODÈME.

Je vas faire ouvrir l'huis;
Et, quand il vous varra....

PIRANTE.

Je te dis, Nicodème;
Qu'il m'a vu, reconnu.

NICODÈME.

C'eſt queuque ſtratagème;
Car il n'étoit pas fou, quand j'avons déjeûné.

Lui-même dans ces champs il m'a là-bas mené :
Depuis, je ne dis pas : mais j'allons voir.
(*frappant à la porte.*)
Parrette !

## SCENE XVII.

PERRETTE, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

QUi frappe ?

NICODÈME.

Nicodème. Ouvre.

PERRETTE, *ouvrant la porte, & voyant Pirante, la referme, en disant :*

Ah !

## SCENE XVIII.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME.

COMME on nous traite !
Alle a le diable au corps.

PIRANTE.

Tu vois si j'ai raison.

NICODÈME.

Oh! pargué! j'entrerons pourtant dans la maison.
(*Il frappe.*)
Ouvre.

PIRANTE.

Le mal du Maître a gagné la Servante.

---

## SCENE XIX.

PERRETTE, *dans la maison*, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

Qui heurte?

NICODÈME, *à Perrette.*

Nicodème, avec Monsieur Pirante;
Il vient voir notre Maître.

PERRETTE, *en dedans.*

Hélas! c'est fait de toi,
Nicodème, s'il faut qu'il te touche.

NICODÈME.

Et pourquoi?

PERRETTE, *en dedans.*

Monsieur Pirante est mort, on en a la nouvelle;
Ce n'est que son esprit qui revient.

PIRANTE.

Que dit-elle?

## SCENE XX.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *lui montrant sa fourche.*

AH! margué! qu'il s'y joue;
Il varra.

PIRANTE.

Nicodème!

NICODÈME.

Oh! je ne voulons point
Être aveuc les fantoms: on sait, s'il vient à point,
Comme ils traitont les gens, quand ils trouvont leur belle.
Tatigué! queus malins!

PIRANTE.

La folie est nouvelle.

NICODÈME.

Je ne vous charchons point; laissez-nous en repos.

PIRANTE.

Laisse-moi seulement te dire quatre mots;
C'est peu de chose.

NICODÈME.

Hé bien! si votre ame est en peine;
Parlez; j'irons, pour vous, courir la pretantaine:
Mais, morgué! sans façon, n'approchez que de loin.

PIRANTE.

Le jugement peut-il te manquer au besoin ?
Je n'ai rien de changé ; tu le vois, Nicodème.
Je parle, marche, agis : les morts font-ils de même ?
Jamais....

NICODÈME.

Oh ! palsangué ! vous m'en contez bien là !
Avons-je été morts, nous, pour savoir tout cela ?
C'est bien philosophé !

PIRANTE.

Du moins, fais que ton Maître,
Pour m'entendre un moment, se mette à la fenêtre ;
Je serai satisfait.

NICODÈME.

Il y venra fort bien ;
Pourquoi non ? Quand on a du cœur, on ne craint rien.
Parrette !

## SCENE XXI.

PERRETTE, *dans la maison*, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en-dedans.*

Est-il parti, Nicodème ?

NICODÈME, *à Perrette.*

Lui ? voire ;
Je lui dis qu'il est mort ; mais il n'en veut rien croire ;

Et je ne li saurois faire entendre raison.
Notre Maître est-il là ? Morgué ! je tiendrai bon ;
Qu'il vienne à la fenêtre ; avec ma fourche seule,
Si l'esprit fait un pas, je li sangle la gueule.

## SCENE XXII.

### PIRANTE, NICODÈME.

PIRANTE.

MAIS tu me crois donc mort ?

NICODÈME.

Oui, pargué ! je le crois.

PIRANTE.

Tu peux t'en éclaircir ; approche, touche-moi.

NICODÈME.

Tatigué ! je n'ai garde ; on voit, à votre face,
Que d'un homme entarré vous avez la grimace.

## SCENE XXIII.

### JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN, *à la fenêtre.*

(*à Pirante.*)

IL faut me hazarder. On me l'avoit bien dit,
Que vous pourriez venir m'apporter un acquit :
Mais des huit cents écus je ne suis plus en peine ;
On m'en a tenu compte, & votre crainte est vaine.
Allez ; puisse votre ame avoir un plein repos.

PIRANTE.

De quoi me parlez-vous ? Je suis de chair & d'os ;
Voyez-moi bien ; je vis. Qui vous rend si crédule ;
Que de vous entêter d'un conte ridicule ?
A votre âge, êtes-vous de si légere foi,
Et voit-on bien des morts qui parlent comme moi ?

JAQUEMIN.

On diroit, en effet, que vous êtes en vie.
Seriez-vous échappé de votre apoplexie ?
Ou si, quand on est mort, on peut ressusciter ?
Car Monsieur votre fils, que je viens de quitter,
Et qui porte un grand deuil, lui-même a pris la peine
De venir m'annoncer....

PIRANTE, *s'avançant.*

Quoi ! mon fils....

NICODÈME, *présentant sa fourche à Pirante.*

Ah ! morguenne !

N'avancez point.

JAQUEMIN.

Tout beau, Nicodème! j'entends
Qu'on respecte Monsieur.

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Morgué! c'est perdre tems.
Descendez, sans rien craindre, ou bien qu'il se retire.
Son fantôme n'est pas si diable qu'on veut dire;
Je ne vois rien en lui qu'on ne voye à chacun:
S'il fait trop le méchant, je serons deux contre un.

PIRANTE.

Nicodème a raison; pourquoi tant de foiblesse?

JAQUEMIN.

Enfin, j'ouvre les yeux, & vois qu'on m'a fait piece.
Je descends.

## SCENE XXIV.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *à Pirante.*

Vous voyez qu'ous êtes satisfait:
Mais point de trahison; car, franchement, tout net,
Fussiez-vous un Satan....

PIRANTE.

Ne crains rien, Nicodème!

## SCENE XXV.

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN, *tremblant, à Pirante.*

AH! Monſieur....

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Point de peur, & ne ſoyez point blême.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Votre fils, par ſon deuil, a trop ſu me duper,
Et n'a feint votre mort, qu'afin de m'attraper.
Comme à votre héritier, après ce coup funeſte;
Trouvant que je devois ſix cents Louis de reſte,
Je viens préſentement de les compter....

PIRANTE, *à Jaquemin.*

A lui?

JAQUEMIN.

A lui-même: voyez ſon acquit d'aujourd'hui.

PIRANTE.

Nous fourber l'un & l'autre avec tant d'impudence!
Peut-être il n'eſt pas loin; vîte, allons....

JAQUEMIN.

Patience;
Nous en aurons raiſon. J'attends ici Criſpin;
Entrez, pour un moment, là-dedans.

PIRANTE.

Le coquin!

## SCENE XXVI.

PIRANTE, JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

PERRETTE, *à Pirante.*

Vous n'êtes donc pas mort, Monſieur?

PIRANTE.

L'effronterie!

Prendre le deuil!

PIRANTE *entre dans la maiſon.*

## SCENE XXVII.

JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

NICODÈME.

Voyez, avec leur polexie!

PERRETTE.

Ils ne ſe doutoient pas qu'il en fût revenu,

## SCENE XXVIII.

PERRETTE, NICODÈME, CRISPIN, JAQUEMIN.

NICODÈME, *à Crispin, allant au-devant de lui.*

MORGUÉ ! comm' te v'là fait ! Qui t'airet reconnu ?
Queul habit !

CRISPIN, *à Nicodème.*

Tout un an, il faut être de même ;
Notre vieux Maitre est mort, mon pauvre Nicodème.

NICODÈME.

Hé ! ne devoit-il pas s'empêcher de mourir ?
En sa place, morgué ! je m'aurois fait guarir.

CRISPIN.

Mais tu sais qu'à la mort il n'est point de remede.

NICODÈME.

Morgué ! j'appellerois vingt sorciers à mon aide,
Plutôt que de mourir.

CRISPIN.

Fort bien ; mais il est mort.

NICODÈME.

Tant pis pour lui.

JAQUEMIN.

Crispin, viens çà : je craignois fort
Qu'on ne te fît partir, sans que je te revisse.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Je suis, pour cela, trop à votre service.

JAQUEMIN.

C'est à toi que je dois le rabais qu'on m'a fait;
Il étoit juste aussi de m'en faire.

CRISPIN.

En effet;
Payer neuf mille francs, c'étoit trop.

JAQUEMIN.

Ton salaire
Est tout prêt.

CRISPIN.

Oh! Monsieur....

JAQUEMIN.

Mais si tu pouvois faire
Que, de huit mille francs, toujours prêts à compter,
Ton Maître, à l'avenir, voulût se contenter;
Je donnerois encor cent Louis tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Il faut lui proposer: attendez-moi.
(*Il va pour s'en aller.*)

JAQUEMIN, *le retenant.*

Demeure!
Puisqu'il n'est pas parti, je veux t'accompagner.

CRISPIN.

Venez; avecque lui vous pouvez tout gagner.

## SCENE XXIX, & *derniere.*

JAQUEMIN, CRISPIN, PERRETTE, NICODÈME; PIRANTE, *écoutant derriere.*

CRISPIN, *continuant.*

IL ne ressemble point à son vilain de pere;
C'étoit un franc avare, un vrai prône-misere;
Et, s'il ne se fût point avisé de mourir,
Sa lésinante humeur nous eût bien fait souffrir.

JAQUEMIN.

Tu le pleurois pourtant tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Sans doute;
Il falloit bien pleurer; qu'est-ce que cela coûte?
Quoique, pour notre joie, il soit mort un peu tard,
C'est toujours être mort.

PIRANTE, *à Crispin, le prenant au collet.*

Ah! je te tiens, pendard!

CRISPIN, *feignant d'avoir peur.*

Au secours!

PIRANTE.

Tu me crains; je suis donc mort?

PERRETTE, *à Crispin.*

Courage;
Dis que c'est son esprit qui revient.

CRISPIN.

Ah ! j'enrage.

NICODÈME, *à Crispin.*

As-tu peur du fantôme, & n'oses-tu parler ?

PIRANTE.

Tu me fais donc mourir, afin de me voler,
Scélérat ?

NICODÈME.

Là, réponds.

PIRANTE.

Ah ! je te ferai pendre.

CRISPIN.

Monsieur, n'en faites rien ; je vais vous tout apprendre.
Pour tirer votre argent de Monsieur Jaquemin,
Votre fils avec lui m'a fait jouer au fin ;
Mais j'ai plus à vous dire. Il s'est, à la sourdine,
Marié depuis peu.

PIRANTE.

Le traître me ruine.
Quelque gueuse l'aura fait prendre sur le fait !
Qu'a-t-il donc épousé ? qui ?

CRISPIN.

Madame Babet.

JAQUEMIN, *à Crispin.*

Ma fille ?

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Votre fille.

JAQUEMIN.

Au déçu de son pere !

L'effrontée !

PERRETTE, *à Jaquemin.*

Il l'aimoit, il l'épouse ; que faire ?

JAQUEMIN, *à Perrette.*

Tu l'as donc su ?

PERRETTE.

Moi ? non : mais, enfin, quand les gens....

PIRANTE.

Qu'on la fasse venir.

CRISPIN, *à Pirante.*

Elle est allée à Sens :
Mon Maître l'y doit joindre ; &, de-là, ce me semble,
Ils se sont dit le mot, pour s'en aller ensemble.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Monsieur, je suis fâché....

PIRANTE.

Non, Monsieur Jaquemin ;
Ce peut être une fourbe, il en faut voir la fin.
( *à Crispin.* )
Mon fils t'attend ?

CRISPIN.

Monsieur, il est au Mouton rouge ;
Je m'en vais l'avertir, si vous voulez.

PIRANTE.

Ne bouge.
( *à Jaquemin.* )
Il faut l'aller surprendre ; &, s'il est marié,
Babet est ma filleule, il est justifié :
Elle mérite assez d'entrer dans ma famille.
Allons.

JAQUEMIN.

Ah! c'est, Monsieur, trop d'honneur pour ma fille.

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Comme vous êtes riche, il faut....

JAQUEMIN.

Moi, riche? abus;
Je n'ai rien.

NICODÈME.

Eh! morgué! dégaînez vos écus;
A-vous peur, sous vos pieds, que la tarre vous faille?

JAQUEMIN.

Il faut me laisser vivre; après, vaille que vaille;
Si j'ai quelque pistole, on me la trouvera.

PIRANTE.

Hé! Monsieur Jaquemin, on s'accommodera.
Je voudrois seulement que Babet elle-même....

PERRETTE.

Elle vient de partir: cours après, Nicodème;
Tu la rattraperas.

NICODÈME.

Je vais prendre un cheval;
Laisse-moi faire.

CRISPIN.

Enfin, cela ne va pas mal.

PERRETTE, *à Crispin.*

Tu fais donc trépasser les gens, sans qu'ils le sachent?

PIRANTE.

Souvent, dans leurs desseins, les jeunes gens se cachent;
Allons tout éclaircir; &, si l'hymen est fait,
Je pardonne à mon fils; pardonnez à Babet.

FIN.

# CRISPIN
## MUSICIEN,
### *COMÉDIE;*

*Représentée en Juillet 1674.*

# PRÉFACE.

SI l'on doit juger d'une Comédie par ſa réuſſite, j'ai lieu de croire que celle-ci n'eſt pas des plus méchantes. Quarante repréſentations de ſuite, dans la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année, me perſuadent aiſément qu'elle n'eſt pas ſans mérite; &, à parler de bonne foi, je penſe qu'un autre, en ma place, auroit peine à ne pas ſe laiſſer aller à cette perſuaſion. Le Public, qui décide ordinairement de ces ſortes d'Ouvrages, a paru fort content de celui-ci : mais, parmi tant de beau monde qui l'eſt venu voir en foule, il s'eſt rencontré de ces Critiques à outrance, qui ne lui ont pas été ſi favorables. Ils ont, ſuivant leur chagrin naturel, condamné pluſieurs endroits de cette Comédie; mais le ſuccès qu'elle a eu, m'a vengé pleinement de la malignité de leur humeur critiquante. J'ai

le plaisir de voir, malgré eux, que, sans cabale & sans aucune brigue, cette Piece s'est, d'elle-même, attiré l'estime de tout Paris, & que je n'en suis obligé qu'à l'équité du Public, & au soin de mes Camarades. Ces Messieurs les Critiques ont cru donner une grande atteinte à cette Comédie, en faisant remarquer qu'il y a peu de sujet ; mais je ne vois pas que ce soit un grand défaut, ni que cette remarque me soit désavantageuse. Je sais comme eux qu'on y trouvera une duplicité d'action ; mais je sais bien aussi que l'action épisodique est moindre que la principale ; que cette duplicité n'est pas sans liaison, & qu'il est aisé de connoître que c'est par les personnages épisodiques qu'ils m'ont fait la grace de passer légérement sur la conduite ; mais qu'ils ont blâmé fortement quelques personnages qui, selon leur censure, pouvoient être retranchés, sans rien altérer du sujet. J'avoue qu'il y en a quelques-uns que, possible, j'aurois pu retrancher ; mais j'ose dire qu'ils ont produit un trop bon

effet dans la Piece, pour croire que je me repente jamais de les y avoir laissés; outre qu'à considérer la chose avec un peu de réflexion, on verra que ces personnages ne sont pas si détachés que ces Messieurs ont voulu se l'imaginer. Le Musicien attendu par les filles de Dorame, inspire la pensée à Toinon de faire Crispin Maître de Musique, pour se tirer de l'embarras où ils sont; & cette adresse dont elle se sert en cette rencontre, donne lieu à des incidens fort agréables, qui aident beaucoup au dénouement. Le Breton, qui vient au quatrieme acte, pour faire un message à Phélonte, de la part de Mélante son Maître, ne rompt point le fil de l'action: il étoit de la prudence de Mélante, en cette occasion, d'envoyer avertir Phélonte de sa venue, afin de ne pas exposer la personne qu'il aime, à la vue des gens que le hazard pouvoit faire rencontrer au logis de Phélonte. Pour prévenir cet inconvénient, Mélante y envoie son Valet; &, n'en ayant point de réponse, il y vient lui-

même : ainſi on peut conclure que la Scene du Breton n'eſt pas tout-à-fait inutile, & que ſon perſonnage eſt en quelque façon attaché à la Piece. A la vérité, Mélante y pouvoit venir d'abord ; mais, en de pareilles occurrences, un Amant n'abandonne guere ſa Maitreſſe, particuliérement lorſqu'il a un Valet ſur lequel il peut ſe repoſer. Sans m'arrêter à répondre à toutes les chicanes des Critiques, je dirai, en paſſant, que nous avons quantité d'exemples de ces perſonnages que ces Meſſieurs trouvent étrangers au ſujet, qui ſouvent ont fait naître au Théâtre des plaiſanteries fort ſpirituelles. Plaute & Térence n'ont point fait de difficulté de s'en ſervir ; & l'illuſtre Moliere, ayant ſuivi leurs traces, ne s'en eſt pas mal trouvé. Ce n'eſt pas que je veuille dire par-là que ces exemples ſoient toujours bons à ſuivre ; au contraire, je tiens que l'art eſt un chemin bien plus certain, & que ſes préceptes conduiſent plus ſûrement à la perfection, que ne font ces ſortes de libertés, quoiqu'elles

aient été fort heureuſes. Il eſt conſtant qu'on ne peut jamais déplaire avec l'art, & qu'il eſt dangereux de s'écarter de ſes regles; mais je crois qu'on n'eſt pas tout-à-fait condamnable, quand, en le faiſant, on réuſſit, & qu'on trouve le moyen de plaire, qui eſt le but de ce grand art.

# *ACTEURS.*

DORAME.
DAPHNIS, } Filles de Dorame.
LISE, }
TOINON, Servante de Dorame.
PHÉLONTE, Amant de Daphnis.
MÉLANTE, Amant de Lise.
FANCHON, Servante de Phélonte.
BONIFACE, Précepteur du Frere de Phélonte.
ANASTASE, Précepteur du Fils de Dorame.
CRISPIN, Valet de chambre de Phélonte.
LA RONCE, Laquais de Phélonte.
LE BRETON, Valet de Mélante.
UN MAITRE DE MUSIQUE, Gascon.
LA FLUTE, Violon, } *habillés en Laquais de Phélonte.*
JOLI-CŒUR, }
QUATRE AUTRES VIOLONS, }

*La scene est à Paris, dans la maison de Phélonte & dans celle de Dorame.*

# CRISPIN MUSICIEN,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

*Il se passe dans l'antichambre de Phélonte, où d'abord il doit y avoir un clavessin, sur le côté du devant du théâtre ; & dans le fond, des siéges aux deux côtés. Sur un siége, on voit un gros manteau de campagne ; sur un autre, un chapeau sans plumes ; les plumes sont sur un siége près de celui du chapeau.*

### SCENE PREMIERE.

LA RONCE, SIX VIOLONS, *habillés en Laquais comme lui.*

LA RONCE, *à ses Camarades.*

HÉ ! Messieurs, un moment : concertons entre nous.
De notre peu de soin Monsieur est en courroux:
Nous avons, sans mentir, beaucoup de nonchalance.

LES VIOLONS *jouent l'ouverture.*

LA RONCE.

Allons, cela va bien : mais plus de négligence.
( *Ils sortent tous.* )

## SCENE II.

CRISPIN, *entrant du côté opposé à celui par où sont sortis les Violons.*

AH, Crispin ! ah, Crispin ! Quel destin rigoureux
T'a laissé voir Toinon, pour en être amoureux !
Que d'angoisse en aimant ! Ah, Ciel ! ah, destinée !
Il faut souffrir. Amour ! cruel sort ! hyménée...!
Je ne sais où j'en suis, & ma raison se perd :
J'ai l'esprit bouché, moi qui l'eus toujours ouvert.
Cette vivacité que j'avois d'ordinaire
A sortir promptement d'une mauvaise affaire,
Et qui de tout Paris me faisoit admirer,
M'abandonne ! Amour, ah ! laisse-moi respirer.
Hé ! tout doux, dans mon cœur ne descends pas si vîte.
Quoi ! tu ne peux ailleurs chercher un autre gîte ?

## SCENE III.

LA RONCE, *avec les* SIX VIOLONS *tenant chacun leur instrument*, CRISPIN.

CRISPIN, *les appercevant.*

PESTE des importuns !

LA RONCE, *à Crispin.*

Est-il jour là-dedans ?

CRISPIN, *répondant chagrinement.*

Oui.

LA RONCE.

Personne, aujourd'hui, ne mange-t-il céans ?

CRISPIN.

Je ne sais.

LA RONCE.

Jouerons-nous ?

CRISPIN.

Hé ! qui vous en empêche ?

LA RONCE.

Ouais ! Crispin, du matin, a l'humeur bien revêche !

CRISPIN.

Je l'ai comme il me plaît.

LA RONCE.

Monsieur est-il au lit ?

CRISPIN.

Non; il eſt habillé.

LA RONCE.

Bon. Que fait-il?

CRISPIN.

Il lit.

LA RONCE.

Nous pouvons donc jouer?

CRISPIN.

Le diable vous emporte!
Jouez, ne jouez pas, tout cela ne m'importe.
Mais treve aux queſtions: ſi tu m'en fais jamais....

LA RONCE.

Hé bien?

---

## SCENE IV.

PHÉLONTE, CRISPIN, *les* SIX VIOLONS.

PHÉLONTE, *ouvrant la porte de ſa chambre.*

QUEL bruit entends-je?

CRISPIN, *à Phélonte.*

Hé! ce ſont vos Laquais.

PHÉLONTE.

Qu'on ſe taiſe,

LA RONCE, *à Phélonte.*

Monſieur c'eſt lui qui nous querelle.

CRISPIN.

Je....

PHÉLONTE.

Paix.

LA RONCE.

Nous ſommes prêts à cette ritournelle
Que vous....

PHÉLONTE, *rentrant.*

J'entends : allez, ce ſera pour tantôt.

## SCENE V.

CRISPIN, LA RONCE, *les* SIX VIOLONS.

*Les ſix* VIOLONS *font une révérence à Criſpin.*

LA RONCE, *à Criſpin.*

Je ſuis fâché....

CRISPIN, *à La Ronce.*

Faquin!

LA RONCE.

C'eſt votre honneur.

CRISPIN.

Maraud!

Si....

LA RONCE.

Maraud ! Autrefois nous étions camarades :
D'où vient donc cet orgueil & ces folles boutades ?

CRISPIN.

Point de comparaiſon, vois-tu ! car....

LA RONCE.

En effet,
Au nom d'homme de chambre on doit un grand reſpect.

CRISPIN, *menaçant.*

Fat... !

LA RONCE, *lui faiſant la révérence.*

C'eſt votre honneur.

CRISPIN.

Sors, avec toute ta clique.

## SCENE VI.

CRISPIN, *ſeul.*

On eſt, dans ce logis, accablé de muſique ;
Je n'y puis en repos rêver à mon amour :
Je n'entends qu'*A mi la*, qu'*F ut fa*, tout le jour ;
Que *B mol*, *fugue*, *tierce*....

## SCENE VII.

FANCHON, CRISPIN.

CRISPIN, *appercevant Fanchon.*

AH! voici la parleuse.

FANCHON.

Bon jour, Crispin.

CRISPIN *la salue d'un signe de tête.*

FANCHON.

Toujours dans ton humeur grondeuse?

CRISPIN, *à part.*

Ah! que je hais les gens qui, sur les moindres cas,
Commencent de parler, pour ne déparler pas!

FANCHON.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien.

FANCHON.

Sais-tu si Monsieur me demande;
S'il n'a point à traiter quelque gaupe friande,
Qui viendra, sans raison, censurer chaque mets,
Et faire ici crier Servantes & Valets?
Je hais cela, tout franc, Crispin; &, sur mon ame,
J'aime mieux voir ici quatre hommes, qu'une femme.
Je sais que tu diras: « Monsieur le veut ainsi ».

Ta raison est fort bonne, & je l'approuve aussi:
Le servant, tu ne dois aspirer qu'à lui plaire.

CRISPIN.

Et ne le sers-tu pas, toi?

FANCHON.

C'est une autre affaire:
Ce que je fais pour lui, c'est par affection.

CRISPIN.

Je ne m'oppose point à la distinction;
Entre vous le débat.

FANCHON.

Laisse-là la sottise;
Auprès de moi tu sais qu'elle n'est pas de mise;
Toutes mes actions ont dû t'en informer.
J'aime fort notre Maître, & j'ai lieu de l'aimer;
Il ne me traite pas sur le pied de Servante:
Mais, dis, quelle autre aussi gouverna mieux sa tante?
Cette Dame mal-saine, au lit depuis deux ans,
M'oblige, quoi qu'on die, à demeurer céans:
D'ailleurs, la Dame morte, il en vient quelque chose.

CRISPIN.

Je n'y demande rien: qu'on se taise ou qu'on cause...

FANCHON.

Pour un garçon d'esprit, c'est répondre fort mal.

CRISPIN.

Et qu'ai-je affaire aussi....

FANCHON.

Que tu deviens brutal!

CRISPIN.

Je deviens.... Laiſſe-moi.

FANCHON.

Brutaliſer encore !
Sais-tu que, depuis peu, ton bon ſens s'évapore.

CRISPIN.

Qu'il s'évapore, ou non, que t'importe cela?
Vas-t'en étudier ton *ré mi fa ſol la*,
Ou bien voir ſi la tante....

FANCHON.

Hom!... Ta mélancolie
A des égaremens qui vont à la folie:
Prends garde à toi, Criſpin.

CRISPIN.

Oh! parle tout ton ſoul:
Si je te dis plus rien, qu'on me rompe le cou.

FANCHON, *mettant le bout du doigt à ſon front.*
Hom!...

CRISPIN, *faiſant la même choſe, par dépit.*
Hom!...

## SCENE VIII.

### PHÉLONTE, FANCHON, CRISPIN.

PHÉLONTE, *entrant.*

BON jour, Fanchon.

FANCHON, *après lui avoir fait une révérence.*

Hier Monsieur votre frere
Vint avec son pédant ici.

PHÉLONTE.

Qu'y vint-il faire?

FANCHON.

Hé! pour tâcher, Monsieur, à refaire sa paix.

PHÉLONTE.

Fanchon, en sa faveur ne me parle jamais;
C'est un petit mutin par trop incorrigible,
Et ma facilité lui deviendroit nuisible:
Qu'il demeure au Collége avec son Précepteur,
Et me laisse en repos; autrement....

FANCHON.

Hé! Monsieur,
Songez....

PHÉLONTE.

C'est un esprit qu'il est bon de réduire;
Et sur ce qu'il me doit je veux un peu l'instruire:
Il n'en sera que mieux. Mais viens çà; dis, Fanchon,
Sais-tu ce menuet?

FANCHON.

Oui, Monsieur.

PHÉLONTE.

Tout de bon ?

FANCHON.

Oui.

PHÉLONTE.

Mais bien ?

FANCHON.

Je le crois. Vous plaît-il de l'entendre ?

PHÉLONTE.

Ah ! tu l'offres trop bien, pour vouloir m'en défendre.
Çà, voyons.
(*Il s'en va à son clavessin.*)

FANCHON.

Seulement donnez-moi votre ton ;
Puis....

PHÉLONTE, *après avoir préludé.*

Le voilà.

FANCHON *prélude* : La la la la, &c.

PHÉLONTE.

Fort bien.

FANCHON.

Vous raillez ?

PHÉLONTE.

Point.

FANCHON.

Si.

PHÉLONTE.

Non.

Allons, chante.

FANCHON *chante.*

» ON passe en douceur la vie,
» Quand on aime le bon vin;
» Mais quand on chérit Silvie,
» On a souvent du chagrin.
» On passe en douceur la vie,
» Quand on aime le bon vin.

PHÉLONTE.

Fort bien.

FANCHON *poursuit.*

» Un Buveur, en homme habile,
» Conserve sa liberté;
» Car l'Amant le plus tranquile
» Est toujours inquiété.
» Un Buveur, en homme habile,
» Conserve sa liberté.

PHÉLONTE.

Tu deviendras savante,

Si....

## SCENE IX.

LA RONCE, PHÉLONTE, FANCHON, CRISPIN.

PHÉLONTE, *à La Ronce.*

QU'EST-CE ?

LA RONCE, *à Phélonte.*

C'eſt, Monſieur, Madame votre tante
Qui demande Fanchon.

PHÉLONTE, *à Fanchon.*

Je n'oſe t'arrêter.

FANCHON, *à Phélonte.*

Êtes-vous content ?

PHÉLONTE.

Fort.

FANCHON.

Vous voulez me flatter.

PHÉLONTE.

Point du tout : j'ai, crois-moi, grand plaiſir à t'entendre.

FANCHON.

C'eſt beaucoup pour moi.

PHÉLONTE.

Vas, ne te fais point attendre.

FANCHON *ſort.*

## SCENE X.

PHÉLONTE, CRISPIN, LA RONCE.

PHÉLONTE.

LA Ronce, fais venir La Flûte & Joli-cœur.

LA RONCE.

Faut-il qu'il ait sa basse?

PHÉLONTE.

Oui. Reviens.

LA RONCE.

Bien, Monsieur.

## SCENE XI.

PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE *touche le clavessin.*

## SCENE XII.

LA FLUTE, JOLI-CŒUR, PHÉLONTE, LA RONCE, CRISPIN.

PHÉLONTE, *après avoir touché quelques accords.*

ALLONS, cette Chaconne en *C sol ut.*

(*Ils jouent tous ensemble la Chaconne.*)

PHÉLONTE.

Qu'on range

Ce claveſſin.

LA RONCE *& les* DEUX VIOLONS *rangent le claveſſin au fond du théâtre.*

PHÉLONTE, *à La Ronce & aux Violons.*

Sortez.

## SCENE XIII.

PHÉLONTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à part, rêvant.*

AMOUR, quel ſort étrange!

PHÉLONTE.

Là, prendras-tu le ſoin d'ajuſter mon chapeau?

CRISPIN, *lui présentant son manteau.*

Le voilà.

PHÉLONTE.

Pourquoi donc m'apporter mon manteau?

CRISPIN.

Vous me le demandez.

PHÉLONTE.

Moi, je te le demande?

CRISPIN, *le reportant.*

Oui.

PHÉLONTE.

Peut-on soutenir imposture plus grande?
Quoi! tu continueras à me faire enrager?
Aujourd'hui d'avec moi songe à déménager;
Autrement, mille coups seront ta récompense.

CRISPIN.

Hé! Monsieur....

PHÉLONTE.

Quoi, Monsieur?

CRISPIN.

Un peu de patience.

PHÉLONTE.

Un peu de patience! Hé! Monsieur le coquin,
Depuis un mois & plus, qu'il faut, soir & matin,
Qu'à tes égaremens ma bonté fasse grace,
Qu'un autre à me servir à tous coups prend ta place,
Que tu perds le bon sens, sans espoir de retour,
Que je vois ta folie augmenter chaque jour,

Que d'inſtant en inſtant la raiſon t'abandonne,
Que tu fais à rebours tout ce que je t'ordonne;
Un peu de patience! Ah! c'en eſt trop ſouffrir:
Que l'on ſorte au plutôt, & ſans plus diſcourir;
Sinon....

CRISPIN.

Monſieur, de grace....

PHÉLONTE.

Hé bien! que veux-tu dire?

CRISPIN.

C'eſt que je ſens un mal qui.... tous les jours empire.
Si vous ſaviez.... Ah! ah!

PHÉLONTE.

Si je prends un bâton,
Je pourrai t'obliger à prendre un autre ton:
Crains de pouſſer à bout ma patience extrême;
Qu'as-tu donc? parle; ou bien....

CRISPIN.

Hé, Monſieur! c'eſt que j'aime.
L'amour, depuis un mois, me fait devenir fou;
Nuit & jour je ſoupire, & dors moins qu'un hibou;
Enfin je ſens, Monſieur, une peine cruelle.

PHÉLONTE.

L'amour, me dites-vous, vous trouble la cervelle?

CRISPIN.

Oui, Monſieur; cet amour a ſur moi tout pouvoir,
Et c'eſt lui qui me fait oublier mon devoir.

PHÉLONTE.

Ah! puiſque cet amour eſt ſi peu raiſonnable,

Je veux, pour le punir, te frotter comme un diable,
A grands coups redoublés le chasser de chez toi.

CRISPIN.

Hé, Monsieur! de ce mal faut-il se prendre à moi?

PHÉLONTE.

A qui donc, traître, à qui veux-tu que je m'en prenne?
Dis.

CRISPIN.

A ce chien d'amour, qui sans cesse m'entraîne
Vers l'objet dont mon cœur est embrasé.

PHÉLONTE.

Maraud!
Aimer, toi!

CRISPIN.

Mon bon sens, Monsieur, a fait le saut.

PHÉLONTE.

Hé! pourquoi donc d'aimer as-tu l'extravagance?

CRISPIN *récite ce couplet à-peu-près comme à bâtons rompus.*

Hé! l'on aime souvent lorsque moins on y pense:
L'Amour, ce petit Dieu, se glisse dans le cœur,
Et, sans nous consulter, il s'en rend le vainqueur.
Quand, par un doux regard, un bel œil nous enflamme,
Nous sentons tout-à-coup je ne sais quoi dans l'ame;
Sans dessein toutefois on se laisse enflammer;
On aime, en ce moment, sans que l'on veuille aimer:
Cet Amour, qui toujours vient nous surprendre en traître....
Dans le cœur qu'il surprend, se fait chérir en maître;
La raison, de l'aider, se fait comme une loi;

Ce cœur, avec plaiſir, ſuccombe malgré ſoi;
Et cette paſſion d'une ame grande.... & haute....
Enfin vous voyez bien que ce n'eſt pas ma faute.

PHÉLONTE.

Où diable a-t-il donc pris tout ce langage-là?

CRISPIN.

Les Amans parlent-ils autrement que cela?

PHÉLONTE.

Il a pris ces grands mots dans quelque Comédie.

CRISPIN.

Il eſt vrai, j'en ai lu plus de cent en ma vie:
Mais l'Amour, de lui-même eſt un grand Précepteur;
Il fait faire parler un fat en Orateur;
Le plus groſſier, par lui, manque peu d'éloquence.

PHÉLONTE.

Et, par lui, le plus ſage eſt plein d'extravagance;
Par lui, je vois cent fous que j'ai peine à ſouffrir.
Sans plus me raiſonner, qu'on penſe à s'en guérir,
Ou les coups de bâton t'iront rendre viſite.

CRISPIN.

Hé! Monſieur, d'un tel ſoin, de grand cœur, je les quitte;
Leur viſite eſt mal propre aux gens qui ſont Amans.
Morbleu! ſi de l'amour vous ſentiez les tourmens
Pour l'objet inconnu de vos galanteries
A qui vous en contez les ſoirs aux Tuileries,
Vous verriez....

PHÉLONTE.

Que verrois-je?

CRISPIN.

Hé! vous verriez, Monſieur,
Quel lutin eſt l'Amour, quand il eſt dans un cœur.

PHÉLONTE.

Je me ris des effets de ſa lutinerie.

CRISPIN.

Tout franc, ne tournez point la choſe en raillerie:
Après que contre lui l'on a bien regimbé,
Souvent on eſt contraint de venir à jubé;
Et, ſi je m'y connois, cette Dame maſquée,
Qui ſur vos doux propos ne s'eſt point expliquée,
Peut enfin....

PHÉLONTE.

De mon cœur je viens toujours à bout.

CRISPIN.

Mais il ne faut qu'un jour, Monſieur, pour payer tout.

PHÉLONTE.

Je crains peu....

CRISPIN.

Cependant vous la courez: peut-être
Vous y verrai-je pris; car l'Amour eſt bien traître:
La Dame a de l'eſprit, & pourra vous toucher.

PHÉLONTE.

Mais toujours ſous un maſque elle aime à ſe cacher;
Par-là, je la crois laide.

CRISPIN.

Et ſi, comme il peut être,
Quand ſans maſque à vos yeux elle voudra paroître,
Vous lui trouviez autant de beauté que d'eſprit;

Hem ? Vous ne dites mot. Sa Suivante m'a dit
Qu'elle eſt belle, archi-belle.

PHÉLONTE.

Et tu vois la Suivante,
Quand tu lui parles ?

CRISPIN.

Oui ; tous les ſoirs c'eſt ma rente ;
Tandis que ſa Maitreſſe & vous parlez tout bas,
Elle leve ſa coëffe, & ne ſe cache pas.

PHÉLONTE.

Ne la connois-tu point ?

CRISPIN.

Non. En vain je la preſſe
De m'apprendre ſon nom, & quelle eſt ſa Maitreſſe ;
Vous êtes ſi connu pour un coquet errant,
Qu'offert de tous côtés, perſonne ne vous prend.
Mais, pour moi, je ſuis pris ; je ſens qu'Amour m'opreſſe.

PHÉLONTE.

Eſt-ce que tu prétends extravaguer ſans ceſſe ?

CRISPIN.

Monſieur, l'Amour peut-il....

PHÉLONTE.

Écoute ; ſi jamais
Tu me viens étourdir de ton amour....

CRISPIN.

La paix,
Monſieur. Quoique l'amour....

PHÉLONTE, *en colere.*

Encor !

CRISPIN.

Je vais me taire ;

C'eſt fait.

## SCENE XIV.

MÉLANTE, PHÉLONTE, CRISPIN.

MÉLANTE, *entrant.*

QU'A donc Phélonte à ſe mettre en colere ?

PHÉLONTE.

Ah ! Mélante, c'eſt toi ?

MÉLANTE.

Tu querelles Criſpin ?

PHÉLONTE.

Et comment ne le pas quereller ? Le faquin
S'eſt mis l'amour en tête ; &, depuis ce caprice,
Il fait tout de travers ; pas le moindre ſervice ;
Toujours grondant : enfin ce fou, depuis un mois,
Laſſe ma patience, & la met aux abois.
Si je ris, de chagrin ce maraud fait le grave ;
Qu'on l'envoye au grenier, il deſcend à la cave.
On diroit qu'il ſe plaît à me faire enrager.
Si je demande à boire, il m'apporte à manger ;
Il rêve inceſſamment ; &, quoi que l'on lui die,

Il ſemble être toujours dans une léthargie;
Enfin, ſi je lui parle, il ne m'écoute pas;
Et le diable eſt en haut, quand on le croit en bas.

MÉLANTE.

Toujours de ce Valet tu vantois le ſervice.

PHÉLONTE.

Alors qu'il faiſoit bien, je lui rendois juſtice:
Mais, depuis que l'amour lui renverſe l'eſprit,
Il ſert mal, & ſouvent il ne ſait ce qu'il dit.

MÉLANTE.

Je le plains, ſi l'amour à ce point le poſſede.

PHÉLONTE.

D'un mal ſi chagrinant je ſais bien le remede;
Le bâton....

CRISPIN, *à Phélonte.*

Le bâton, Monſieur? Quelle pitié!
Pour avoir le cœur tendre & de bonne amitié,
On veut que ſur mon dos la baſtonnade joue.

MÉLANTE.

Tu le blâmes d'aimer: mais, pour moi je l'en loue;
Comme je ſuis Amant, je prends ſes intérêts.

PHÉLONTE, *riant.*

Amant!

MÉLANTE.

Tu me vois fou, toi qui n'aimas jamais.

PHÉLONTE.

Moi, j'aime comme il faut.

MÉLANTE.

Quel amour !

PHÉLONTE.

Très-commode.

MÉLANTE.

Aimer en mille endroits....

PHÉLONTE.

C'eſt la bonne méthode ;
Par elle, je me fais un plaiſir aſſez doux.

MÉLANTE.

Le véritable amour ne dépend point de nous.

PHÉLONTE.

Belle excuſe aux Amans !

MÉLANTE.

Laiſſons cette matiere,
Et me dis ſi je puis te faire une priere :
Ma flamme en ton ſecours met ſon plus doux eſpoir.

PHÉLONTE.

Parle, je t'offre tout, & tu n'as qu'à vouloir.

MÉLANTE.

Je te l'ai déja dit, approuve ou blâme, j'aime ;
Et la Beauté pour qui mon amour eſt extrême,
Vit ſous les loix d'un pere opulent, plein d'honneur ;
Mais qui chérit un fils avecque tant d'ardeur,
Que, pour le rendre riche, & le faire paroître,
Son but eſt d'enfermer ſes filles dans un Cloître.
Celle qui de mon cœur cauſe la paſſion,
Se ſent pour la clôture entiere averſion ;
Mais à diſſimuler ſon adreſſe eſt extrême :

Son pere a découvert, cependant, que je l'aime,
Et c'eſt ce qui nous met tous deux dans l'embarras.

PHÉLONTE.

Quelle eſt cette beauté ?

MÉLANTE.

Tu ne la connois pas.

PHÉLONTE.

Pour toi que puis-je donc ?

MÉLANTE.

Elle vient de m'écrire
Qu'elle a, ſur notre amour, quelque choſe à me dire,
Que je choiſiſſe un lieu propre à cet entretien.
Mon logis eſt ſuſpect....

PHÉLONTE.

Hé ! diſpoſe du mien ;
Il eſt à toi, pourvu qu'elle veuille s'y rendre :
A toute heure, en tout tems, tu peux venir l'attendre ;
Je t'en laiſſe le maître.

MÉLANTE.

Ah ! c'eſt trop m'obliger.
L'entrevue au plutôt m'importe à ménager ;
Et, puiſque tu conſens que mon amour ſe ſerve....

PHÉLONTE.

Je n'ai rien qui ne ſoit à toi ; c'eſt ſans réſerve.

MÉLANTE.

Je te devrois ici mille remerciemens ;
Mais tu pardonneras à mes empreſſemens :
Adieu ; je cours en hâte où leur cauſe m'appelle.

PHÉLONTE.

Dónne ordre au rendez-vous, & compte ſur mon zele.

MÉLANTE.

Si le mien peut jamais trouver lieu d'éclater....

PHÉLONTE.

Je penſe qu'avec moi tu veux complimenter !
L'amitié le défend, & s'en fait un outrage.

MÉLANTE *ſort.*

## SCENE XV.

### PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE.

Hé bien ! peut-on ſavoir quel objet vous engage ?
Parlez, Monſieur l'Amant. C'eſt ſans doute Fanchon ?

CRISPIN.

Quoi ! la Fanchon d'ici ?

PHÉLONTE.

Quelle donc ? oui.

CRISPIN.

Non, non.

PHÉLONTE.

Ne vaut-elle pas bien que pour elle on ſoupire ?

CRISPIN.

Je ſuis ſon ſerviteur, Monſieur ; c'eſt tout vous dire.

PHÉLONTE.

PHÉLONTE.

Elle ne te plaît pas?

CRISPIN.

Hé!...

PHÉLONTE.

Tu lui fais affront;

Elle eſt aimable.

CRISPIN.

Oui; mais j'ai ſoin de mon front.

PHÉLONTE.

Du côté de Fanchon, ton front n'a rien à craindre.

CRISPIN.

Vous ſavez bien que ſi, Monſieur; que ſert de feindre?

PHÉLONTE.

Quoi! tu refuſerois de te voir ſon époux?

CRISPIN.

Oui.

PHÉLONTE.

D'où vient?

CRISPIN.

Hé! Monſieur, qui le ſait mieux que vous?

PHÉLONTE.

Moi, je le ſais?

CRISPIN.

Vous.

PHÉLONTE.

Moi?

CRISPIN.

Vous-même.

PHÉLONTE.

Mais que fais-je?

CRISPIN.

Vous avez fur Fanchon un certain privilége....
Privilége fâcheux pour fon futur époux:
Cela me déplairoit; je le dis entre nous.

PHÉLONTE.

Si j'eftime Fanchon, c'eft parce qu'elle chante.

CRISPIN.

Vous êtes content d'elle, elle eft de vous contente;
Et vos contentemens m'obligent à douter
Si j'aurois, à mon tour, de quoi me contenter.

PHÉLONTE.

Et qui donc aimes-tu? quelque fotte figure?

CRISPIN.

Rien moins, & je hazarde à la groffe aventure;
Car la beauté.... Monfieur, avant qu'il en foit tems,
Ne me demandez rien.

## SCENE XVI.

TOINON, *masquée, dans le fond du théâtre*;
PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE, *continuant, à Crispin.*

Ah! ma foi, je prétends,
Si je souffre de toi, qu'au moins....

CRISPIN, *appercevant Toinon.*

Tournez la vue.

PHÉLONTE.

Qu'est-ce?

CRISPIN.

On vient de la part de la Dame inconnue.

PHÉLONTE.

C'est donc là sa Suivante?

CRISPIN.

Elle-même.

PHÉLONTE.

Crispin,
Qu'en crois-tu?

CRISPIN.

Je ne sais.

PHÉLONTE.

Sachons quelle est la fin....

( *à Toinon.* )
Qui t'amene ? & que veut ta charmante Maitresse ?

TOINON, *masquée.*

Vous me reconnoissez ?

PHÉLONTE.

Vraiment.....

TOINON.

J'ai charge expresse
De ne donner qu'à vous le billet que voici ;
Et, là-dessus, bon soir.

PHÉLONTE.

Quoi ! me quitter ainsi,
Sans avoir la réponse ?

TOINON.

On n'en demande aucune.

PHÉLONTE.

Point de réponse ?

TOINON.

Non.

CRISPIN, *à Toinon.*

Ma chere, sans rancune ;
Mon Maître veut écrire, &....

TOINON.

Tout seroit perdu ;
Si je portois réponse ; on me l'a défendu :
Lisez.

PHÉLONTE.

Auparavant, souffrez que je vous voie.

TOINON.

Non, Monsieur; ce n'eſt pas pour cela qu'on m'envoie.

PHÉLONTE.

Ne me refuſez point.

TOINON.

Et qu'y gagnerez-vous?
Je vous ſuis inconnue.

PHÉLONTE, *voulant ôter ſon maſque.*

Il n'importe.

TOINON.

Ah! tout doux:
Il ne faut point uſer de tant de violence.

PHÉLONTE.

Te cacher, ainſi faite?

TOINON.

Ah! point de complaiſance.
Je ſais bien qu'il en eſt de plus ſottes que moi;
Mais auſſi....

PHÉLONTE.

Ta Maitreſſe eſt-elle comme toi?

TOINON.

Comme moi! C'eſt un Ange, & rien n'approche d'elle:
Des traits doux, achevés, l'œil beau, la bouche belle...

PHÉLONTE.

Tout de bon?

TOINON.

Tout de bon. Mais liſez promptement;
Ou....

PHÉLONTE.

Je vais satisfaire à ton empressement.

(*Il lit.*)

« NE vous donnez plus la peine de me venir chercher
« aux Tuileries; car je vous assure que vous ne m'y
» trouverez pas davantage. C'est assez pour moi d'avoir
» pu mériter quinze jours durant vos assiduités : ce
» m'est une gloire qui n'est pas petite; & je n'en at-
» tendois pas tant d'un homme dont le cœur a toujours
» été sans amour. Je veux bien vous dire que tout le
» monde blâme votre insensibilité pour notre sexe, &
» que cela fait dire des choses de vous qui ne sont pas
» à votre avantage. Vous devez, pour votre gloire,
» faire réflexion sur ce que je vous écris, & profiter
» des avis sinceres que vous donne une personne qui
» sent pour vous une forte estime. Adieu pour tou-
» jours ».

La résolution est assez surprenante :
Un adieu pour toujours!

TOINON.

Elle est votre servante.

PHÉLONTE.

Ne me plus voir! En quoi lui puis-je avoir déplu?
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit?...

TOINON.

C'est autant de conclu.
Se fiera-t-on à vous, quand on sait que vous êtes
Le protestant bannal de toutes les coquettes?
Et que, si par hazard un cœur se rend à vous,
Aussi-tôt le mépris....

PHÉLONTE.

D'accord; mais, entre nous,
Je sens pour ta Maitresse une sincere flamme.

TOINON.

Quoi! sans voir, à l'amour vous livreriez votre ame?

PHÉLONTE.

L'esprit est un grand charme; elle en a tant!

TOINON.

Assez
Pour refuser des vœux un peu trop dispersés.

PHÉLONTE.

M'estime-t-elle un peu?

TOINON.

Je n'en fais point de doute;
Je sais que vous plaisez, alors qu'on vous écoute.

PHÉLONTE.

De grace, charge-toi d'un billet de ma part;
Mon cœur, par ce billet, s'expliquera sans fard.

TOINON.

J'ai l'ordre du contraire; il faut que j'obéisse.

PHÉLONTE.

Cet obstiné refus est rempli d'injustice.

TOINON.

Quel plaisir auriez-vous à me faire gronder?

CRISPIN.

Bon! est-ce de si près qu'il y faut regarder?

TOINON.

Chacun fait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Eſt-on perdu, pour lire....

TOINON.

Mais....

CRISPIN.

Je l'arrêterai, Monſieur; allez écrire.

PHÉLONTE.

Deux mots: dans un moment je te viens retrouver.

## SCENE XVII.

CRISPIN, TOINON.

CRISPIN.

TOINON, cela va bien; il ne faut qu'achever.

TOINON.

Vas, laiſſe-m'en le ſoin.

CRISPIN.

Il ne s'attendoit guere
Au bruſque compliment que tu lui viens de faire;
Car il eſt de lui-même à tel point entêté....

TOINON.

S'il ſavoit qu'entre nous le tour eſt concerté,
Que tu viens en ſecret parler à ma Maitreſſe...;

CRISPIN.

Par où le deviner? Il faut qu'avec adresse
Elle lui donne enfin le moyen de la voir.

TOINON.

L'occasion viendra; laisse-nous y pourvoir.

CRISPIN.

S'il en tient une fois, j'aurai bien lieu de rire.
Il me traite de fou, quand d'amour je soupire;
Et toujours le bâton est prêt à me guérir.

TOINON.

Quoi! tu dis nos secrets, & vas nous découvrir?

CRISPIN.

Moi, je les dis?

TOINON.

Tu viens de t'accuser toi-même.

CRISPIN.

Il me fait amoureux, sans savoir que je t'aime.
Mais, Toinon, apprends-moi jusqu'où le cœur t'en dit.

TOINON.

As-tu bien de l'amour?

CRISPIN.

Ma foi, j'en perds l'esprit;
Et je crois que bientôt, si tu n'y remédies,
J'aurai le cerveau creux.

TOINON.

Ah!

CRISPIN.

Quoi que tu m'en dies;

L'amour, qui se délecte à grapiller souvent,
Ne trouve point son compte à se nourrir de vent.

TOINON.

Ton amour est gourmand?

CRISPIN.

Si gourmand qu'il puisse être,
Tu n'as que trop de quoi fournir à le repaître;
Mais, quand il faut donner, l'avarice te tient,
Fripponne.

## SCENE XVIII.

PHÉLONTE, TOINON, CRISPIN.

TOINON, *bas à Crispin.*

St; voici ton Maître qui revient.

PHÉLONTE, *à Toinon, lui remettant un billet.*

En donnant ce billet, assure ta Maitresse....

TOINON, *à Phélonte.*

Moi, répondre de vous, qu'on voit changer sans cesse?

PHÉLONTE.

Tu ne hazardes rien: agis, parle pour moi.

TOINON.

Je ferai de mon mieux.

PHÉLONTE.

Je n'espere qu'en toi.

Et son nom ?

TOINON.

Là-dessus, je n'ose vous rien dire;
Mais Crispin est adroit, & cela doit suffire.
Ma Maitresse m'attend dans son appartement;
Qu'il me suive, & qu'il entre après moi brusquement;
Je ferai l'étonnée, & crierai d'importance:
Cependant il faudra qu'on prenne patience;
Et quand, pour le chasser, on joueroit du bâton,
Il aura vu la Dame, & saura la maison:
Le reste vous regarde.

CRISPIN.

Et, par bon privilége,
J'aurai vers moi les coups. Peste!

PHÉLONTE.

Que te dirai-je,
Pour te faire assez voir....

TOINON.

Ne me dites plus rien:
On m'attend, & j'ai trop prolongé l'entretien;
J'en serai querellée. Adieu.

(*Elle sort.*)

## SCENE XIX.

PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE.

CRISPIN, vas vîte;
Suis-la.

CRISPIN.

Si vous vouliez, Monſieur, m'en tenir quitte....

PHÉLONTE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Puiſque l'amour eſt fadaiſe pour vous;
A quoi bon...?

PHÉLONTE.

Suis, te dis-je; ou....

CRISPIN.

Les Amans ſont fous;
Vous ne voudriez pas....

PHÉLONTE.

Redoute ma colere.

CRISPIN *ſort.*

## SCENE XX.

### PHÉLONTE, *ſeul.*

J'Ai de l'inquiétude, & ne m'en puis défaire.
D'où me vient tout-à-coup un ſi prompt changement?
Seroit-ce qu'en effet je deviendrois Amant?
Le deſſein de me fuir, que l'on me fait paroître,
Redouble en moi l'ardeur de voir & de connoître.
Ne nous rebutons point; &, laiſſant au deſtin
A régler l'aventure, attendons-en la fin.

*Fin du premier Acte.*

# ENTRACTE.

*Les ſix Laquais de Phélonte entrent par les deux côtés du théâtre; &, s'y étant rangés de face ſur une même ligne, jouent un air, pour remplir l'Entracte.*

# ACTE II.

*La scene se passe dans la salle de l'appartement de Dorame, où il doit y avoir deux portes de deux cabinets.*

## SCENE PREMIERE.

DORAME, LISE, TOINON.

DORAME, *à Lise.*

Vous allez au Couvent, pour voir votre cousine?

LISE, *à Dorame.*

Oui, mon pere.

DORAME.

Fort bien.

LISE.

Si cela vous chagrine,

Je n'irai pas.

DORAME.

Non, non; allez, c'est fort bien fait;
Et cette volonté répond à mon souhait.
De combien d'embarras le Cloître nous délivre!
Lise, votre cousine est un modele à suivre.

LISE.

Il eſt vrai; mais il faut pour la Religion
Reſſentir dans le cœur de la vocation:
Je n'en ſens point encor.

DORAME.

Que le Ciel te l'envoie!
Te voir dans un Couvent, feroit toute ma joie:
Si ta ſœur & Toinon en vouloient faire autant,
Je vivrois ſatisfait, & je mourrois content.

TOINON, *à Dorame.*

A ſuivre cet avis je ne ſuis pas fort prête.
Vous n'avez plus, Monſieur, que le Couvent en tête;
Vous voulez tout cloîtrer; &, qui vous en croiroit,
Avant qu'il fût dix ans, le monde périroit.
Hé bien! mettez-vous-y, s'il vous en prend envie,
Et laiſſez à chacun mener ſon train de vie.
Pour moi, j'aime le monde; &, ſans tant diſcourir,
Je ne ſuis pas d'humeur à le laiſſer périr.
D'avoir un bon mari j'ai tentation grande;
Et, tout franc, du Couvent je ne ſuis point friande.

DORAME, *à Toinon.*

C'eſt parler ſans façon.

TOINON.

Vous nous en contez bien!
Parce que maintenant vous n'êtes bon à rien,
Et que tous les plaiſirs n'ont pour vous aucun charme;
Contre nos jeunes ſens votre eſprit ſe gendarme.
Si vous êtes ſans goût, devons-nous en pâtir?
Et, ſans avoir mal fait, doit-on ſe repentir?
Dans votre jeune tems, l'hymen a ſu vous plaire;
On veut vous imiter, Monſieur; laiſſez-nous faire.

DORAME, *riotant.*

La franchise, Toinon, regne dans tes discours.

TOINON.

Monsieur, comme je fus, je veux être toujours;
Je dis franc ma pensée, & je fuis la grimace;
Ce que je sens dans l'ame, on le voit sur ma face;
Et, sans fourber les gens par un discours trompeur;
Je fais voir sur mon front ce que j'ai dans le cœur.

DORAME.

Mais il est bon d'avoir un peu de retenue.

TOINON.

Hé! pour ce que je suis, je veux être connue;
Tout franc, ne parlez plus de la Religion,
Et n'y fourrez aucun sans inclination.

LISE.

La contrainte, en ces lieux, enfante le désordre;

TOINON.

Ma foi, je donnerois bien du fil à retordre
Aux gens qui m'auroient mise en ce lieu malgré moi;

DORAME.

Vas, cesse d'en jurer; il suffit, je te crois:
Le serment, en cela, n'est pas fort nécessaire;

TOINON.

Ah! vraiment, là-dessus, voilà bien du mystere;
Je crois qu'on peut jurer, quand on dit vérité.
Mais je veux vous parler avec sincérité.
De tout tems, sans courroux, vous souffrez ma fran-
chise,
Et vous ne voulez pas que rien je vous déguise;

Je vais m'expliquer net, en vous donnant avis
Qu'on vous blâme tout haut d'aimer trop votre fils ;
Que, pour son intérêt, vos filles non pourvues
Pour la Religion vous font avoir des vues ;
Et que, pour l'avancer, vous voulez les cloîtrer.

DORAME.

Dans le fond de mon cœur on sait mal pénétrer.
Je prêche le Couvent; mais c'est dans la pensée
Que l'ame, en ce lieu saint, est bien moins traversée,
Qu'elle n'est au milieu de cent mille embarras,
Dont chacun, dans le monde, est suivi pas à pas.
Retenez ce discours; profitez-en, ma fille.
Allez.

## SCENE II.

DORAME, TOINON.

TOINON.

Vous souhaitez qu'elle épouse une grille,
Franchement ?

DORAME.

Fais-je mal ?

TOINON.

Mais faut-il, pour un fils,
Cloîtrer ainsi ... ?

DORAME.

Tais-toi; c'est un enfant soumis,
Que je saurai tourner, en sortant du Collége.

TOINON.

Cloîtrer les gens par force, eſt un pur ſacrilège :
Penſez-y bien, Monſieur, ſouvent on s'en repent ;
La raiſon le condamne, & le Ciel le défend.

DORAME.

Mon fils eſt un garçon que tout le monde admire.

TOINON.

Sur vos filles auſſi je ne vois rien à dire :
Il leur manque un époux ; c'eſt-là tout leur défaut.

DORAME.

Il leur manque.... Toinon, je ſais ce qu'il leur faut.

TOINON.

Il leur faut un époux ; c'eſt le plus néceſſaire.

DORAME.

Il leur faut.... Je le ſais ; ce n'eſt pas ton affaire.

TOINON.

Non ; mais c'eſt un époux dont chacune a beſoin ;
Déja vous devriez être exempt de ce ſoin.
Conſidérez leur âge ; il eſt plus que nubile.
Ceſſez d'être, Monſieur, l'entretien de la ville ;
Et, donnant à chacune un agréable époux,
Faites taire, par-là, ceux qui parlent de vous.

DORAME.

Mais encor, que dit-on ?

TOINON.

Que ſert de vous redire
Qu'on vous voit, par ce fils, l'objet de la ſatyre ;
Qu'à vos filles il faut des époux bien tournés,
Jeunes, bien faits.... enfin bien conditionnés :

Car, à ne point mentir, la plus jeune eſt d'un âge
A porter aiſément le faix du mariage.
Pour Monſieur votre fils, qui fait tant babiller,
En ſortant du Collége, on le fait Conſeiller:
C'eſt-là votre deſſein; au moins chacun l'aſſure,
Et qu'un Cloître à ſes ſœurs eſt une choſe ſûre.

DORAME.

La cadette ſe porte à la Religion.

TOINON.

Je lui crois, pour ce lieu, peu d'inclination.

DORAME.

Mais ſouvent elle y va viſiter ſa couſine:
Tu le vois.

TOINON.

D'accord; mais je croirois, à ſa mine,
Qu'un mari lui plairoit autant, & plus qu'à moi.

DORAME.

T'a-t-elle, là-deſſus, parlé de bonne foi?

TOINON.

En vain à le ſavoir je me ſuis attachée,
Et je ne vis jamais une ame plus cachée;
Car.... elle tient de vous; c'eſt tout dire.

DORAME.

Fort bien.

TOINON.

Daphnis eſt plus ſincere, & ne déguiſe rien.

DORAME.

Liſe a l'eſprit adroit, & l'humeur défiante:
Mais....

TOINON.

Mais sauroit-on rien de l'amour de Mélante;
Sans...?

DORAME.

Tout cela n'étoit que pure vision.

TOINON.

Mais elle avoit pour lui de l'inclination.

DORAME.

Point.

TOINON.

Je le veux bien: mais je reviens à ma these;
Il leur faut à chacune un mari qui leur plaise:
En élevant leur frere, & mariant ses sœurs,
Par-là, vous trouverez des jours pleins de douceurs;
Toute votre famille....

DORAME *s'en va.*

TOINON, *à Dorame qui sort.*

Eh quoi! point de réponse?

## SCENE III.

TOINON, *seule.*

A Lui parler raison il faut que je renonce:
En vain vous lui parlez, sans parler de son fils;
Hors cela, nos conseils sont rarement suivis....

## SCENE IV.

### DAPHNIS, TOINON.

DAPHNIS.

MON pere est donc sorti ?

TOINON.

Tout-à-l'heure il me quitte :
Peut-être qu'à son fils il va rendre visite.
Ce fils l'occupe seul, ce fils a tout son cœur ;
Je lui vois pour vous deux une grande tiédeur.
J'ai, pour vos intérêts, parlé de mariage ;
Mais il ne prête point l'oreille à ce langage ;
Et, pour toute réponse, il exalte son fils.

DAPHNIS.

Il faut patienter. Toinon, à ton avis,
Penses-tu que Phélonte ait pour moi de l'estime ?

TOINON.

Par son tendre billet, ardemment il s'exprime ;
Pour moi, je le croirois.

DAPHNIS.

Il ne me connoît pas.

TOINON.

Mais c'est de votre esprit dont Phélonte fait cas.
Je vous ai déja dit ce qu'il m'a fait paroître ;
Que Crispin me suivoit, par l'ordre de son Maître ;
Et que, craignant Dorame, il attend, près d'ici,
Que j'aille l'avertir....

## SCENE V.

### DAPHNIS, CRISPIN, TOINON.

TOINON, *appercevant Crispin.*

MADAME, le voici.

CRISPIN, *de la porte, à Toinon.*

Dorame....

TOINON.

Entre,

DAPHNIS.

Crispin, je n'ai rien à te dire;
De tous mes sentimens Toinon a su t'instruire:
Mais si tu sers ma flamme avec fidélité,
Tu sauras, pour tes soins, ce que j'ai projetté.

CRISPIN, *à Daphnis.*

Je fais, de vous servir, tout mon plus grand délice,
Et ne veux que Toinon, pour prix de mon service.

TOINON.

Vraiment, Monsieur Crispin, je vous trouve fort bon!
Pour prix de son service, il ne veut que Toinon!
Il vous montre, par-là, qu'il me croit peu de chose.

CRISPIN, *à Toinon.*

Ah! pour prix de mes soins, lorsque je te propose,
Je prouve qu'en toi seule est mon ambition.

DAPHNIS, *à Crispin.*

J'aime-t-elle ? dis-moi.

CRISPIN, *à Daphnis.*

Tantôt oui, tantôt non ;
Tantôt elle est affable, & tantôt inhumaine.

DAPHNIS.

De l'adoucir, pour toi, je veux prendre la peine ;
Et, dans peu, de mes soins tu connoîtras l'effet.
Cependant à ton Maître il faut rendre un billet,
Sonder adroitement si, pour moi, sa tendresse
Est vraie.

CRISPIN.

A le savoir, pour vous je m'intéresse.

DAPHNIS.

Mais sait il que Toinon est l'objet de tes vœux ?

CRISPIN.

Non ; il sait seulement que je suis amoureux.

DAPHNIS.

Ainsi de son dessein tu sauras mieux la suite....

CRISPIN.

J'entends : de votre amour laissez-moi la conduite.

DAPHNIS.

Ce billet est tout prêt ; je vais le cacheter ;
( *à Toinon.* ) ( *à Crispin.* )
Viens le prendre, Toinon. On va te l'apporter ;
Patiente un moment.

CRISPIN.

Oh ! volontiers, Madame.

SCENE

## SCENE VI.

CRISPIN, *seul.*

Si mon Maître a pour elle une sincere flamme,
La mienne, à cette fois, a tout lieu d'espérer.
(*Il rêve.*)

## SCENE VII.

DORAME, CRISPIN.

DORAME, *entrant, & appercevant Crispin.*

Un homme en mon logis! qui l'y peut attirer?

CRISPIN, *toujours dans sa rêverie.*

(*appercevant Dorame.*)

Mais dois-je croire.... Ah, Ciel! que faire? c'est Dorame.

DORAME, *à part.*

Ma présence lui cause un peu de trouble en l'ame.

(*haut.*)

N'est-ce point un voleur? Que faites-vous ici?

CRISPIN.

Hé!... de ce que j'y fais, qui vous met en souci?

DORAME.

Insolent! apprenez qu'ici je suis le Maître.

CRISPIN.

Je n'avois pas, Monſieur, l'honneur de vous connoître;
J'ai tort d'avoir parlé.... comme j'ai répondu;
J'en demande pardon.

DORAME.

Mais céans que fais-tu ?
Réponds.

CRISPIN.

Je n'y fais rien, Monſieur; je me retire.

DORAME, *le prenant au collet.*

On ne ſort pas ainſi.

CRISPIN.

Mais....

DORAME.

Non; il faut me dire
Le ſujet qui te porte à te rendre chez moi.

CRISPIN.

Monſieur.... Monſieur....

DORAME.

Hé bien ?

CRISPIN.

Tout franc, voyez-vous...!

DORAME.

Quoi ?

CRISPIN.

Enfin je ſuis.... Suffit.
(*Il veut s'en aller.*)

DORAME, *l'arrêtant.*

Ce n'est pas là répondre.
Ton soin à m'échapper, ne sert qu'à te confondre;
Et tes yeux me font voir les regards d'un voleur :
Mais tu seras pendu.

CRISPIN.

Je suis homme d'honneur.

DORAME, *le tenant.*

Holà, quelqu'un! holà!

---

## SCENE VIII.

DORAME, CRISPIN, TOINON.

TOINON, *sortant étonnée, à part.*

Que vois-je? notre Maître!
Tout est perdu.

DORAME.

Toinon, que fait ici ce traître?

TOINON, *interdite, à Dorame.*

Ne vous l'a-t-il pas dit?

DORAME.

Je n'en puis rien savoir.

TOINON, *revenant à elle.*

(*à part.*) (*à Dorame.*)
Ah! bon! Civilement il faut le recevoir.

DORAME.

La raison ?

TOINON.

C'est....

DORAME.

Quoi, c'est ?

TOINON.

Un Maître de Musique,
Envoyé de la part de Madame Angélique,
Pour vos filles.

DORAME, *à Crispin, le saluant humblement.*

Monsieur, excusez-moi ; j'ai tort :
Mais pourquoi, s'il vous plaît, vous obstiner si fort
A ne répondre pas ?

CRISPIN, *à Dorame, feignant de la colere.*

Est-ce ainsi qu'on en use ?
Me traiter de voleur !....

TOINON, *à Crispin.*

Quelquefois on s'abuse ;
D'ailleurs, en pareil cas, on peut bien s'abuser ;
Et vous n'avez pas lieu de vous scandaliser.
Que ne répondiez-vous ? car il faut qu'on s'explique.

CRISPIN.

Je suis homme d'honneur, & Maître de Musique ;
Voilà mes qualités.

DORAME.

Ah ! Monsieur, je le crois.

CRISPIN.

Me faire un tel affront !..

TOINON.

Bon ! voilà bien de quoi !

CRISPIN.

Voleur !

DORAME.

Je ſuis, Monſieur, tout à votre ſervice.
( *bas à Toinon.* )
La plupart de ces gens ſont remplis de caprice.
Être un Muſicien ! Qui diable l'auroit dit,
A voir cette figure, & même ſon habit ?

TOINON, *bas à Dorame.*

Il eſt vrai.

CRISPIN, *feignant de ſe mordre les doigts.*

Moi, voleur !

TOINON, *à Criſpin.*

Tout franc, c'eſt votre faute ;
Et, faire ici le fier, c'eſt compter ſans ſon hôte.
( *à Dorame.* )
Il faut le laiſſer dire, & ne vous pas fâcher.

DORAME, *bas à Toinon.*

C'eſt bien à ces diſcours que je veux m'attacher !
Il peut toujours parler, ſans que j'en ſois en peine.

TOINON, *à Criſpin.*

Ma Maitreſſe a, Monſieur, un reſte de migraine,
Qui ne lui permet pas de deſcendre à préſent :
Vous plaît-il de monter ?

CRISPIN, *marchant fièrement.*

Montons ; j'en ſuis content.

TOINON, *à Dorame.*

Monsieur, vous...?

DORAME.

Là-dessus, à rien je ne m'oppose :

Allez.

## SCENE IX.

DORAME, *seul.*

Il faut un peu leur souffrir quelque chose :
La Musique est un art qui contente l'esprit,
Et qui, dans le Couvent, donne quelque crédit.

## SCENE X.

DORAME, UN MUSICIEN GASCON.

LE MUSICIEN, *entrant.*

Monsieur....

DORAME.

Que vous plaît-il?

LE MUSICIEN.

De la part d'Angélique,

Je viens....

DORAME.

Hé bien?

LE MUSICIEN.

Je ſuis un Maître de Muſique.
On dit que votre fille en cherche un excellent ;
Et j'ai, pour ce grand art, un merveilleux talent ;
Sur-tout, j'y ſuis ſavant autant qu'on le peut être ;
Et, ſans trop me vanter, j'y ſuis aſſez grand Maître.

DORAME, *à part.*

Que veut dire ceci ?

LE MUSICIEN.

Monſieur, c'eſt un grand bien,
Quand un Maître eſt habile, & qu'il n'ignore rien ;
C'eſt, pour un Écolier, un fort grand avantage.

DORAME, *ſecouant la tête, à part.*

Écoutons juſqu'au bout.

LE MUSICIEN.

Que c'eſt un rare ouvrage,
Qu'un grand Muſicien !

DORAME.

Je le crois comme vous.

LE MUSICIEN.

Mais on en voit ſi peu !... Je creve de courroux,
De voir cent Mirmidons, en ce ſiecle où nous ſommes,
Près les plus éclairés, ſe croire de grands hommes ;
Et ces fats, ſoutenus par cabales de gens,
Dépourvus à-la-fois d'eſprit & de bon-ſens.
Monſieur, ſi j'ai l'honneur d'apprendre à votre fille,
Vous verrez dans mes chants un certain tour qui brille,
Et qui, ſans me vanter, me fait tirer du pair.
Nous touchons le théorbe, & nous chantons un air,
Pour le moins, auſſi-bien qu'aucun qui ſoit en France

Ce n'eſt pas coucher gros.

DORAME, *à part.*

Ah ! quelle ſuffiſance !

Que tous ces gens ſont vains !

LE MUSICIEN.

Plaît-il ?

DORAME.

Je ne dis mot.

LE MUSICIEN.

Monſieur, dans mon métier, je ne ſuis pas un ſot.

DORAME.

Ah ! je vous crois, Monſieur, un grand Maître en Muſique.

LE MUSICIEN.

Et, de plus, Gentilhomme.

DORAME *le regarde.*

LE MUSICIEN.

Oui, Monſieur, je m'en pique;
Car la Muſique, enfin, ne dégénere pas.
Si ce grand art pour moi n'eût eu beaucoup d'appas,
Sans doute je ſerois avancé dans l'Armée,
Où je verrois du Roi ma valeur eſtimée.

DORAME, *à part.*

Le grand fou !

LE MUSICIEN, *montrant l'endroit du cœur.*

Grace au Ciel, nous avons cela bon,
Et je ſais m'en ſervir de la bonne façon;
Car, quand l'occaſion ſe trouve un peu preſſante,

Je ſangle un coup d'épée auſſi bien que je chante.

*( Il alonge une eſtocade à Dorame avec la main. )*

DORAME, *portant la main à ſon eſtomac.*

Fort bien.

LE MUSICIEN.

Je ſais qu'il eſt force Muſiciens,
Qu'avec juſte raiſon, on eſtime dès riens :
Mais, ſi j'en étois cru, dans l'état où nous ſommes,
Les bons, à leur mépris, ſeroient faits Gentilshommes.

DORAME.

Quel beſoin, pour chanter, de cette qualité ?
Par-là, l'on n'en eſt pas beaucoup mieux écouté.

LE MUSICIEN.

Ce grand art eſt un art digne du rang ſublime.

DORAME.

Et cet art eſt un art dans la commune eſtime :
Quant à moi, franchement, j'en ſuis peu curieux.

---

## SCENE XI.

CRISPIN, DORAME, LE MUSICIEN.

DORAME, *au Muſicien, appercevant Criſpin.*

PARLEZ-EN à Monſieur ; il vous répondra mieux.
Moi, j'écoute.

LE MUSICIEN, *à Dorame, montrant Criſpin.*

Monſieur fait-il de la Muſique ?

DORAME.

J'ignore s'il en fait, mais je fais qu'il s'en pique.

LE MUSICIEN, *riotant.*

Ah! Monfieur a tout l'air d'un Chantre de Lutrin;
Il eft propre à chanter à quelque Tabarin,
Ou bien à l'Orviétan; je le vois à fa mine.
J'admire fon habit, & fa taille poupine:
Je gage que Monfieur touche quelque inftrument?

DORAME.

Cela peut être vrai.

LE MUSICIEN.

Mais délicatement?

( *à Crifpin.* )
Apparemment, Monfieur, vous jouez de la vielle?

CRISPIN, *bas à part.*

( *haut au Muficien.* )
Que dire? Et nous jouons....

( *Il fait, de la main, comme s'il jouoit de la vielle.* )

LE MUSICIEN.

Je vous tiens un modele
Qu'on doit fuivre par-tout.

CRISPIN.

Il n'en faut point douter.

LE MUSICIEN.

Sur un Trio nouveau peut-on vous confulter?

CRISPIN, *à part.*

Payons d'effronterie.

LE MUSICIEN, *lui montrant un papier.*

Or faites-moi la grace
De m'éclaircir un peu ſur ce qui m'embarraſſe ;
C'eſt un certain endroit que j'ai peine à ſauver.

CRISPIN.

Pour en venir à bout, il falloit y rêver.

LE MUSICIEN.

Voyez ; de vos avis ne ſoyez point avare.
La baſſe va devant cet *E mi la B quarre.*
Hem ?

CRISPIN, *après avoir regardé.*

Voilà des accords dont je ſuis enchanté.

LE MUSICIEN.

Ces accords ne ſont pas cette difficulté :
Je ſais que ces derniers ont peu de conſonnance ;
Mais j'ai, pour m'en tirer, certaine intelligence
Que peu de nos Savans poſſedent comme moi.
Là, voyez.

CRISPIN, *bas à part.*

Je voudrois te voir au diable.

LE MUSICIEN.

Quoi ?

CRISPIN.

Rien.

LE MUSICIEN.

C'eſt cet *E mi la* qui me fait de la peine ;
Et, pour le bien ſauver, il me met à la gêne.
Que feriez-vous, Monſieur, dans un tel embarras ?

CRISPIN.

A vous dire le vrai.... je ne l'y mettrois pas.

LE MUSICIEN.

Pouquoi non?

CRISPIN.

C'eſt que.... Non, je ne vous veux rien dire.

LE MUSICIEN.

Donnez-m'en la raiſon, & daignez m'en inſtruire.

CRISPIN, *regardant le Trio.*

C'eſt que c'eſt *E mi la*, qui vous met en ſouci,
Et que ce *mi B fa*, que vous traitez ainſi,
Sortant par la *De mode*, en fait la réſonnance,
Qui, rentrant en *B mol*, forme la conſéquence.
Il faut conſidérer qu'*ut re mi fa ſol la*,
Rebattant par *B quarre*, & puis s'arrêtant là,
Font des accords aigus.... s'il faut que je m'explique,
Qui fait que dans les ſons.... on voit de la muſique....
Comprenez-vous bien?

LE MUSICIEN.

Non, je ne vous entends pas.
Ce diſcours n'eſt, pour moi, qu'un galimatias.

CRISPIN.

Tant pis.

LE MUSICIEN.

D'où vient?

CRISPIN.

Il faut manquer de connoiſſance,
Ou poſſéder, au moins, bien peu d'intelligence,
Pour me répondre ainſi; car Monſieur m'entend bien.

DORAME, *à Criſpin.*

Il eſt vrai que j'entends; mais je ne comprends rien.

CRISPIN, *à Dorame.*

Ne perdez pas ceci. La *quarte*, ou bien la *quinte*....
Formant des embarras ... jette en un labyrinthe....
( *au Musicien.* )
Qui fait que vous tombez dans la difficulté.
( *à Dorame.* )
Or la *tierce*, la *fugue*.... en cette extrémité,
Rentrant subitement, fait voir, ne vous déplaise;
( *au Musicien.* )
La *seconde* du son, & la rend plus mauvaise;
( *à Dorame.* )
Car le *dessus*.... la *basse*.... entrant dans l'*unisson*....
( *au Musicien.* )
Fait que vous rencontrez.... l'intervalle du son....
( *à Dorame.* )
Me comprenez-vous mieux ?

DORAME.

Ma foi, la même chose:
J'entendois peu le texte, & j'entends moins la glose.
Parlez tous deux François, sans chercher ces grands mots.

CRISPIN.

Ah! les termes de l'art sont là fort à propos:
( *montrant le Musicien.* )
Demandez.

LE MUSICIEN, *à Crispin.*

Vos discours confondent ma science!
Mais, Monsieur, solfiez, pour plus d'intelligence;
Je vous comprendrai mieux.

CRISPIN, *au Musicien, lui rejettant son Trio.*

Qui, moi! moi, solfier!
C'est me traiter, par-là, de petit Écolier.
Vous êtes plaisant!

DORAME, *au Musicien.*

C'est un Maître de Musique,
Envoyé de la part de Madame Angélique.

LE MUSICIEN, *à Dorame.*

Lui, Maître de Musique! Ah! c'est un imposteur.

CRISPIN.

Vous en avez menti.

LE MUSICIEN, *voulant mettre l'épée à la main.*

Quoi!...

DORAME, *au Musicien, l'empêchant.*

Treve de fureur;
Ou....

LE MUSICIEN, *à Dorame.*

J'ai tort, oui, Monsieur; car il n'a point d'épée.

DORAME.

La vôtre, en ce moment, seroit mal occupée;
On diroit....

LE MUSICIEN.

Je le sais: mais souffrir un affront
De ce fat! Non, non.

CRISPIN.

Hom!... j'ai le bras un peu prompt;
Va-t'en.

DORAME.

Sortez d'ici, si vous voulez vous battre.

LE MUSICIEN, *voulant se jetter sur Crispin.*

Il faut....

DORAME, *l'empêchant.*

Tout doux.

CRISPIN.

Ce fat se fait tenir à quatre.

LE MUSICIEN, *prenant un siége.*

Ah ! c'en est trop souffrir !

CRISPIN, *prenant un autre siége.*

Le drôle en veut par-là.

DORAME, *au Musicien.*

Arrêtez.

LE MUSICIEN, *à Dorame.*

Laissez-nous....

DORAME.

Holà, quelqu'un ! holà !

LE MUSICIEN, *voulant frapper Crispin.*

Faquin !

CRISPIN, *de même.*

Maraud !

DORAME, *entre deux, qui voit tantôt un siége prêt à tomber sur lui, & tantôt l'autre.*

Ah ! ah ! ah ! Messieurs, prenez garde ;

Sinon....

LE MUSICIEN *s'embarrasse de son épée.*

Fourbe !

CRISPIN.

Coquin !

DORAME.

C'eſt trop ; ma hallebarde !

*( Il court prendre ſa hallebarde, & revient ſur eux en les menaçant. )*

Qu'on arrête ; ou bien....

CRISPIN, *menaçant le Muſicien.*

Hom !...

LE MUSICIEN.

Tu m'échappes en vain.

---

## SCENE XII.

DORAME, LE MUSICIEN, CRISPIN, TOINON.

TOINON.

D'Ou vient ceci ? Monſieur les armes à la main !

DORAME.

Toinon, Monſieur ſe dit un Maître de Muſique,
Qui vient, dit-il, ici, de la part d'Angélique ;
Et ſur des mots de l'art ils ſe ſont querellés :
Et moi, pour mettre fin à tous leurs démêlés,
J'ai pris ma hallebarde.

TOINON.

Et d'où vient qu'Angélique
Enverroit tout-à-coup deux Maîtres de Muſique ?

DORAME.

C'eſt pour en faire choix.

LE MUSICIEN, *montrant Criſpin.*

Ce fourbe ne l'eſt pas.

CRISPIN, *au Muſicien.*

Vous en avez menti.

LE MUSICIEN.

Sors.

CRISPIN.

Vas, je ſuis tes pas.

LE MUSICIEN, *s'en allant.*

Je t'attends.

## SCENE XIII.

### DORAME, CRISPIN, TOINON.

DORAME, *à Crispin.*

VOUS pourrez vous battre dans la rue;
Et [illegible] ferviteur.

*( Il entre dans son cabinet.)*

## SCENE XIV.

### TOINON, CRISPIN.

TOINON, *bas.*

CRISPIN, ah ! je ſuis toute émue.

CRISPIN.

Qu'as-tu ?

TOINON.

Je crains....

CRISPIN.

Pour qui ?

TOINON.

Pour toi.

CRISPIN.

Vas, ne crains rien.

TOINON.

Mais....

## SCENE XV.

DORAME *dans son cabinet*, TOINON, CRISPIN.

DORAME, *de son cabinet.*

TOINON !

## SCENE XVI.

TOINON, CRISPIN.

TOINON, *répondant à Dorame.*

J'Y vais.

CRISPIN, *s'en allant, à Toinon.*

Vas, je m'en tirerai bien.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

*Le théâtre change, & représente l'antichambre de Phélonte, comme au premier Acte. Les six Violons de Phélonte entrent, exécutent un air qui marque l'Entracte, & sortent.*

## SCENE PREMIERE.

CRISPIN, PHÉLONTE.

CRISPIN.

EN peu de mots, Monsieur, voilà toute l'histoire.

PHÉLONTE.

D'un autre que de toi j'aurois peine à la croire;
Car comment p[illegible] à pour un Musicien,
Et raisonner d'u[illegible] tu ne connois rien ?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit qu'un peu d'effronterie
M'a tiré d'embarras ? que ce Maître, en furie
D'un galimatias dont j'ai su l'étourdir,
La matiere un peu trop vouloit approfondir;
Que des termes de l'art bourrant mon ignorance,
Sans paroître vaincu, j'ai payé d'impudence;
Que ce Maître, voulant me faire solfier,

J'ai su, pour m'en parer, le traiter d'écolier ;
Que le pere, d'ailleurs, ignorant la Musique,
Est, dans tous nos débats, demeuré sans replique ;
Qu'au sortir du logis, quinze ou vingt coups de poing
Commençoient d'attirer déja quelque témoin ;
Que, craignant que quelqu'un ne vint à me connoître,
J'ai cru que promptement je devois disparoître ?
Sur chaque circonstance êtes-vous bien instruit ?
Faut-il recommencer ?

PHÉLONTE.

Non, Crispin ; il suffit.
Mais, pour mieux étourdir ce Maître de Musique,
Et devant le vieillard lui faire un peu la nique,
Il falloit savoir là quelques termes de l'art.

CRISPIN.

Bon ! j'en sais.

PHÉLONTE.

D'où ?

CRISPIN.

J'en ai retenu par hazard,
Alors qu'à composer votre Maitre vous montre,
Dont j'ai su, sans raison, m'aider [illegible]e rencontre.
D'ailleurs, vos Violons, souven[illegible] de propos,
Mêlent dans leurs discours quanti[illegible] ces mots ;
Et, quoique mal cités, pensant faire merveilles,
Ils m'en ont mille fois étourdi les oreilles.

PHÉLONTE.

Fort bien !

CRISPIN.

Sur chaque point vous êtes satisfait :
Mais la Dame, Monsieur....

PHÉLONTE.

Écoute son billet.

( *Il lit.* )

« VOTRE lettre, Phélonte, pourroit persuader une
» personne qui vous connoîtroit moins que moi : mais
» je veux bien vous dire que je suis parfaitement ins-
» truite de toutes vos manieres. Vous avez cru, sans
» doute, que l'occasion se présentoit favorable, &
» qu'il falloit la prendre aux cheveux : c'est fort bien
» fait à vous ; mais, là-dessus, je suis votre servante.
» Dites-moi, s'il vous plaît ; s'il étoit vrai que vous
» m'aimassiez autant que vous le marquez dans votre
» lettre, croyez-vous, en bonne foi, qu'il n'y auroit
» point un peu d'extravagance ? Aimer les gens, sans
» les connoître, ni sans les avoir jamais vus, cela
» approche un peu de l'égarement. Non, non, vous
» n'êtes point capable d'une foiblesse semblable ; vous
» avez de l'esprit, & vous savez trop bien ce que vous
» faites : vous voulez me payer galamment des bons
» avis que je vous ai donnés ; mais je ne suis point
» intéressée, & c'est assez pour moi qu'ils ne vous
» soient pas inutiles. Adieu. Pensez à ce que je vous
» écris, & croyez que je parle avec sincérité, quand
» je dis que j'estime Phélonte. »

Qu'en penses-tu, Crispin ?

CRISPIN.

Elle paroît sincere ;
Et la Dame a, Monsieur, tout ce qu'il faut pour plaire.

PHÉLONTE.

A ne te rien celer, j'aime son procédé.

CRISPIN.

Elle a beaucoup d'appas.

PHÉLONTE.

J'en ſuis perſuadé ;
Tu me l'as peint aimable autant qu'on le peut être.

CRISPIN.

Je n'en juge qu'autant que je m'y puis connoître ;
Mais elle me plaît fort.

PHÉLONTE.

Je brûle de la voir,
Criſpin.

CRISPIN.

Il faut tâcher à lui faire ſavoir.

PHÉLONTE.

Allons, Criſpin, allons; viens, conduis-moi chez elle.

CRISPIN.

Quoi! d'un plein ſaut, Monſieur, entrer chez cette
Belle ?
De ce peu de reſpect elle pourroit gronder.

PHÉLONTE.

Oh! tu m'introduiras.

CRISPIN.

Dieu m'en veuille garder!
Le pere eſt d'une humeur qui n'eſt pas fort tranquille ;
Je crains ſa hallebarde, & plus encor ſa bile :
Au moindre différent, les armes à la main
Nous montrent qu'il n'a pas un eſprit fort humain.

PHÉLONTE.

Ne crains rien.

CRISPIN.

CRISPIN.

Tout de bon, aimez-vous cette Dame ?

PHÉLONTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous ſentez pour elle une ſincere flamme ?

PHÉLONTE.

Oui.

CRISPIN.

Point.

PHÉLONTE.

Pourquoi non ?

CRISPIN.

Bon! votre amour libertin
S'attache-t-il jamais, que pour faire butin ?
Et, quand une Beauté parle de mariage,
Le ſcélérat veut-il entendre ce langage ?
Il ſait bien ſoupirer, peindre ſa paſſion ;
Mais tout cela ne va qu'à la concluſion.
S'il trouve en quelque objet un peu de réſiſtance,
Vous ſavez l'en tirer, par une révérence ;
Et, diſant : Serviteur, bon ſoir, & grand-merci,
Vous laiſſez cet objet, & le quittez ainſi.
Mais la Dame, Monſieur, vous montre, par ſa lettre,
Ce que de ſa vertu vous devez vous promettre.

PHÉLONTE.

C'eſt du ſexe toujours la façon de parler.

CRISPIN.

Je la connois fort peu ; mais je juge, à ſon air,

Qu'elle eſt ſage, Monſieur.

PHÉLONTE.

Hé! Criſpin, la ſageſſe
Ne s'épouvante pas pour un peu de tendreſſe:
Cette vertu n'a plus cette auſtere rigueur
Qui ne pouvoit ſouffrir de l'amour dans un cœur;
L'une n'a plus pour l'autre aucune répugnance;
Elles ſont maintenant de bonne intelligence;
Et, pour duper les gens, par de communs accords,
L'amour regne au dedans, la ſageſſe au dehors.

CRISPIN.

A leur façon d'agir votre amour s'accommode.
Je vois bien; vous voulez, ſuivant votre méthode,
De la Dame, en un mot, eſſuyer un refus,
Vous retirer après, & n'y retourner plus.

PHÉLONTE.

Non. Allons.

CRISPIN.

Je ne ſais ce qu'il faut que j'en croie.

PHÉLONTE.

D'où vient?

CRISPIN.

Vous, aimer? vous?

PHÉLONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que j'aurois de joie
De vous voir, avec nous, au nombre des Amans!
Songez-y bien; la Dame a beaucoup d'agrémens.

PHÉLONTE.

Allons ; si sa beauté répond à mon attente ;
Tu me verras pour elle une flamme constante.

CRISPIN.

Ce changement en vous est contre mon espoir.

## SCENE II.

LA RONCE, PHÉLONTE, CRISPIN.

LA RONCE, *à Phélonte.*

Un homme est là, Monsieur, qui demande à vous voir.

PHÉLONTE.

Il faut le faire entrer.

LA RONCE *sort.*

## SCENE III.

PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE.

C'Est sans doute Mélante ;
Il vient au rendez-vous.

## SCENE IV.

LE MUSICIEN *Gascon*, PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE.

Mais, contre mon attente,
Je vois un inconnu.

CRISPIN, *bas à Phélonte.*

C'est ce Musicien :
Ne me découvrez pas.

PHÉLONTE, *bas à Crispin.*

Je m'en garderai bien ;
Ce seroit tout gâter.

CRISPIN *se cache le plus qu'il peut.*

PHÉLONTE, *au Musicien.*

Que vous plaît-il ?

LE MUSICIEN, *après plusieurs révérences, à Phélonte.*

De grace,
Connoissez-moi, Monsieur ; excusez mon audace.
J'enseigne la Musique ; & cet art, Dieu merci,
Dans tous mes écoliers m'a si bien réussi,
Que, loin d'avoir besoin de pratique nouvelle,
Je puis fournir à peine aux lieux où l'on m'appelle.
Ainsi, je ne viens point ici par intérêt ;
Mais si, comme l'on dit, la Musique vous plaît ;
(Car de beaucoup de gens j'apprends, avecque joie,
Qu'à chanter la plupart de votre tems s'emploie ;)

Ce bruit a fait en moi naître un ardent desir
De vous voir; & je viens....

PHÉLONTE.

Vous me faites plaisir.

LE MUSICIEN.

J'ai fait un Opéra, Monsieur, qui doit surprendre;
Et je viens, tout exprès, vous prier de l'entendre.

PHÉLONTE.

Volontiers.

LE MUSICIEN.

Je m'en tais; mais, sans faire le vain....
Chez Madame Angélique il paroîtra demain.

PHÉLONTE.

Je ne la connois point.

LE MUSICIEN.

Ce billet marque l'heure;
Et, par lui, vous serez instruit de sa demeure.

PHÉLONTE, *prenant le billet.*

Je n'y manquerai pas.

LE MUSICIEN.

Ah! c'est une faveur
Dont se flatte aujourd'hui votre humble serviteur.

PHÉLONTE.

Suffit. Adieu.

LE MUSICIEN.

Monsieur, je vous ferai connoître....
(*appercevant Crispin.*)
Mais je vois, ce me semble, un....

PHÉLONTE, *lui montrant Crispin.*

Vous voyez mon Maître.

LE MUSICIEN.

Je m'étonne, Monsieur, que vous ayez choisi
L'homme le plus ignare....

CRISPIN, *au Musicien.*

Hé! morbleu! venez-y,
Disputer avec moi, sur la prééminence
( *à Phélonte.* )
D'un art.... Je vous le livre aussi plein d'ignorance,
Que Chantre du Pont-neuf.

PHÉLONTE.

Hé! Messieurs, là, tout doux.

LE MUSICIEN.

Quoi! pouvez-vous souffrir cet ignorant chez vous?
Je vais le décrier dans tous les lieux du monde;
Et ne souffrirai point....

PHÉLONTE.

Permettez qu'il réponde.
Comme vous l'accusez d'être ignorant, il doit....

CRISPIN.

Monsieur, la vérité se peut toucher au doigt:
Il fait le suffisant, à cause de sa brette.

LE MUSICIEN.

J'ai droit de la porter. Mon pere....

CRISPIN.

Étoit Vedette,
Quand dans la plaine d'Ouille on vint camper: voilà
Ses titres de Noblesse entés sur *A mi la.*

LE MUSICIEN.

Tout ce qu'il dit, fadaiſe : il parle comme il chante.

PHÉLONTE.

Mais, Monſieur, il n'a point la méthode méchante ;
Je m'en ſuis bien trouvé juſqu'ici.

LE MUSICIEN.

Bien trouvé !
De tous les ignorans c'eſt le plus achevé,
Je vous le dis encor.

PHÉLONTE.

Sans chaleur, je vous prie.

LE MUSICIEN.

Il n'a que du jargon & de l'effronterie.

CRISPIN, *au Muſicien.*

Je viens pourtant encor de vous rendre *mutus*,
Chez un certain vieillard, là, tout-à-l'heure.

LE MUSICIEN.

Abus :
C'eſt un extravagant ; par ſon ſeul équipage,
J'ai d'abord aiſément jugé du perſonnage.
N'eſt-ce pas affronter la Muſique ? Il eſt fou.

CRISPIN.

Prenez-vous par le nez.

PHÉLONTE.

Mais, de grace, par où
Avez-vous découvert qu'il eſt ſi méchant Maître ?

LE MUSICIEN.

Par cent mots, où lui-même il ne peut rien connoître :
Tout ce qu'il dit ſur l'art, pur galimatias.

G iv

CRISPIN.

La pécore ! Monsieur, ne m'entendez-vous pas ?

PHÉLONTE.

Sa façon d'enseigner n'est pas trop affectée ;
Et je crois n'avoir point encor la voix gâtée.

LE MUSICIEN.

Il vous la gâtera, si vous ne le changez.

PHÉLONTE.

Il faudra voir.

CRISPIN, *au Musicien.*

J'ai peur, si vous ne délogez....

LE MUSICIEN.

Pour rien, au lieu de lui, j'aime mieux vous apprendre.

PHÉLONTE.

Pour rien ?

LE MUSICIEN.

Pour rien, vous dis-je.

CRISPIN.

Oui, oui, l'on te va prendre!
Tu n'es bon à montrer qu'à des grenouilles.

LE MUSICIEN, *à Crispin.*

Moi ?

( *à Phélonte.* )
Pour l'honneur du métier, Monsieur....

PHÉLONTE.

De bonne foi,
Il est juste qu'après plusieurs ans....

LE MUSICIEN.

A l'épreuve :
De mon ſavoir, *gratis*, je vous offre la preuve.
Mais, pour vous faire voir que c'eſt un ignorant,
Et que je crains fort peu ce chétif concurrent,
Je vais chanter un air ; qu'il en faſſe de même :
Par-là, vous jugerez.... Écoutez ; chacun l'aime.

(*Il chante en Gaſcon.*)

« BEAUTÉ qui captivez mes ſens,
» Ma voix, par ſes triſte accens,
» Vous peint l'excès de mon martyre.
» Mais, Dieux ! quelle haine avez-vous ?
» Quand mon cœur oſe vous le dire,
» Soudain vous entrez en courroux ».

CRISPIN.

Ce chanteur me fait rire, avec ſon chant Gaſcon.

LE MUSICIEN, *à Criſpin.*

Sachez que, maintenant, c'eſt la belle façon ;
Et que cette maniere eſt le plus à la mode.

CRISPIN, *au Muſicien.*

Je gage que Monſieur blâme cette méthode.

LE MUSICIEN.

Laiſſons cela ; chantez.

CRISPIN.

Moi ? je n'en ferai rien.
Votre accent eſt Gaſcon, le mien eſt Pariſien :
Apprenez mon accent, & j'apprendrai le vôtre ;
Puis on pourra juger & de l'un & de l'autre.

LE MUSICIEN, *à Phélonte.*

Monſieur, vous jugez bien, par ce raiſonnement....

CRISPIN.

Monſieur ſait que je parle avec grand jugement.

PHÉLONTE.

Enfin, c'eſt ſans raiſon....

LE MUSICIEN.

Je ſuis las de l'entendre.
Monſieur, encore un coup, oui, je veux vous apprendre;
Et, ſi je ne vous fais mieux chanter mille fois....
Qu'il n'a pu....

PHÉLONTE.

Trouvez bon qu'il acheve ſon mois;
Nous nous verrons enſuite.

LE MUSICIEN.

Il faut vous laiſſer faire;
Mais je veux....

CRISPIN.

Tu prétends qu'à moi l'on te préfere,
Muſicien de bal?

LE MUSICIEN, *à Criſpin.*

En autre lieu qu'ici,
Je t'apprendrai....

CRISPIN.

Vas, vas, n'en ſois point en ſouci;
Si tu ſais ferrailler, je chamaille à merveilles.

LE MUSICIEN, *s'en allant.*

Munis-toi d'une épée: avec armes pareilles,
Seul à ſeul, de pied ferme, on te peut divertir.

CRISPIN.

Je ne veux, contre toi, qu'une broche à rôtir.
Adieu, *Re mi fa ſol.*

## SCENE V.

PHÉLONTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MA Maîtresse le pique.

PHÉLONTE, *riant.*

Je te vois Gradué, peu s'en faut, en Musique.

CRISPIN.

Oui ; mais cette Musique attirera sur moi
Quelque moment fâcheux.

PHÉLONTE.

Le crains-tu ?

CRISPIN.

Non, ma foi :
Mais si, le rencontrant, il faut que je chamaille,
Et que, d'un coup d'épée, il me gâte la taille ;
Hem ?

PHÉLONTE, *riotant.*

J'en serois fâché.

CRISPIN.

Vous en riez ? Fort bien !

PHÉLONTE.

Je préviendrai ce mal ; n'en appréhende rien.
Mais allons, sans tarder, visiter cette Belle :

Je veux l'aimer, Crispin, d'une flamme immortelle.

CRISPIN.

Il faut que, depuis peu, vous soyez bien changé.

## SCENE VI.

PHÉLONTE, FANCHON, CRISPIN.

PHÉLONTE.

FANCHON, tu sais à quoi je me suis engagé
A Mélante?

FANCHON.

Oui, Monsieur; vous m'en avez instruite.

PHÉLONTE.

Dis-lui, quand il viendra, qu'une affaire subite
M'a forcé de sortir; mais qu'il peut tout ici.

FANCHON.

Fort bien.

PHÉLONTE.

J'entends quelqu'un; peut-être le voici.

FANCHON.

Ce n'est pas lui.

PHÉLONTE.

Qui donc?

## SCENE VII.

BONIFACE, PHÉLONTE, FANCHON, CRISPIN.

FANCHON, *à Phélonte, montrant Boniface.*

C'Est Monſieur Boniface,
Qui vient, pour votre frere, implorer votre grace.

BONIFACE, *à Phélonte.*

Oui, Monſieur.

PHÉLONTE, *à Boniface.*

Là-deſſus, qu'on me laiſſe en repos.

BONIFACE.

La clémence eſt, Monſieur, la vertu des Héros :
Vous ſavez que Plutarque....

PHÉLONTE.

Hé ! Monſieur Boniface ;
Plutarque, en cet endroit, n'eſt pas fort en ſa place.

FANCHON, *à Boniface.*

Qu'eſt-il beſoin, auſſi, de citer cet Auteur ?

BONIFACE.

De Monſieur votre frere étant le Précepteur,
J'oſe vous demander pardon de ſon offenſe.

PHÉLONTE.

Je ſuis trop irrité de ſon impertinence.

BONIFACE.

Qui ſe repent d'un mal, mérite le pardon.
Hélas ! Monſieur Criſpin, vous, Madame Fanchon,
Obtenons de Monſieur le pardon pour ſon frere.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Hé, Monſieur !

FANCHON, *à Phélonte.*

Hé, Monſieur !

PHÉLONTE.

Non, je n'en veux rien faire.

BONIFACE.

Monſieur !...

PHÉLONTE, *s'en allant.*

Suis-moi, Criſpin.

## SCENE VIII.

### BONIFACE, FANCHON.

BONIFACE.

ON ne peut le fléchir.

FANCHON.

Peut-être, avec le tems, on pourra l'adoucir.
Pour ſon frere, entre nous, il faut mieux le conduire.

BONIFACE.

C'eſt un jeune éventé que j'ai peine à réduire.

FANCHON.

Souffrir qu'il s'enrôlât.

BONIFACE.

C'étoit à mon insu :
Il m'avoit, pour le faire, adroitement déçu.
Mais tout ce différent ne m'inquiete guere :
Qu'ils s'accordent entre eux, Fanchon; c'est leur affaire.

FANCHON.

En effet.

BONIFACE.

Quant à moi, j'en prends peu de souci.

FANCHON.

C'est fort bien fait à vous.

BONIFACE.

Le Ciel m'a fait ainsi.

FANCHON.

Vous fuyez le chagrin.

BONIFACE.

Mon partage est la joie :
Par elle, on a des jours filés d'or & de soie.
Non, non, point de chagrin, & vive la gaieté ;
Elle nourrit l'esprit, & soutient la santé.

FANCHON.

Que votre humeur me plaît ! Ah ! Monsieur Boniface ;
Qu'un grand fond de santé reluit sur votre face !
Quel teint ! Vous êtes né d'une complexion
Qui travaille sans cesse à l'augmentation :
Vous ne mourrez jamais, si l'on ne vous assomme.

Gras, dodu, l'humeur gaie; ah! quel embonpoint d'homme!
Un malade, à vous voir, pourroit être guéri.
Où prenez-vous le gland dont vous êtes nourri.

BONIFACE.

Hé! je le prends, Fanchon, où vous prenez le vôtre;
Et, dans tous mes repas, je n'en use point d'autre.

FANCHON.

Au moins, il vous profite autant, & plus qu'à moi;
Cela se voit.

BONIFACE.

Oui; mais parlons de bonne foi:
Fanchon, votre embonpoint assez du mien approche;
Je suis un peu cochon, vous êtes un peu coche.

FANCHON.

Vous, un peu? Bon! je gage, au rapport de mes yeux,
Que, si je pese un cent, vous en pesez bien deux.

BONIFACE.

Tel que je sois, enfin, je suis peu haïssable;
Et je vous aime, autant que vous êtes aimable.

FANCHON.

Ne parlons point d'aimer, & changeons de propos.

## SCENE IX.

LA RONCE, FANCHON, BONIFACE.

LA RONCE, *à Fanchon.*

FORT bien! ne viens-je point ici mal-à-propos?

FANCHON, *à La Ronce.*

Non.

LA RONCE.

Avez-vous tout dit?

FANCHON.

Nous n'avons rien à dire.

LA RONCE.

Si je ſuis importun, parle; je me retire.

BONIFACE, *à La Ronce.*

Non, demeurez; je ſors.

LA RONCE, *à Boniface.*

En ſuis-je cauſe?

BONIFACE.

Non.

LA RONCE.

Si c'eſt moi...?

BONIFACE.

Non, vous dis-je. Adieu, belle Fanchon.

FANCHON.

Adieu, beau Boniface.

BONIFACE.

Ah!

(*Il ſort, en faiſant une grande révérence.*)

---

## SCENE X.

FANCHON, LA RONCE.

FANCHON.

Qu'est-ce?

LA RONCE.

On vous demande.

FANCHON.

Et qui?

LA RONCE.

C'eſt votre Maître à chanter.

FANCHON.

Qu'il attende.

LA RONCE.

Il eſt preſſé, dit-il.

FANCHON.

Qu'il revienne tantôt.

Dis-lui que je ne puis....

LA RONCE, *voulant s'en aller.*

Je dirai ce qu'il faut.

FANCHON, *haussant la voix.*

Et que lui diras-tu ?

LA RONCE, *revenant.*

Qu'une affaire pressée,
Pour quelque tems, ici, vous tient embarrassée.
L'excuse est-elle bonne ?

FANCHON.

Oui, vas, c'est fort bien dit.

LA RONCE.

Est-ce que vous croyez que je manque d'esprit ?

FANCHON.

Non; mais, par trop d'ardeur, tu prêtes peu silence;
Et souvent tu réponds, sans savoir ce qu'on pense.

LA RONCE.

Moi ?

FANCHON, *lui fermant la bouche.*

Vas rendre réponse à mon Maître à chanter.

LA RONCE.

Mais....

FANCHON.

Vas, te dis-je; après, je saurai t'écouter.

## SCENE XI.

FANCHON, *seule.*

CEs esprits turbulens me font devenir folle;
Car, jusques dans la bouche, ils coupent la parole:
Souvent, loin qu'avec eux on puisse s'expliquer,
A peine parle-t-on, qu'ils veulent repliquer:
Sans entendre les gens, leur jugement décide,
Quoiqu'il n'ait le bon-sens, ni la raison pour guide.
Lorsqu'ils sont entêtés de quelque opinion,
Ils n'ont, pour l'appuyer, que l'obstination:
De trop d'estime d'eux leur esprit les enivre,
Et croit que leur avis est le seul qu'il faut suivre.

## SCENE XII.

LA RONCE, FANCHON.

FANCHON.

HÉ BIEN? reviendra-t-il?

LA RONCE.

Il n'y manquera pas.

FANCHON.

Qu'a-t-il dit?

LA RONCE.

Rien.

FANCHON.

Tant mieux.

LA RONCE.

Le Breton eſt là-bas.

FANCHON.

Le Breton ?

LA RONCE.

Autrement, le valet de Mélante :
Il demande Monſieur, pour affaire preſſante.

FANCHON.

Je ſais bien ce que c'eſt ; dis-lui qu'il vienne ici.

LA RONCE.

Il a bu plus d'un coup.

FANCHON.

Qu'importe ?

LA RONCE.

Le voici.

## SCENE XIII.

LA RONCE, FANCHON, LE BRETON.

FANCHON, *à Le Breton.*

QUE veux-tu ?

LE BRETON, *un peu ivre, à Fanchon.*

Je veux....

FANCHON.

Quoi ?

LE BRETON.

Je veux Monſieur ton Maître.

FANCHON.

Il eſt ſorti.

LE BRETON.

Tant-pis. Mais où donc peut-il être ?

FANCHON.

Je ne ſais.

LE BRETON, *faiſant un hoquet.*

Tu ne ſais ?

FANCHON.

Non.

LE BRETON.

Il faut le chercher ;

Car mon Maître, dans peu....

FANCHON.

Parle, sans t'approcher.

LE BRETON.

Pourquoi ?

FANCHON.

Pour rien.

LE BRETON.

Fanchon, mon ame.... te convoite ;

Je t'aime.

FANCHON.

Soutiens-toi.

LE BRETON.

Crois-tu que je sois boite ?

FANCHON.

Boite ?

LE BRETON.

Oui : c'est-à-dire, ivre, en langage Breton.

FANCHON.

Je m'en rapporte à toi.

LE BRETON.

Je n'ai pas bu.

LA RONCE.

Lui ? bon !

Il est à jeun, voyez.

LE BRETON, *à La Ronce, faisant un hoquet.*

Oui-dà ; qu'en veux-tu dire ?

FANCHON, *riant.*

Courage!

LA RONCE.

Il n'a pas bu; c'eſt d'amour qu'il ſoupire.

FANCHON.

Mais ton Maître, dis-moi...?

LE BRETON, *à Fanchon.*

Dans peu tu le verras:
Chantons, en l'attendant.

FANCHON, *riant.*

Fort bien!

LE BRETON.

Tu ne veux pas,
Toi qui chantes ſi bien, qu'aucun n'y peut atteindre?
J'aime à t'ouïr chanter; car tu chantes à peindre.
Vois-tu! je paye pot: çà, chante un paſſe-pied.

FANCHON.

Je n'en ſais point.

LE BRETON.

Écoute.

( *Il chante & danſe un paſſepied, & il tombe.* )

FANCHON, *riant.*

Il s'eſt eſtropié.

( *à La Ronce.* )
Releve-le.

LE BRETON.

Dis-moi, ſais-je pas la cadence?

LA RONCE,

LA RONCE, *le relevant.*

Oui.

LE BRETON, *à La Ronce.*

Prends ton violon ; tu verras si je danse.

LA RONCE, *riotant.*

On ne peut mieux danser.

LE BRETON, *se relevant.*

Ah ! tu fais le rieur ?

LA RONCE.

Point.

LE BRETON *prend La Ronce par la main, chante & danse le passe-pied.*

Le pied m'a glissé ; mais....

## SCENE XIV.

MÉLANTE, FANCHON, LE BRETON, LA RONCE.

MÉLANTE, *entrant, & regardant Le Breton.*

PLAIT-IL ?

LE BRETON, *à Mélante.*

Rien, Monſieur ;
C'eſt La Ronce....

MÉLANTE.

Eſt-ce ainſi que l'on me rend réponſe ?

LE BRETON.

Monſieur, je m'en allois ; demandez à La Ronce.

MÉLANTE.

Fort bien. Depuis une heure, où s'eſt-il arrêté ?

LE BRETON.

C'eſt.... Nous allons, nous deux, boire à votre ſanté.

LE BRETON & LA RONCE *ſortent.*

MÉLANTE, *les regardant aller.*

Qu'il a bu !

FANCHON.

Point du tout.

## SCENE XV.

MÉLANTE, FANCHON.

MÉLANTE.

QUELQUEFOIS il s'en donne;
Mais il eſt bon Valet.

FANCHON.

Il a l'humeur bouffonne.

MÉLANTE.

Phélonte eſt-il ici ?

FANCHON.

Non.

MÉLANTE, *ſe chagrinant.*

Le fâcheux moment !

FANCHON.

Pour affaire preſſée il ſort préſentement :
Mais ſoyez ſans chagrin ; je ſuis de tout inſtruite ;
De ſa part, avec ſoin, j'attends votre viſite.
Je ſais que vous aimez, & qu'un pere fâcheux
S'oppoſe aux ſentimens de l'objet de vos vœux,
Et que, pour lui parler, vous avez de la peine.
Ici vous pourrez tout, ſans que rien vous y gêne :
C'eſt l'ordre de Monſieur.

MÉLANTE.

Tu m'ôtes de ſouci.

Cette Dame est en chaise, à trente pas d'ici;
Je m'en vais l'amener.

FANCHON.

Moi, je vais vous attendre.

## SCENE XVI.

FANCHON, *seule.*

MA foi, contre l'amour tous les soins qu'on peut prendre,
Empêchent rarement qu'il ne vienne à sa fin:
Il sut, sait & saura décevoir le plus fin.
En vain oppose-t-on l'autorité d'un pere;
C'est de quoi le frippon ne s'inquiete guere;
Il se rit des chagrins de ces Amans jaloux,
Et met toute sa joie à tromper un époux.
Nous trouvons tout possible, alors qu'il nous enflamme.
J'entends parler quelqu'un. C'est Mélante & sa Dame.

## SCENE XVII.

### MÉLANTE, LISE, FANCHON.

MÉLANTE, *à Lise.*

MADAME, ôtez le masque, & n'appréhendez rien ;
Je suis ici le maître, & ce logis est mien.

LISE, *à Mélante.*

A votre honnêteté je me laisse conduire ;
Vous voulez que je l'ôte, & cela doit suffire.

MÉLANTE.

Fanchon, tu vois l'objet dont mon cœur est charmé.

FANCHON, *à Mélante.*

Je vous tiens fort heureux, si vous êtes aimé.

MÉLANTE.

Sur l'espoir de l'hymen tout mon bonheur se fonde.

FANCHON.

Madame a des appas à charmer tout le monde.

LISE, *à Fanchon.*

Me railler ?

FANCHON, *à Lise.*

Je sais trop tout ce que je vous dois ;
Et, quand je parle ainsi, je dis ce que je vois ;
A louer vos appas je me sens engagée.

LISE.

De ces bons sentimens je vous suis obligée.

MÉLANTE.

Fanchon a l'humeur franche, & de l'esprit, enfin.

FANCHON.

Oh! point. Vous plairoit-il de descendre au jardin?

LISE.

Volontiers; allons.

MÉLANTE, *prenant Lise par la main, dit à Fanchon:*

Passe.

FANCHON.

Ah! je sais trop....

MÉLANTE.

N'importe;

Passe.

FANCHON.

Puisqu'il vous plaît, je vais ouvrir la porte.

*Fin du troisieme Acte.*

---

*Les six Violons de Phélonte entrent, jouent un air qui forme l'Entracte, & se retirent.*

# ACTE IV.

*Le théâtre représente la salle de l'appartement de Dorame, comme au second Acte.*

## SCENE PREMIERE.

TOINON, DAPHNIS.

TOINON.

L'EMBARRAS est léger, & n'aura point de suite.
Du faux Musicien Angélique est instruite ;
Elle en sait l'aventure ; & si notre vieillard,
Étonné d'avoir vu deux Maîtres de sa part,
Va de ce double envoi lui demander la cause,
Laissez faire, elle est femme à bien tourner la chose ;
N'en appréhendez rien.

DAPHNIS.

S'il faut t'ouvrir mon cœur,
Ce n'est pas là, Toinon, le sujet de ma peur.

TOINON.

Qu'avez-vous donc ?

DAPHNIS.

Je crains de n'avoir, qu'à ma honte,
Entrepris de fixer le vagabond Phélonte ;

Et que, toujours lui-même, il ne soit peu touché
De l'avance où pour lui mon cœur s'est relâché.

TOINON.

J'en aurois, comme vous, un peu de défiance.
Phélonte est honnête-homme, & de bonne naissance;
Riche, &, par son humeur, en tous lieux bien venu;
Mais en faveur du sexe il est mal prévenu;
Et, par certains soupçons où son penchant l'incline,
Sa maniere d'aimer est un peu libertine.
Courant de belle en belle étaler ses douceurs,
Il ne veut, en amour, ni soupirs, ni langueurs;
Et d'un amant plaintif les tristes doléances
Sont, s'il faut qu'on l'en croie, autant d'impertinences:
Son seul but est la joie; il en fait vanité.
Le plus fier, cependant, est le plutôt domté;
Et tous ces Rodomonts en matiere de tendre,
Ont leur instant fatal; c'est là qu'il les faut prendre.
Phélonte en tient déja; votre esprit l'a charmé:
Pour vous, sans vous connoître, il est tout enflammé;
Et, par votre billet....

---

## SCENE II.

### CRISPIN, DAPHNIS, TOINON.

TOINON.

MAis Crispin, qui s'avance....

CRISPIN, *à Daphnis.*

Mon Maître, de vous voir, brûle d'impatience,
Madame; il attend l'ordre, à quatre pas d'ici.

TOINON, *à Crispin.*

Cours le faire entrer.

DAPHNIS, *à Crispin.*

Non.

CRISPIN.

Quel ſcrupule eſt-ceci ?

DAPHNIS.

Je crains trop que mon pere....

TOINON, *à Daphnis.*

Hé, mon Dieu ! votre pere
Eſt ſorti pour long-tems. Vas, Criſpin....

DAPHNIS, *à Toinon.*

Qu'il differe ;
Le péril me fait peur : une autre fois, Toinon,
Je m'offre.

TOINON.

Une autre fois, vous diriez encor non :
Point de remiſe.

DAPHNIS.

Quoi ! tu veux que je hazarde...?

CRISPIN.

Vous allez tout gâter, ſi vous n'y prenez garde ;
Car mon Maître n'eſt pas de ces martyrs d'amour,
Qui, pour un rendez-vous, font le guet tout un jour :
La peine l'effarouche ; &, dès le moindre obſtacle,
S'il ne dit ſerviteur, il faut crier miracle.
Puiſque par votre lettre il s'eſt laiſſé charmer,
Prenez-le-moi, tandis qu'il eſt en train d'aimer :
Il eſt certains momens, pourvu qu'on le mitonne....

TOINON, *à Crispin.*

Quand l'occasion presse, est-il tems qu'on raisonne ?
Devrois-tu pas déja l'avoir averti ? Cours,
Sans plus jaser.

CRISPIN, *s'en allant.*

J'ai tort.

---

## SCENE III.

### DAPHNIS, TOINON.

DAPHNIS.

Où sera mon recours,
Si mon pere survient ? Tu me perds.

TOINON.

A ce compte ;
Ce n'est donc rien pour vous, que d'acquérir Phélonte ?
J'enrage de vous voir sottement barguigner !
Qu'est-ce qu'en reculant, vous auriez pu gagner ?
Prétendez-vous qu'il aime un objet invisible ?

DAPHNIS.

Non ; mais le voir ailleurs, n'étoit pas impossible ;
Et nous eussions cherché....

TOINON.

Le plutôt vaut le mieux.

## SCENE IV.

PHÉLONTE, DAPHNIS, CRISPIN, TOINON.

TOINON, *bas à Daphnis.*

IL vient ; ſongez à vous.

PHÉLONTE, *à Criſpin, à part.*

Qu'elle eſt aimable ! Ah, Dieux !
D'amour, en la voyant, j'ai déja l'ame pleine.

CRISPIN, *à part, à Phélonte.*

Je vous l'avois bien dit, qu'elle en valoit la peine.
Voyez comme ſes yeux, fripponnement tournés....

PHÉLONTE.

Qu'ils ſont touchans, Criſpin !

CRISPIN.

Le friand petit nez !
Si j'étois vous, Monſieur, j'en tâterois.

PHÉLONTE, *s'approchant, à Daphnis.*

Madame,
Ne vous étonnez point du trouble de mon ame :
La ſurpriſe où je ſuis de voir tant de beauté,
Ne laiſſe à ma raiſon aucune liberté ;
Et, quoique, de mes ſens, cette raiſon maitreſſe,
M'ait fait traiter l'amour, juſqu'ici, de foibleſſe,
Je ſors enfin d'erreur, & ſens, auprès de vous,
Que, vous offrir des vœux, eſt le ſort le plus doux :

Souffrez donc que les miens....

DAPHNIS, *à Phélonte.*

Ah! c'en eſt trop, Phélonte:
Toute ardeur m'eſt ſuſpecte, alors qu'elle eſt ſi prompte;
Et, quoi que vous veuilliez trouver en moi d'appas,
On aime foiblement ce qu'on ne connoît pas;
Le tems ſeul....

PHÉLONTE.

Non, Madame; alors qu'il faut qu'on aime,
L'amour, en un moment, prend un pouvoir extrême:
J'en fais l'expérience. On m'a vu mille fois
Soutenir fiérement qu'on n'aimoit qu'à ſon choix;
Toujours libre, toujours à couvert de ſurpriſe,
J'ai, contre cent beautés défendu ma franchiſe;
Et, dès que je vous vois, tout mon cœur enflammé
Eſt contraint de ſe rendre aux yeux qui l'ont charmé.
Voyez-en, dans les miens, l'aſſuré témoignage:
Ils parlent, c'eſt à vous d'entendre leur langage;
Ils vous feront garants....

DAPHNIS.

Que diriez-vous de moi,
Si j'avois, pour le croire, aſſez de bonne foi?
On vous connoît, Phélonte: aujourd'hui, c'eſt mon regne;
Il n'eſt cœur que, pour moi, le vôtre ne dédaigne;
Et demain, par l'amour vers un autre appellé,
Vous ne ſongerez pas que vous m'avez parlé.

PHÉLONTE.

Je n'y ſongerai pas, Madame! quel outrage!
De mon cœur, tout à vous, vous ſoupçonnez l'hommage!
Si ce cœur n'eſt toujours ferme à vous adorer,

Que le Ciel....

TOINON, *à Phélonte.*

Penſez-vous être cru, pour jurer?
Ce n'eſt pas, en amour, un ſecours fort utile.
Les Amans, quels qu'ils ſoient, ont tous le même ſtyle;
Et, ſi chaque ſerment leur tenoit lieu d'effets,
Le fourbe gagneroit ſa cauſe à peu de frais:
Ce ſont toujours beaux mots, mais non pas ſans réſerve.

PHÉLONTE.

C'eſt à tort....

TOINON.

Voyez-vous! il n'eſt qu'un mot qui ſerve:
Quand on veut de deux cœurs aſſurer l'union,
On y brouille trois grains de *matrimonium*;
Cela fait, on ſe peut aimer tout à ſon aiſe.

PHÉLONTE.

Oſerois-je eſpérer que le parti vous plaiſe?
Dans la brûlante ardeur qui m'engage aux ſoupirs,
L'hymen eſt le ſeul but où tendent mes deſirs.
Madame, prononcez; &, quand mon cœur ſe donne...

DAPHNIS.

Phélonte, en vérité, ce changement m'étonne:
Quoi! vous, parler d'hymen! c'eſt de quoi s'écrier...

PHÉLONTE.

Oui, j'ai blâmé quiconque oſoit ſe marier;
Cependant, avec vous, telle eſt ma deſtinée,
Que, ſans voir ma fortune à la vôtre enchaînée,
Je ne puis vivre heureux. Votre lettre d'abord
M'a fait ſentir pour vous le plus ardent tranſport:
A ce doux charme en vain j'ai voulu mettre obſtacle;
Et voilà que vos yeux achevent ce miracle.

Les désavouerez-vous, ces beaux yeux, que l'amour...?

DAPHNIS.

De peur d'en dire trop, pensez-y plus d'un jour:
Il est bon, quelquefois, de n'aller pas si vîte.

PHÉLONTE.

Non; je suis convaincu de tout votre mérite;
Et, pour vous empêcher de douter de mon feu,
Je vais à votre pere en demander l'aveu:
S'il ne me connoît pas, il connoît ma famille.

DAPHNIS.

Quelque rang où l'hymen pût élever sa fille,
Comme il faut peu de chose à le mécontenter,
Le prendre au dépourvu, ce feroit tout gâter:
Ne vous déclarez point, que je ne vous revoie.

PHÉLONTE.

Et quand puis-je, Madame, espérer cette joie?

DAPHNIS.

Peut-être que chez vous j'irai dès aujourd'hui.
Séparons-nous; adieu.

PHÉLONTE.

Vous quitter! quel ennui!

DAPHNIS.

Je ne puis vous parler ici, que je ne tremble.
Mon pere peut venir; &, s'il nous trouve ensemble,
Quoi que vous lui disiez, il n'écoutera rien.

PHÉLONTE.

Mais me priver si tôt d'un si cher entretien!
Madame!...

## SCENE V.

DAPHNIS, PHÉLONTE, TOINON, CRISPIN, ANASTASE *en dehors.*

ANASTASE, *en dehors, frappe à la porte.*

DAPHNIS.

JE l'entends; c'est lui: que deviendrai-je?

PHÉLONTE.

Une honnête recherche a quelque privilége;
Et, si je lui dis....

DAPHNIS.

Non. Toinon, & vîte....

TOINON.

Quoi?
Peut-on...?

ANASTASE *frappe plus fort.*

TOINON.

Comme il redouble!

DAPHNIS.

Et tôt; c'est fait de moi!
Que dans ce cabinet ils entrent l'un & l'autre.

CRISPIN.

Monsieur, nous voilà pris.

TOINON.

Ma pensée est la vôtre.

( *à Phélonte & à Crispin.* )

Coulez-vous là-dedans, & *motus.*

PHÉLONTE *entre dans le cabinet.*

ANASTASE *frappe.*

TOINON.

L'on y va.

CRISPIN, *entrant dans le cabinet.*

Peste ! il a belle hâte.

---

## SCENE VI.

DAPHNIS, TOINON, ANASTASE *en dehors.*

DAPHNIS, *à Toinon.*

ET la clef; tire-la.

TOINON, *à Daphnis.*

Mon Dieu, ne craignez rien.

ANASTASE *frappe plus fort.*

TOINON.

Il heurte avec emphase.

( *Elle va ouvrir la porte.* )

ANASTASE *entre.*

TOINON, *à Anastase.*

Au diable l'animal !

DAPHNIS, *à Anastase.*

Quoi ! Monsieur Anastase,

C'est donc vous ... ?

ANASTASE, *à Daphnis, lui faisant une grande révérence.*

Oui, Madame ; excusez, si j'ai tort.

TOINON.

Comme il frappe !

ANASTASE.

J'ai cru ne pas frapper trop fort.

TOINON.

Justement ; il croyoit heurter à son Collége.

ANASTASE.

Il est vrai qu'on s'y donne un peu de privilége,
Et qu'à grand bruit toujours chaque chose s'y fait.
Avec des écoliers, du repos !

DAPHNIS.

En effet.

Mais, Monsieur Anastase, en deux mots, voyons, qu'est-ce ?
Que voulez-vous ?

ANASTASE.

L'étude orne bien la Jeunesse ;
Et j'ai mis, grace au Ciel, votre frere en état
De soutenir bientôt sa these avec éclat :
A présent qu'il est Grec, ce sont ses galleries,
Que les universaux & les cathégories.

Sans certains argumens, sur l'être de raison,
Par lesquels....

DAPHNIS.

Finissons, si vous le pouvez.

TOINON, *à Daphnis.*

Bon!
Pensez-vous qu'un Pédant d'un seul mot se contente?
C'est....

ANASTASE.

Madame, Toinon est toujours mordicante;
Et son aversion, quoique sans fondement,
Ne m'a jamais traité qu'antipathiquement.
Quand elle auroit puisé dans le sein de la haine,
Les dédains corrosifs....

TOINON, *à Anastase.*

Votre fievre quartaine!
Voyez ce qu'il veut dire, avec son corrosif!
Hé! parlez-nous Chrétien.

ANASTASE.

Ah, cœur vindicatif!
Elle m'en a voulu, depuis qu'un jour, contre elle....

DAPHNIS.

Oui; mais sachons, vers nous, quel sujet vous appelle.

ANASTASE.

Je viens trouver Monsieur, de la part de son fils,
Lui rendre cette lettre.

DAPHNIS.

Il n'est pas au logis;
Je la rendrai pour vous: donnez.

ANASTASE, *retenant la lettre.*

Je vais l'attendre ;
L'affaire le requiert. Pour vous la faire entendre,
Vous ſaurez....

TOINON.

On ne veut y prendre aucune part.
Délogez ; car Monſieur ne reviendra que tard.

ANASTASE.

Tard ? ſoit. Il eſt beſoin que j'en aye audience.

TOINON.

Revenez donc tantôt.

ANASTASE.

Non ; j'aurai patience ;
Et, n'incommodant pas, j'aime mieux, en ce lieu.....

TOINON.

Le mouchoir de Madame eſt de travers ; adieu ;
Il faut le rajuſter ; point de témoins.

ANASTASE.

Diane
Fut jadis expoſée aux regards d'un prophane ;
Ses yeux gâterent-ils les céleſtes beautés....

DAPHNIS.

Quoi ! Meſſieurs du Collége aiment les nudités ?...
Je ne le ſavois pas.

ANASTASE.

La nature....

DAPHNIS.

Hé ! de grace,
Ne moraliſez point, & nous quittez la place.

ANASTASE.

Vous avez droit d'agir impérativement;
Je sors, & suis fâché....

TOINON.

Treve de compliment;
On vous en quitte.

ANASTASE *sort.*

DAPHNIS.

Enfin il s'en va : je respire.

## SCENE VII.

### TOINON, DAPHNIS.

TOINON.

QU'UN Pédant à souffrir, est un cruel martyre!

DAPHNIS.

Ne perdons point de tems, de crainte d'avoir pis:
Congédions....

## SCENE VIII.

DORAME, ANASTASE, DAPHNIS, TOINON.

DORAME, *à Anastase.*

J'ÉTOIS en peine de mon fils :
Comment est-il ?

ANASTASE, *à Dorame.*

Fort bien, Monsieur.

DAPHNIS, *bas à part.*

Toinon, que faire ?

TOINON, *bas à part.*

Ne rien dire, & laisser raisonner votre pere.

DORAME.

Nous ne l'avons point vu, depuis huit ou dix jours.

ANASTASE.

A ratiociner comme il vaque toujours,
Il ne sort point ; & c'est pour cela qu'il m'envoie
Vous faire humble requête.

DORAME.

Ah ! j'en ai de la joie.
De quoi donc s'agit-il ?

ANASTASE.

D'un accommodement.

DORAME.

Eſt-ce qu'il auroit eu querelle ?

ANASTASE.

Nullement ;
Il a vers la douceur propenſion entiere :
Mais un ſien camarade, agiſſant par priere,
Lui fait, ſur certains cas, prendre ſon intérêt :
Cette lettre, Monſieur, vous dira ce que c'eſt.

DORAME *lit bas.*

DAPHNIS, *bas à Toinon, tandis que Dorame lit.*

Je ne ſais où j'en ſuis. S'il falloit, pour écrire,
Que dans ce cabinet...?

TOINON, *bas à Daphnis.*

Vous mettez tout au pire.
Que ſert de craindre ? Alors comme alors : on verra,
Si l'embarras écheoit, comme on s'en tirera.

DORAME, *après avoir lu.*

Oui, Monſieur Anaſtaſe, avec plaiſir : j'eſpere
Venir, ſans trop de peine, à bout de cette affaire ;
Aſſurez-en mon fils. J'aime à voir que ſon cœur
A de ſemblables ſoins ſe porte avec ardeur.

ANASTASE.

Au bien, *pedetentim*, toujours je l'achemine,
L'induis aux bonnes mœurs ; &, ſous ma diſcipline,
Depuis cinq ans entiers, il eſt à remarquer
Qu'il n'a ſu ce que c'eſt que de prévariquer.

DORAME.

Je ſuis content de vous, autant qu'on le peut être.

ANASTASE.

Monsieur, sans vanité....

TOINON, *bas à Daphnis.*

Finira-t-il, le traître?

ANASTASE.

Le Ciel m'a, de tout tems, concédé le talent,
Quand j'ai soin d'un terroir, de le rendre excellent.
Il n'est que d'être mis d'abord en bonne école;
Car la Jeunesse, elle est comme une cire molle....

DORAME.

C'est fort bien dit. Allez; je sais ce que je dois,
Et l'on ne perd jamais ce que l'on fait pour moi.
Demain mon fils saura ce que j'aurai pu faire.
Adieu.

## SCENE IX.

TOINON, ANASTASE, DAPHNIS.

TOINON, *bas à Daphnis.*

Bon! nous voilà quittes de votre pere.

ANASTASE, *à Daphnis.*

Que m'ordonnerez-vous?

TOINON, *à Anastase.*

De décamper : bon soir.

DAPHNIS, *à Anastase.*

A mon frere, qu'il est trop long-tems sans me voir.

ANASTASE *va & revient.*

Quoiqu'il soit, sans vouloir user de privilége,
Rigide observateur des regles du Collége,
Si c'est néceſſité néceſſitante....

DAPHNIS.

Non.

Quand il pourra venir, qu'il vienne.

ANASTASE *sort.*

---

## SCENE X.

### DAPHNIS, TOINON.

DAPHNIS.

Enfin, Toinon,
Notre importun....

TOINON.

Maudit soit tout pédant qui jase.

SCENE

## SCENE XI.

DORAME, DAPHNIS, TOINON.

DORAME, *revenant.*

J'ALLOIS bien oublier. Oh! Monſieur Anaſtaſe!

TOINON, *à Dorame.*

Il eſt déja bien loin, & ne vous entend pas.

DORAME.

Pas ſi loin; je le vois qui revient ſur ſes pas.

## SCENE XII.

DORAME, ANASTASE, DAPHNIS, TOINON.

ANASTASE, *entrant, à Dorame.*

MONSIEUR.

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

Le rappeller!

TOINON, *bas à Daphnis.*

C'eſt bien une autre hiſtoire.

DORAME, *à Anaſtaſe.*

J'ai fait, depuis deux jours, achat d'une écritoire,

Que vous m'obligerez de porter à mon fils :
Elle eſt toute gravée, & d'un travail exquis.
Je vous la vais donner.

DAPHNIS, *bas à part.*

Ah ! me voilà perdue !

DORAME, *ne trouvant pas la clef à la porte.*

La clef du cabinet, qu'eſt-elle devenue ?

TOINON, *à Dorame.*

Moi ? le dois-je ſavoir ? Elle eſt peut-être en bas ;
Il faut y voir.

DORAME.

Je cherche, & ne la trouve pas :
Je l'ai tantôt laiſſée à la porte.

DAPHNIS, *à Dorame.*

Peut-être
Toinon, en balayant....

DORAME.

Tout ſur le dos du Maître.
Les Valets ſont bien nés pour nous faire enrager !
Qu'ils perdent, briſent tout....

TOINON.

Le dégat eſt léger :
Hé bien ! c'eſt une clef : voyez la grande perte !

DORAME.

Mais, ſi du cabinet la porte n'eſt ouverte....
L'écritoire eſt dedans.

TOINON.

Le beau ſujet d'ennui !

Vous l'enverrez demain, si ce n'est aujourd'hui.

DORAME.

Oyez-la raisonner !

ANASTASE.

Comme je suis tout vôtre,
Demain, puisque la clef....

DORAME.

J'en ai là-haut une autre;
Je m'en vais la chercher.
( *Il sort.* )

## SCENE XIII.

DAPHNIS, TOINON, ANASTASE.

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

FAis ce que tu pourras;
Quant à moi, je me sauve, & ne l'attendrai pas.
( *Elle sort.* )

TOINON, *bas à Daphnis qui sort.*

Hé ! que pourrai-je faire ?

## SCENE XIV.

ANASTASE, TOINON.

TOINON, *bas, à part.*

Elle ſort, & me laiſſe.

ANASTASE.

Donc Madame Toinon ſera toujours tigreſſe,
Et rien n'adoucira ſon naturel félon?

TOINON, *haut.*

Montez vîte; Monſieur vous appelle.

ANASTASE.

Moi? non;
Il ne m'appelle point.

TOINON.

Vous êtes ſourd, je penſe.

ANASTASE.

Ma faculté d'ouïr n'eſt point en défaillance;
Et ſi quelque douceur de votre chere voix....

TOINON, *répondant comme ſi on l'appelloit.*

Tout-à-l'heure. Avez-vous entendu, cette fois?

ANASTASE.

Rien moins.

TOINON.

Il vous attend; montez là-haut, vous dis-je.

ANASTASE.

O trop fier rejeton d'une ſauvage tige !
Par quelle dureté m'envier le tréſor
De l'heureux tête-à-tête, hélas ! qu'au poids de l'or
Je voudrois mille fois... ?

TOINON.

Peſte de la pécore !

## SCENE XV.

DORAME, ANASTASE, TOINON.

DORAME.

VOICI mon autre clef ; qu'on me la perde encore.

TOINON, *bas, à part.*

Tout va ſe découvrir.

DORAME, *ouvrant la porte du cabinet.*

Si.... Mais que vois-je là ?

## SCENE XVI.

DORAME, TOINON, ANASTASE, CRISPIN *dans le cabinet.*

CRISPIN, *dans le cabinet, chante.*

*Fa re mi fa, fa sol fa mi, fa re fa, sol fa re mi fa.* (bis.)

## SCENE XVII.

DORAME, ANASTASE, PHÉLONTE, CRISPIN, TOINON.

CRISPIN, *en sortant du cabinet, à Phélonte qui en sort, & tient un papier.*

SUivez bien votre Mode, allons, par *E mi la.*
*Fa re mi fa, fa sol fa mi, fa re fa, sol fa re mi fa.* (bis.)

DORAME, *à Toinon.*

Que veut dire ceci? réponds.

TOINON, *à part.*

Quelle demande!

DORAME.

Deux hommes!

TOINON, *à Dorame.*

La surprise en doit être bien grande!

Eſt-ce une nouveauté, que deux hommes?

CRISPIN, *à Phélonte.*

*La, la.*

( *à Dorame.* )
Monſieur, vous voulez bien nous pardonner cela?

DORAME, *à Criſpin.*

Ne ſachant....

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Excuſez, ſi j'oſe, avec franchiſe,
Prendre une liberté que Monſieur autoriſe.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Oh! Monſieur eſt tout cœur, pour les honnêtes gens.
L'heure me preſſe un peu; ne perdons point de tems.

DORAME, *à part.*

Deux hommes enfermés! point de clef! Patience;
Nous éclaircirons tout.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Chantez donc.

PHÉLONTE.

Je commence.

CRISPIN.

Je l'ai fort bien noté. Là, marquez bien ce *fa.*
*Fa*, *ſa.*

DORAME.

Me raille-t-on? Quel prélude eſt-ce-là?
Il faut voir juſqu'au bout.

ANASTASE.

La Muſique eſt touchante.

DORAME, *faisant signe du doigt.*

Toinon...?

TOINON.

Hé bien? est-il défendu qu'on ne chante?

CRISPIN.

(*à Dorame.*)

*Sol, sol.* Nous aurons fait dans un moment.

PHÉLONTE *chante.*

*Fa mi...*

CRISPIN, *à Phélonte.*

Hardiment: à quoi bon entonner à demi?

(*Il bat la mesure.*)

PHÉLONTE *chante.*

« L'Amour cause trop de peine;
» Je ne veux plus m'engager:
» Un Amant souffre la gêne,
» Quand l'objet vient à changer.
» L'Amour cause trop de peine;
» Je ne veux plus m'engager.

CRISPIN, *après que Phélonte a chanté, se retourne devers Dorame, battant la mesure.*

*Fa re mi fa, fa sol fa mi, fa re fa, sol fa re mi fa.* (bis.)
La basse continue, oyez.

DORAME.

Je vous entends.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Allons, encore un coup; marquez-moi bien vos tems.

PHÉLONTE *chante.*

« L'Amour cause, &c.

CRISPIN *se retourne encore à Dorame, après la fin du couplet.*

*Fa re mi fa, &c.*

C'est un petit Rondeau.

DORAME, *à Crispin.*

Rondeau, soit: mais, de grace...

CRISPIN.

N'êtes-vous pas, sur-tout, charmé de cette basse ?

*Fa re mi fa, fa sol fa mi, &c.*

DORAME.

Mais, Monsieur....

CRISPIN.

*Fa re mi fa,... &c.*

(*bas à Phélonte.*)

Sortons.

PHÉLONTE *sort.*

DORAME, *allant après eux.*

Mais....

## SCENE XVIII.

CRISPIN, DORAME, TOINON, ANASTASE.

CRISPIN, *revenant, chante.*

*Fa re mi fa, &c.*

DORAME, *à Crispin.*

LAISSEZ ce *re mi fa*,
Et m'apprenez, Monsieur, ce que vous faisiez-là.

CRISPIN, *à Dorame.*

Hé! j'y notois ce....
*Fa re mi fa, &c.*

TOINON, *à part.*

Bon: il se tire d'affaire.

DORAME.

Mais pourquoi...?

CRISPIN *chante.*

*Fa re mi fa, &c.*

DORAME.

Ce *re fa* commence à me déplaire.
D'où vient que ce Monsieur...?

CRISPIN, *battant toujours la mesure.*

*Fa re mi fa, &c.*
(*Il sort, en chantant.*)
*Fa re mi fa, &c.*

## SCENE XIX.

DORAME, TOINON, ANASTASE.

DORAME, *à Toinon.*

QUE veut dire ceci?

TOINON, *riotant, à Dorame.*

Ces Messieurs enfermés vous mettent en souci?

DORAME.

A te voir, tout cela ne t'inquiete guere.

TOINON.

Ma foi, non.

DORAME.

Non, ta foi?

TOINON.

Voyez la grande affaire!
C'est peut-être un Galant qui m'en veut: que fait-on?

DORAME.

La coquine!

ANASTASE, *à Dorame.*

Monsieur....

TOINON.

Là, prenez votre ton;
Grondez jusqu'à demain.

ANASTASE.

L'ire qui vous embraſe
Va ſans doute trop loin ; car....

DORAME, *à Anaſtaſe.*

Monſieur Anaſtaſe,
Avecque vos Pédans, mêlez-vous, s'il vous plaît,
D'un argument en forme ; ils ſavent ce que c'eſt.

ANASTASE.

L'allucination, dans cette conjonćture,
Vous ôte les clartés d'une telle aventure ;
C'eſt pourquoi vous devez pénétrer à loiſir....

DORAME.

D'accord.

ANASTASE.

L'homme prudent doit ſe faire un plaiſir
De connoître le vrai.

DORAME.

Vous plaît-il de vous taire ?

ANASTASE.

Oh! volontiers : d'ailleurs, ce n'eſt point mon affaire.

DORAME.

Quoi ?

ANASTASE.

Rien : mais un conſeil....

DORAME, *en colere.*

Encore ? Hé! taiſez-vous.

ANASTASE.

Je me tairai.

DORAME.

(*à Toinon.*)

Fort bien. Çà, parlons entre nous.

ANASTASE.

Le silence est pourtant le propre de la bête.

DORAME, *à Anastase.*

Hem ?

ANASTASE.

A vous contenter je sens que je m'apprête.
Parlez ; je me tais.

DORAME.

Hom !...

TOINON, *à part.*

Il grille dans sa peau.

DORAME, *à Toinon.*

Que faisoient là ces gens ?

TOINON.

Ils notoient ce Rondeau ;
Et c'est un pur hazard qui doit vous peu surprendre.
Votre fille, Monsieur, ayant dessein d'apprendre,
Ce Maître entroit ici pour lui faire leçon :
Mais, en entrant, il a prié qu'on trouvât bon
Qu'il pût à ce Monsieur, en ce logis, écrire
Ce Rondeau, que, dit-il, chacun par-tout desire ;
Et nous a fort pressés de lui faire apporter
Du papier & de l'encre, afin de le noter.
Moi, dans ce cabinet sachant une écritoire,
Je les ai fait entrer ; voilà toute l'histoire :
Les refuser, c'étoit une incivilité.

DORAME.

Il pouvoit être ailleurs tout aussi bien noté.

TOINON.

Il est vrai; mais....

DORAME.

Il entre en ceci du mystere.

TOINON.

Comment?

DORAME.

Quand on ne fait que ce que l'on doit faire,
On n'ôte point la clef d'une porte, Toinon;
Il y va là du vôtre.

TOINON.

Et qui vous dit que non?
Oüi, j'ai fermé la porte, & pris la clef.

DORAME.

La gueuse!
Pourquoi donc, s'il vous plaît?

TOINON.

Pour votre humeur grondeuse:
Tout vous choque; &, pour rien, vous entrez en courroux;
Une mouche à tout autre, est éléphant pour vous;
Et, quand vous vous mettez dessus la gronderie,
C'en est pour quinze jours.

DORAME, *se fâchant.*

Voyez l'effronterie!
Ce n'est rien, d'enfermer deux hommes sans façon!

TOINON.

Le grand crime que c'eſt, d'écrire une chanſon !

DORAME.

Pour écrire, on n'a point ſur ſoi la porte cloſe.

TOINON.

Vous mériteriez bien que ce fût autre choſe.

ANASTASE.

Monſieur, la tempérance eſt, entre les vertus....

DORAME, *à Anaſtaſe.*

Tempérez votre langue, & ne me parlez plus.

ANASTASE.

Monſieur, la fâcherie eſt à craindre à votre âge,
Et peut cauſer en vous un notable dommage :
Je dois, par mes avis, tâcher à vous guérir....

DORAME.

Je veux me fâcher, moi.

ANASTASE.

Vous en pourriez mourir ;
Et l'on m'accuſeroit d'être cauſe ſeconde
De ce cruel malheur.

DORAME.

Que le Ciel te confonde !

ANASTASE.

Je ne ſouffrirai point que vous vous fâchiez, non.

DORAME.

Hé ! Monſieur Anaſtaſe....

TOINON.

Il a grande raiſon ;
La colere aux vieillards eſt choſe trop funeſte.

ANASTASE.

De la bile enflammée il reſte certain reſte,
Dont la vapeur maligne, attaquant leur cerveau,
Le corrompt & le gâte, & les mene au tombeau.

TOINON.

Écoutez ce qu'il dit; &....

DORAME, *à Toinon.*

Voudrois-tu te taire ?

TOINON.

Oui, Monſieur.

DORAME, *à Anaſtaſe.*

Vous....

TOINON.

La mort ſuit de près la colere;
Car Monſieur Anaſtaſe en donne la raiſon.

ANASTASE.

Elle eſt fort dangereuſe, en la vieille ſaiſon ....

DORAME *ouvre la bouche pour parler.*

ANASTASE, *ſans s'interrompre.*

Dit Hippocrate; c'eſt de l'homme l'ennemie:
Elle produit en lui cette cacochymie
Nuiſible à la ſanté.

DORAME.

Je brûle de courroux.

ANASTASE.

Oh ! j'empêcherai bien, moi, reſtant près de vous,
Que vous ne vous fâchiez.

TOINON.

C'eſt bien fait.

DORAME.

Que la peſte
Étouffe l'un & l'autre !

ANASTASE.

Hé ! Monſieur....

DORAME.

Je déteſte...!
Hé ! taiſez-vous tous deux, & me laiſſez parler.

ANASTASE.

Quand cette humeur en nous vient la rate opiler,
L'hypocondre eſt alors....

DORAME.

Quoi ! ſans ceſſe ? Ah ! j'enrage.

ANASTASE, *le pourſuivant.*

Hé ! Monſieur....

TOINON, *de même.*

Hé ! Monſieur....

DORAME, *à Toinon.*

Coquine...!

ANASTASE.

L'homme ſage...!

DORAME, *à Anastase.*

Homme fou, vous plaît-il me laisser en repos ?

ANASTASE.

En ce fâcheux état, il n'est pas à propos....

DORAME.

Oh! pour moi, je te laisse.

(*Il entre dans le cabinet.*)

## SCENE XX.

TOINON, ANASTASE.

TOINON.

Il a fermé la porte;
Allez-vous-en; adieu.

ANASTASE.

Non; j'attendrai qu'il forte.

TOINON *s'en va, faisant un signe de tête.*

## SCENE XXI.

DORAME, ANASTASE.

DORAME, *revenant.*

VOILA cette écritoire.

ANASTASE.

Hé! Monſieur...

DORAME.

Hé! bourreau;

(*le pouſſant.*)

Laiſſe-moi; ſors.

ANASTASE, *s'en allant.*

Craignez un tranſport au cerveau.

*Fin du quatrieme Acte.*

# ACTE V.

*Le théâtre change, & représente l'antichambre de Phélonte, comme au premier Acte. Les six Violons de Phélonte entrent, exécutent un air qui marque l'Entracte, & sortent.*

## SCENE PREMIERE.

PHÉLONTE, CRISPIN.

CRISPIN, *en entrant.*

*Fa re mi fa, fa sol fa mi, &c.*

HEM?

PHÉLONTE.

Que Crispin est fou!

CRISPIN.

Mais peut-on ne pas rire,
En songeant à
*Fa re mi....*
Je crois que votre cœur soupire?

PHÉLONTE.

Cette Dame est, Crispin, dans un grand embarras.

CRISPIN.

Elle s'en tirera ; ne vous chagrinez pas.
A propos, tous vos gens ſont là-haut qui répetent.

PHÉLONTE.

Pour chanter avec eux, trop de ſoins m'inquietent ;
Et, quoique la Muſique ait des charmes pour moi,
Elle adouciroit peu le trouble où je me vois.
J'ai vu Daphnis, Criſpin ; qu'elle eſt aimable & belle !

CRISPIN.

Quoi ! tout de bon, Monſieur, vous en tenez pour elle ?
Et des langueurs d'amour vous l'ennemi juré,
Converti tout-à-coup, vous auriez abjuré ?

PHÉLONTE.

Oui, Criſpin ; c'en eſt fait. Par je ne ſais quel charme,
De toute ma fierté ſa beauté me déſarme :
Je m'y rends ; & je trouve, en tout ce qu'elle dit,
Un agrément flatteur, un tour aiſé d'eſprit,
Qui m'enleve à moi-même, & me fait trop connoître
Qu'il eſt des nœuds ſecrets dont on n'eſt pas le maître.
Son abſence me tue ; &, loin de ſes beaux yeux,
Point de repos pour moi ; tout me déplaît.

CRISPIN.

Tant mieux ;
Car, à vous parler franc, quoiqu'auprès de la Belle,
Vous vous ſoyez dépeint l'Amant le plus fidele,
Comme je vous connois ſujet à caution,
Je doutois que ce fût à bonne intention :
Mais enfin votre cœur ſuit la route des nôtres ;
Et vous êtes pris, vous qui vous moquiez des autres.

PHÉLONTE.

Il faut te l'avouer, ce changement eſt grand :

A voir ce que je fus, moi-même il me surprend :
Mais j'ai beau raisonner; l'Amour parle, il m'attire,
Et je me sens forcé de suivre son empire.

CRISPIN.

Dame! il est attirant plus que vous ne pensiez.
Et ces coups de bâton dont vous me menaciez ?
Il m'en devoit coûter, tout au moins, une côte.
Si j'aime, hé bien! voyez, Monsieur, est-ce ma faute ?

PHÉLONTE.

J'eus tort; de mon erreur enfin tu viens à bout.

CRISPIN.

L'Amour est un Oiseau qui se niche par-tout;
Et souvent ce n'est pas, quoiqu'il aime à le taire,
En auberge d'éclat qu'il fait meilleure chere :
Chacun se sent, Monsieur, selon ses facultés.

PHÉLONTE.

Ah! Crispin, que Daphnis fait briller de beautés!
Je ne sais si, pour voir mon ame assujettie,
Le destin, contre moi, se met de la partie;
Mais rien ne me paroît égaler ses attraits,
Et je sens dans mon cœur ce qui n'y fut jamais
M'aimes-tu ?

CRISPIN.

Moi, Monsieur ?

PHÉLONTE.

Il s'agit de me rendre
Un service qui passe....

CRISPIN.

Et par où m'en défendre ?
Je suis votre Valet, & Valet très-acquis;

Et Daphnis, dont enfin les yeux vous ont conquis,
Se trouve, d'abondant, par un bonheur extrême,
Maitresse de Toinon; & c'est Toinon que j'aime.

PHÉLONTE.

Toinon! Agis, Crispin; tu travailles pour toi.

CRISPIN.

Oui, dites-vous; mais....

PHÉLONTE.

Vas, que Daphnis soit à moi,
J'obtiendrai de Toinon, puisqu'elle t'est si chere....

CRISPIN.

Voyons, à cela près, qu'est-ce? que faut-il faire?

PHÉLONTE.

Porter à ce que j'aime un billet de ma part,
Lui demander pour moi....

CRISPIN.

C'est bien dit; au hazard
Que le vieillard mutin à m'étriller s'applique.

PHÉLONTE.

S'il te voit de nouveau, tu parleras Musique.

CRISPIN.

Oui; mais s'il s'avisoit, comme il est violent,
De me faire chanter sur quelque ton dolent?
Il connoît d'autres clefs *que B mol & B quarre.*

PHÉLONTE.

Quand on est amoureux, à tout on se prépare.
Ah! Crispin, quand on aime, & qu'on aime ardemment,

Donne-t-on,

Donne-t-on, comme toi, sur le raisonnement ?
Pouvant revoir Toinon, tu crains... ?

CRISPIN.

Quel Docteur ! diantre !
Aux gens, en dépit d'eux, il met le cœur au ventre.
Mais, comme la crainte est mal-séante aux Amans,
Vous-même vous pourriez faire vos complimens ;
Ils seroient mieux de vous.

PHÉLONTE.

Si je suis vu du pere,
J'embarrasse Daphnis, je ruine l'affaire.

CRISPIN.

Écrivez ; je vois bien qu'au péril de mon dos,
Il faut marcher.

---

## SCENE II.

FANCHON, PHÉLONTE, CRISPIN.

FANCHON, *à Phélonte.*

QUOI donc ! ici dans le repos !
Et ne savez-vous pas que, depuis plus d'une heure,
Mélante est au jardin ?

CRISPIN, *à Fanchon.*

Hé bien ! qu'il y demeure ;
Nous sommes en affaire, & qui presse.

PHÉLONTE, *à Fanchon.*

Dis-moi,

Eſt-il ſeul ?

FANCHON.

Une Dame eſt avec lui.

CRISPIN.

Je crois
Qu'un tiers ne leur eſt pas tout-à-fait néceſſaire.

FANCHON.

J'ai fait ce que pour eux vous m'aviez dit de faire;
Et je les ai reçus de mon mieux.

PHÉLONTE.

A-t-on dit
Que je ſuis rentré ?

FANCHON.

Non.

PHÉLONTE.

Qu'on les laiſſe; il ſuffit.
J'entre en mon cabinet un moment, pour écrire;
J'irai les voir après.

FANCHON.

Il faut encor vous dire
Que là-haut votre Maître, accompagné du mien,
Sur quelques airs nouveaux, ont un grand entretien,
Et veulent, ſur ces airs, ſavoir votre penſée.

PHÉLONTE, *s'en allant.*

Qu'ils attendent.

## SCENE III.

FANCHON, CRISPIN.

FANCHON.

CRISPIN, quelle affaire pressée
Pourroit avoir Monsieur ? dis.

CRISPIN.

Vois-tu bien ! il a
Ce qui vient par ici, d'ordinaire, & va là ;
*Un* mal aussi malin....

FANCHON.

Et quel mal, je te prie ?

CRISPIN.

C'est un mal qui jamais n'entendit raillerie,
Qui cuit & qui chatouille, & qui sut, de tout tems,
Donner à corps perdu sur les honnêtes gens :
En un mot, mon Maître est, puisqu'il te faut tout dire ;
Mon confrere en amour.

FANCHON.

Quoi ! Phélonte soupire !
Il seroit amoureux !

CRISPIN.

Il en tient d'aujourd'hui.

FANCHON.

Je ne m'étonnois pas de te voir fou : mais lui !

CRISPIN.

Aimer, eſt donc folie ?

FANCHON.

Et de la plus à craindre.
Le beau ragoût, d'avoir à gémir, à ſe plaindre !
Vivons, rions, chantons, & point d'amour.

CRISPIN.

Fort bien :
Il faut t'entendre, avec ta Muſique de chien.

FANCHON.

Je ſuis....

CRISPIN.

Tout franc, depuis que tu t'es mis en tête
*Ut re mi fa ſol la*, tu n'es plus qu'une bête.

FANCHON.

Mais toi, qui fais le ſot, je te trouve fort bon !
C'eſt bien à toi d'aimer ! un pied-plat !

CRISPIN.

Pourquoi non ?
Lorſque de s'en mêler le diable a la malice,
Puis-je empêcher qu'en moi nature ne pâtiſſe ?

FANCHON.

Que ne ſuis-je ton Maitre, afin de t'empêcher... ?

CRISPIN.

Toi ? bon !

FANCHON.

Sur le bon pied je te ferois marcher ;
Je t'apprendrois....

CRISPIN.

Vas-t'en auprès de ta malade;
Ta voix la peut guérir; elle a besoin d'aubade.

FANCHON.

C'est-à-dire qu'il faut que ta folie ait cours,
Et que tu veux, sans moi, rêver à tes amours.

CRISPIN.

Ce n'est pas ton affaire; adieu.

FANCHON.

Tu te courrouces?
Bon soir.

---

## SCENE IV.

CRISPIN, *seul.*

AMOUR, amour, quelles rudes secousses!
Laisse, quelque moment, mon cœur en repos. Non;
Tu veux qu'il aille & vienne. Ah, Toinon! ah, Toinon!

## SCENE V.

CRISPIN, DAPHNIS, TOINON.

TOINON, *qui l'a entendu, lui répond en entrant.*

HÉ BIEN! que lui veux-tu? voici Toinon.

CRISPIN, *la careſſant.*

Fripponne.
Tu vois comme, ſans ceſſe, avec toi je raiſonne.

TOINON.

Tout doux; tu ne vois pas ma Maitreſſe?

DAPHNIS.

Criſpin,
Que fait ton Maître?

CRISPIN, *à Daphnis.*

Il eſt poſſédé d'un lutin,
Qui, dans ſon cabinet, brouille fort ſa cervelle.

DAPHNIS.

Eſt-il ſeul?

CRISPIN.

S'il eſt ſeul? non; avec une Belle.

DAPHNIS.

Une Belle!

CRISPIN.

Oui, qu'il aime, & tendrement.

DAPHNIS.

Ah, Dieux!

Viens, Toinon.

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Sans courroux; le plus tard vaut le mieux.

DAPHNIS.

Tu m'arrêtes en vain.

CRISPIN.

Hé, mon Dieu! patience.

Être avec une Belle....

DAPHNIS.

Ah! c'eſt une impudence

Qui doit le diffamer....

CRISPIN.

Pas tant que vous croyez:

C'eſt avec vous qu'il eſt; il vous écrit.

TOINON.

Voyez!

Il étoit bien beſoin de nous donner l'alarme!

DAPHNIS.

Quoi! Criſpin, tu me dis...?

CRISPIN.

Que vous êtes ſon charme;

Et que, mettant ſa joie à vous le proteſter,
Il écrit un billet que j'allois vous porter:
Mais je cours l'avertir....

DAPHNIS.

Non; je le veux attendre:

Nous verrons de quel air il aura ſu s'y prendre;

Si l'amour.... Mais, Crispin, ne m'abuses-tu point ?

CRISPIN.

Non, je me donne au diable. Il vous aime à tel point,
Qu'au besoin, pour vous mieux soumettre sa fortune,
Il vous épouseroit quinze fois, au lieu d'une.

TOINON.

Vas, Crispin, c'est assez d'épouser une fois;
Encore en est-il bien qui s'en mordent les doigts:
L'hymen est une cage, où tout oiseau qui chante....

CRISPIN.

Madame, avec mon Maître, aura l'ame contente;
C'est pour elle un coup sûr. Quand un coquet fieffé
D'amour, de bonne sorte, une fois s'est coëffé,
Cela tient comme glu.

DAPHNIS.

Si bien donc, qu'à ton compte;
Je ne dois plus douter d'avoir touché Phélonte ?

CRISPIN.

Vous faites de son cœur l'unique passion;
J'en réponds, s'il le faut.

TOINON.

La bonne caution!

CRISPIN, *à Toinon.*

Oui, bonne; & je voudrois en avoir une telle,
Qui m'assurât de toi.

TOINON.

Je te suis si fidelle!

Que crains-tu ?

CRISPIN.

Que, venant à parler tout de bon,
Au lieu de dire ouï, tu n'ailles dire non.

DAPHNIS.

Phélonte y pourra tout : s'il a de la constance ;
S'il m'épouse, Toinon sera ta récompense ;
Je t'en donne parole.

CRISPIN.

Et toi ?

TOINON.

Ne sais-tu pas
Qu'une Servante suit sa Maitresse à grands pas ?
Ainsi, le tout dépend de bien servir sa flamme.

---

## SCENE VI.

### PHÉLONTE, DAPHNIS, CRISPIN, TOINON.

PHÉLONTE, *sortant de son cabinet.*

TIENS, Crispin, vas porter promptement....
(*appercevant Daphnis.*)
Ah, Madame !
Vous ici ! quel bonheur pouvoit m'être plus cher ?

DAPHNIS.

Voyons donc ce billet.

PHÉLONTE.

Il vous alloit chercher.
Mais, Madame, à quoi bon perdre du tems à lire

Ce qu'on ne peut jamais que foiblement écrire ?
Je vous aime ; & mon cœur qui paroît dans mes yeux,
Quand ma bouche le dit, vous le dit encor mieux.
Tout nourrit, tout accroît cette ardeur imprévue
Qui m'a fait être à vous, dès que je vous ai vue :
Je vous revois, Madame ; & mes vœux satisfaits....

DAPHNIS.

J'aurois lieu de rougir, à voir ce que je fais.
Venir jusques chez vous, c'est offenser ma gloire :
Mais votre amour l'emporte, & je l'ai voulu croire :
Vous le peignez sincere ; &, s'il l'est en effet,
Quoi que j'ose pour vous, je n'aurai pas trop fait.
Ainsi vous êtes sûr d'être écouté, de plaire ;
Mon cœur sera pour vous : mais je dépends d'un pere ;
Et c'est à vous à voir si vous pourrez souffrir
Les fâcheux contretems qui se pourront offrir.
Jamais il ne veut rien de ce qu'on lui propose ;
Quel qu'en soit l'avantage, il résiste, il s'oppose :
Mais sur le point d'honneur il est fort délicat ;
Et, s'il voit que vos feux s'obstinent à l'éclat,
Comme il craint les sots bruits, pour s'en sauver, j'espere
Qu'il croira notre hymen un parti nécessaire.
Voilà ce qui m'amene ; il faut délibérer....

PHÉLONTE.

Madame, c'est assez que je puisse espérer.
Cet obstacle d'un pere est de peu d'importance,
S'il peut être levé par ma persévérance.
Mais ne vous ai-je point attiré son courroux ?
Qu'a-t-il dit, de m'avoir trouvé tantôt chez vous ?

DAPHNIS.

Il n'a pas fait paroître encor qu'il me soupçonne ;
Mais, pour Toinon....

TOINON.

Je sais qu'il me la garde bonne:
L'orage crevera; mais, ma foi, je l'attends.
Voyez le vieux rêveur! Il a passé son tems,
Et ne s'informe pas, quand une fille a l'âge,
Si les jours qu'elle perd....

DAPHNIS.

Toinon n'est guere sage.

TOINON.

Mon Dieu! Toinon vaut trop; n'en dites que du bien:
Elle a gagné le cœur d'un grand Musicien;
C'est-là de son mérite une preuve authentique,
Crispin.

CRISPIN, *à Toinon.*

Ne raille point; honneur à ma Musique:
Sans le Rondeau noté, nous étions pris sans verd.

PHÉLONTE, *à Toinon.*

Tout-à-propos, pour moi, le Rondeau s'est offert.
Mais c'est à Crispin seul qu'on doit le stratagême.
Toinon, ce trait d'esprit mérite assez qu'on l'aime;
Qu'en dis-tu?

TOINON.

Moi? je dis que le cœur m'en diroit;
Mais j'ai martel en tête, & toute autre l'auroit:
La Servante d'ici me semble un peu trop belle;
En entrant, j'ai vu....

CRISPIN.

Quoi? Fanchon?

PHÉLONTE.

Ne crains rien d'elle:

Comme elle a de la voix, elle en eſt folle, au point
De renoncer à tout, pour ne la perdre point :
Ainſi, rien ne la peut réſoudre au mariage ;
Les enfans lui romproient l'eſtomac.

TOINON.

Quel dommage !
Ne plus chanter ! Pour moi, j'aimerois mieux cent fois
Avoir un bon mari, que la plus belle voix ;
Car, pour vivre en repos, chanter, ne ſert de guere ;
Et je tiens qu'un époux eſt choſe néceſſaire.

PHÉLONTE.

Toinon a le goût bon.

TOINON.

Pas trop méchant.

## SCENE VII.

DORAME, PHÉLONTE, DAPHNIS, TOINON, CRISPIN.

TOINON, *appercevant Dorame.*

MAIS, Dieux !

DAPHNIS.

C'eſt mon pere !

CRISPIN, *à Daphnis.*

Vers lui ne tournez point les yeux.

PHÉLONTE, *bas.*

Ah, Crispin !

DAPHNIS, *à Crispin.*

Quel malheur !

CRISPIN, *à Daphnis, après un peu de silence.*

Secondez mon adresse.

DORAME, *à part.*

Que vois-je ici ? Ma fille !

CRISPIN, *à Daphnis.*

Un peu de hardiesse.
Le ton n'est pas trop haut, croyez-moi : *sol mi fa.*
Je connois votre voix ; elle ira jusques-là.

DORAME, *à part.*

Ma fille en ce logis !

CRISPIN, *à Phélonte.*

Ah ! Monsieur, quelle peine....

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Monsieur, vous voir ici ! quel sujet vous amene ?

DORAME.

C'est Phélonte : est-ce vous ?

PHÉLONTE.

Oui.

DORAME.

Je veux vous parler ;
Mais, (je voudrois en vain vous le dissimuler)
Voir ma fille chez vous, trouble si fort mon ame....

CRISPIN, *à Dorame.*

Le mal n'eſt pas bien grand.

DORAME, *à Criſpin.*

Il n'eſt pas grand ? L'infame!

PHÉLONTE.

Eh! Monſieur.... .

CRISPIN.

Votre fille eſt chez moi, s'il vous plaît.

DORAME.

Comment, chez vous!

CRISPIN.

Sachez la choſe comme elle eſt.
Quoiqu'en ſon nom Monſieur ait la maiſon entiere,
Il n'a que le devant, j'occupe le derriere.
Nous vivons, l'un pour l'autre, aſſez commodément;
Mais cependant ceci, c'eſt mon appartement.
J'y fais, pour mes amis, concert chaque ſemaine:
Madame a ſu le jour, voilà ce qui l'amene.

DAPHNIS.

Mon pere, pardonnez, ſi, pour ouïr chanter....

CRISPIN.

Attendant le concert que je fais apprêter,
Je lui voulois apprendre un petit air.

DORAME.

De grace,
Laiſſez vos petits airs.

CRISPIN.

Il eſt deſſus & baſſe,

Joli : si vous voulez....

DORAME.

Je n'ai rien à vouloir.

CRISPIN.

On court de toutes parts après moi, pour l'avoir.

DORAME.

Depuis les Opéra, la rage de Musique
S'est mise dans Paris ; tout le monde s'en pique :
Je le sais ; mais ma fille apprendra, s'il vous plaît,
A chanter toute seule, ou point.

TOINON, *à Dorame.*

Quel meurtre c'est !
Mais peut-on bien chanter, sans savoir la mesure ?

DORAME, *à Toinon.*

Coquine !...

TOINON.

Lui laisser perdre la voix ! J'en jure ;
Si j'étois en sa place, il ne seroit pas dit
Que j'aurois de la voix pour rien.

DORAME.

Il me suffit ;
C'est toi....

TOINON.

Pour bien chanter, il faut de la pratique.

DORAME.

J'aurai soin....

TOINON.

Malgré vous, j'apprendrois la Musique.

DORAME.

Tais-toi : si....

TOINON.

Le grand mal, que d'ouïr concerter !

DORAME.

Oui ; si grand, que....

CRISPIN.

Monsieur, c'est trop vous emporter :
Nous sommes gens publics, chez qui chacun, sans honte,
Vient, comme bon lui semble.

DORAME.

Et ce n'est pas mon compte ;
C'est par-là justement qu'une fille se perd :
Il est tant de concerts qui se font de concert.

CRISPIN.

Je suis tendre à l'honneur, & c'est me faire injure.

DORAME.

Comment vous nomme-t-on ?

CRISPIN.

Mon nom est.... La Verdure.

DORAME.

La Verdure !

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

DAPHNIS.

Pour un Musicien ;

Ce nom, à mon avis, ne convient pas trop bien.

CRISPIN.

Celui de ma famille eſt, de la Garaniere ;
Nom que j'avois d'abord aſſez mis en lumiere :
Mais, comme tous mes airs, du premier au dernier,
Ont un je ne ſais quoi de gai, de printanier,
Que je les rends toujours fleuris outre meſure,
On m'a, par excellence, appellé La Verdure.

DORAME, *à part.*

Le fourbe ! Mais il faut le pouſſer juſqu'au bout.
(*haut.*)
Çà, puiſque tous vos airs ſont ſi fleuris par-tout,
Entendons ce concert.

CRISPIN.

Grand honneur.

DAPHNIS.

Ah ! je tremble.

CRISPIN.

Mes Chanteurs ſont là-haut, qui répetent enſemble ;
Je vais les amener.

(*Il va parler à l'oreille de Phélonte.*)

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

Se pourroit-il qu'il pût....

TOINON, *bas à Daphnis.*

Quand on a de l'adreſſe, on ſort de tout. Mais chut.

CRISPIN *ſort.*

## SCENE VIII.

### DORAME, PHÉLONTE, DAPHNIS, TOINON.

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Tandis qu'on se prépare au concert, puis-je apprendre
Quel service je dois m'apprêter à vous rendre?
Quoi que ce soit, Monsieur, commandez, j'obéis.

DORAME, *à Phélonte.*

Voudrez-vous accorder une grace à mon fils?

PHÉLONTE.

Tout: mais pourquoi, chez vous, avoir voulu me taire
Ce que, pour vous servir, il s'agissoit de faire?

DORAME.

Quand chez moi, par hazard, tantôt je vous ai vu,
Votre visage encor ne m'étoit pas connu:
Votre nom me l'étoit; c'est tout ce qu'à mon âge
Je sais des jeunes gens.

PHÉLONTE.

Ce m'est un avantage
Que ma famille, au moins, vous soit connue assez,
Pour ne....

DORAME.

Je la connois mieux que vous ne pensez:
Vous avez un cadet Philosophe en Navarre.

PHÉLONTE.

Oui, rempli de caprice, & d'humeur fort bizarre.

DORAME.

Il vous a chagriné; mais, par son repentir,
A lui pardonner tout, vous devez consentir:
C'est la grace, par moi, que mon fils vous demande.

PHÉLONTE.

La partie est trop forte; il faut que je me rende.

DORAME.

Il est son camarade; & ce qu'il m'en écrit...

PHÉLONTE.

Vous le voulez, Monsieur, & cela me suffit.
Cependant, à mon tour, oserois-je prétendre...

## SCENE IX.

DORAME, PHÉLONTE, DAPHNIS, CRISPIN, TOINON, FANCHON, *les six* VIOLONS, *deux* MUSICIENS.

DORAME, *appercevant Crispin.*

ECOUTONS le concert; j'ai promis de l'entendre.

CRISPIN, *aux Musiciens, aux Violons & à Fanchon.*

Monsieur a le goût fin; de votre mieux, allons.
*Fa, sol.* Prenez le ton avec les Violons.

PHÉLONTE *se met au Claveſſin.*

CRISPIN.

Tout le monde eſt-il prêt ?

TOINON, *à Daphnis.*

Monſieur de la Verdure

Fait merveilles.

CRISPIN, *aux mêmes.*

Sur-tout, ſuivez bien la meſure.

*Les* VIOLONS *préludent.*

CRISPIN, *avec les Violons.*

*Fa, ſol, re, mi, la, ſol, fa, &c.*

(*Pendant qu'on chante ce qui ſuit*, CRISPIN *bat la meſure, &* PHÉLONTE *accompagne du claveſſin.*)

(*On chante.*)

» TU viens peindre nos prés des plus vives couleurs;
» Printems, tu ramenes les fleurs;
» Chacun en a l'ame ravie:
» Mais qu'ai-je affaire, hélas! de tout ce que je vois?
» Tu ne ramenes point Silvie;
» Ainſi tu ne fais rien pour moi.

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Qu'en dites-vous, Monſieur ?

DORAME, *à Phélonte.*

Si je puis m'y connoître;

Les Écoliers ſont bons; je ne dis rien du Maître.

CRISPIN.

*Fa, re, fa, ſol, &c.*

( *On chante encore.* )

» Ce verd de qui l'éclat brille ſur nos côteaux,
» Le doux ramage des oiſeaux,
» Tout rit, tout au plaiſir convie:
» Mais mon amour, hélas! m'impoſe une autre loi;
» Et, quand je ne vois point Silvie,
» Il n'eſt point de plaiſir pour moi.

CRISPIN, *à Dorame.*

Êtes-vous content?

DORAME, *à Criſpin.*

Oui.

CRISPIN.

Cet air?...

DORAME.

Il eſt fort beau.

CRISPIN.

Vous plairoit-il encor, ce Menuet Rondeau?
Avec les violons, il eſt incomparable.

DORAME.

Volontiers.

TOINON, *bas à Daphnis.*

Il prend goût....

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

Criſpin eſt admirable.

*Les* VIOLONS *préludent.*

CRISPIN, *avec les Violons.*

*Fa, fa, ſol, fa, &c.*

(*On chante.*)

« L'AMOUR cause trop de peine,
» Je ne veux plus m'engager;
» Un Amant souffre la gêne,
» Quand l'Objet vient à changer.
» L'amour cause trop de peine,
» Je ne veux plus m'engager.

(*La Basse seule.*)

» Bacchus est le seul remede
» Qui peut guérir de l'amour;
» Quand son ardeur me possede,
» Je vais lui faire ma cour.
» Bacchus est le seul remede
» Qui peut guérir de l'amour.

CRISPIN.

Mes airs ont le bon tour.

DORAME.

Je vous l'ai déja dit;
Ils sont fort beaux.

CRISPIN.

Ce sont éternuemens d'esprit:
J'ai, pour les composer, une certaine aisance....
Messieurs, du mouvement marquons bien la cadence;
Allons, encore un coup ce couplet de Bacchus;
Et que, tous à-là-fois, on fasse un grand *chorus.*

(*Tous ensemble exécutent le dernier couplet.*)

## SCENE X.

DORAME, PHÉLONTE, MÉLANTE, DAPHNIS, LISE, TOINON, FANCHON, CRISPIN, *les ſix* VIOLONS, *les deux* MUSICIENS.

MÉLANTE, *tenant Liſe.*

Nous venons prendre part au concert.

CRISPIN, *à Dorame.*

Le beau monde
Vient chez moi librement.

LISE, *appercevant Dorame.*

Ma peine eſt ſans ſeconde.

CRISPIN, *à Mélante, ſans regarder Liſe.*

Voyez! point de ſcrupule.

DAPHNIS, *à Toinon.*

Ah! Toinon, qu'eſt ceci?

DORAME, *à part.*

C'eſt ma fille!

LISE, *à part.*

Mon pere & ma ſœur ſont ici!

DORAME.

Le concert eſt charmant, je l'avoue.

LISE, *à Dorame.*

Ah, mon pere!

PHÉLONTE, *bas à Crispin.*

Son pere!

CRISPIN, *bas à Phélonte.*

C'eſt bien pis.

LISE.

J'ai failli; mais j'eſpere....

DORAME.

Quoi?...

TOINON, *à Dorame.*

Voilà ce que c'eſt que ſe faire prier:
Quand une fille a l'âge, il faut la marier;
Je vous l'ai dit cent fois.

DORAME.

Écoutez l'inſolente!

MÉLANTE, *à Dorame.*

Monſieur, il ne faut point....

DORAME, *à Mélante.*

Hé bien! qu'eſt-ce, Mélante?
Vous veniez au concert? c'en eſt ici le jour.

MÉLANTE.

Non; en vain je voudrois vous cacher mon amour:
Depuis un an entier, j'adore votre fille;
Vous connoiſſez mon bien, vous ſavez ma famille:
Daignez laiſſer uni ce que l'amour a joint.

DORAME.

Mon honneur ſouffriroit, à n'y conſentir point.

Mais

Mais quoi! dois-je excuser une fille sans honte,
Et qui de ma défense a fait si peu de compte?

LISE.

Pour obtenir pardon, j'embrasse vos genoux.

DAPHNIS, LISE, TOINON & CRISPIN
*se jettent à genoux.*

MÉLANTE.

Eh! Monsieur, par pitié....

LISE.

Mon pere!...

DORAME.

Levez-vous.

LISE, *larmoyant.*

Je sais que j'ai failli; j'ai tort, je le confesse:
Mais pardonnez....

DORAME.

Ses pleurs réveillent ma tendresse;
Et.... C'est assez; Mélante, elle est à vous.

MÉLANTE.

Hé, quoi!
Se peut-il que vous...?

DORAME.

Oui; j'agis de bonne-foi.
Phélonte, à cœur ouvert, Daphnis a su vous plaire?

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Oui; ce seroit en vain que j'oserois le taire:
Je l'aime; faites grace à ma témérité,
Rien ne manquera lors à ma félicité:

C'eſt de vous ſeulement que je la dois attendre.

DORAME.

Je n'aurois pris peut-être aucun des deux pour gendre :
Mais, puiſque, ſur ce point, ſans craindre mon courroux,
Mes filles, malgré moi, ſont d'accord avec vous,
L'éclat de mes refus tourneroit à ma honte :
Ainſi, ſi c'eſt bonheur, ſoyez heureux, Phélonte.

PHÉLONTE.

Puis-je aſſez reconnoître un ſi charmant aveu ?

DORAME, *à Criſpin.*

Le Maître de Muſique a bien joué ſon jeu;
Et c'eſt, pour peu qu'il trouve à payer d'artifice;
Un fourbe auſſi complet....

CRISPIN, *à Dorame.*

Fort à votre ſervice :
Vous n'avez ſeulement qu'à me donner Toinon;
Je fourbe après, pour vous, de la bonne façon.

DORAME.

Mais Toinon....

CRISPIN.

Dans un mois, avec ma tablature,
Elle pourra chanter, & battre la meſure.

TOINON, *à Criſpin.*

Et ſi, par de faux tons, tu me gâtes la voix...?

CRISPIN, *à Toinon.*

(*à Dorame.*)

Ne crains rien. Voulez-vous qu'on en faſſe à deux fois ?
Tandis qu'on eſt en train, mettez-moi de la bande;

Toinon m'aime, je l'aime, & je vous la demande,

DORAME.

La Muſique pourroit ſe ravaler ſi bas ?
A Toinon !

CRISPIN.

Chacun fait ce qu'il fait : en tout cas ;
S'il faut, pour l'épouſer, me faire mieux connoître ;
Criſpin eſt mon vrai nom, & vous voyez mon Maître.

DORAME.

Ah ! puiſqu'il eſt ainſi, je dois tout accorder :
Mais, en te l'accordant, on peut te demander
Encore un petit air.

CRISPIN.

Si cela vous contente ;
On va vous en chanter, non pas un, mais cinquante.

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Ah ! Monſieur, commandez ; vous pouvez tout ici.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Oui, ſans doute, & Monſieur n'en eſt point en ſouci ;
Répondons ſeulement à ce qu'il nous demande.

DORAME.

Il a raiſon.

PHÉLONTE.

D'accord.

CRISPIN, *aux Muſiciens.*

Çà, quelque air de commande ;
Allons, Meſſieurs, allons, faites de votre mieux.

FANCHON, *à Phélonte.*

Quel air chanterons-nous ?

PHÉLONTE, *touchant le claveſſin.*

*La, la, la.*

( *Il chante.* )

« Eſt-il rien plus heureux . . . »

CRISPIN.

*Fa, fa, fa,*

PHÉLONTE, *à Criſpin.*

Tais-toi.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Tout aujourd'hui je garde ma maitriſe,

Monſieur.

PHÉLONTE.

Mais, à préſent, elle n'eſt plus de miſe ;

Et . . .;

CRISPIN.

Je ſuis obſtiné ; tout franc, j'en veux par-là.

PHÉLONTE.

Fais donc.

CRISPIN, *aux Violons.*

Meſſieurs, allons. *Fa, ſol, fa, la, la, la.*

( *On chante.* )

« Est-il rien plus heureux
» Qu'un cœur amoureux,
» Exempt de jalouſie ?
» Qu'avec l'objet aimé,
» Que ce cœur a charmé,
» Il paſſe doucement la vie » !

( *Autre Air.* )

« VIVEZ, vivez, heureux Amans !
» Que toujours les contentemens
» Rendent vos flammes mutuelles !
» L'hymen couronne vos amours;
» Mais, sur-tout, soyez-vous fideles;
» Par-là, vous aurez de beaux jours ».

( *Autre.* )

« POUR Crispin & Toinon,
» Que, dans neuf mois, un beau garçon
» Soit le fruit d'un hymen prospere.
» Ah ! que, si ce petit poupon
» Vient au jour beau comme son pere,
» Ce doit être un joli mignon » !

CRISPIN.

Toinon, à cette fin tu dois me seconder.
( *à Dorame.* )
Si vous n'êtes content, vous pouvez commander :
Vous plaît-il encor...?

DORAME, *à Crispin.*

Non; mon ame est satisfaite.

PHÉLONTE, *à Dorame.*

S'il est ainsi, Monsieur, ah ! ma joie est parfaite.

DORAME, *à Phélonte.*

Allons, je suis sincere, & ne sais point farder.

## SCENE XI, *& derniere.*

CRISPIN, *seul, au Public.*

MESSIEURS, si mon concert peut vous accommoder;
On le répete ici trois fois chaque semaine;
Venez l'ouïr en foule: il en vaut bien la peine.

*FIN.*

# LE COCHER SUPPOSÉ,

## COMÉDIE;

*Représentée, pour la premiere fois, le 8 Avril 1680.*

Liv

# ACTEURS.

M. HILAIRE, Oncle de Dorothée.
M. EUTROPE, Amant de Dorothée.
LISIDOR, autre Amant de Dorothée.
DOROTHÉE, Amante de Lisidor, & promise à M. Eutrope.
JULIE, Amante de Lisidor.
ROSETTE, Suivante de Julie.
ROLINE, Suivante de Dorothée.
MORILLE, Valet de Lisidor, & Cocher de M. Hilaire.
ADRIAN, Frere de Rosette.

*La scene est à Paris, dans la maison de M. Hilaire.*

# LE COCHER SUPPOSÉ, *COMÉDIE.*

## SCENE PREMIERE.

### LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

AH! Monſieur, je viens de vous chercher.

LISIDOR.

Et moi, Morille, je rodois autour d'ici, pour voir ſi je pourrois te rencontrer. Pourquoi me cherchois-tu?

MORILLE.

Pour deux choſes : l'une, pour vous faire ſavoir qu'hier je rencontrai, par hazard, un de mes amis arrivé du Mans, qui me fit des baiſe-mains de la chere Roſette, & qui m'aſſura que Madame Julie eſt fort en peine de votre retardement à Paris : elle ſait qu'il y a

déja long-tems que vos affaires ſont terminées, & que vous devriez être de retour.

LISIDOR.

Je ſais tout cela. Mais n'as-tu rien, d'ailleurs, à m'apprendre ?

MORILLE.

Oui; mais, Monſieur, Madame Julie eſt une perſonne qui....

LISIDOR.

Hé! laiſſe là Julie, & me parle de Dorothée.

MORILLE.

Liſez ce billet, & ſouffrez que je vous quitte. Quelques gens pourroient ſortir du logis.... Serviteur.

LISIDOR.

Tu as raiſon. Vas.

## SCENE II.

LISIDOR, *ſeul, lit.*

« J'IRAI tantôt me promener aux Invalides; ne manquez pas de vous y trouver: je m'y rendrai de bonne » heure, pour avoir la joie d'être plus long-tems avec » vous. Adieu; aimez-moi toujours autant que je vous » aime. DOROTHÉE. »

J'apperçois ſon oncle qui ſort de ſa maiſon: éloignons-nous.

## SCENE III.

### HILAIRE, EUTROPE.

EUTROPE.

SOYEZ persuadé, Monsieur Hilaire, que la chose est véritable.

HILAIRE.

Je vous avoue, Seigneur Eutrope, que j'ai peine à croire ce que vous venez de me dire.

EUTROPE.

Rien n'est pourtant plus assuré.

HILAIRE.

Mais, Seigneur Eutrope, n'est-ce point aussi quelque sentiment de jalousie qui s'est emparé de votre imagination ? Souvent les Amans trop délicats prennent l'ombre pour le corps, & le faux pour le vrai.

EUTROPE.

Encore une fois, Monsieur Hilaire, c'est la vérité.

HILAIRE.

Mais de qui tenez-vous la chose ?

EUTROPE.

Je la tiens d'un billet cacheté qu'on a envoyé chez moi, en mon absence, sans savoir de quelle part il vient; je n'en connois pas même l'écriture.

HILAIRE.

C'eſt peut-être une choſe ſuppoſée, ou une hiſtoire faite à plaiſir.

EUTROPE.

Non; rien n'eſt plus certain, & j'en ſuis fortement perſuadé.

HILAIRE.

Pourroit-on voir ce billet?

EUTROPE.

Facilement; le voilà.

HILAIRE *lit.*

A MONSIEUR EUTROPE.

« UN intérêt particulier qui me regarde, m'oblige à » vous avertir que Madame Dorothée, niece de Mon» ſieur Hilaire, de laquelle vous êtes ſi paſſionnément » amoureux, aime un Cavalier qui vous eſt inconnu, » & qu'ils ſe voient tous les jours à la promenade. Si » vous doutez de ce que je vous écris, vous pouvez » vous-même, avec un peu de ſoin, vous éclaircir ai» ſément de cette vérité ».

EUTROPE.

C'eſt ce que je n'ai pas manqué de faire; & je la vis hier, dans le bois de Vincennes, en grande converſation avec un Monſieur que je ne connois point.

HILAIRE.

Hors du carroſſe?

EUTROPE.

Hors du carroſſe, & ſe promener avec lui aſſez familiérement.

HILAIRE.

Vous me surprenez. Je veux, tout-à-l'heure, éclaircir cette affaire devant vous, & lui en faire reproche.

EUTROPE.

Non, ce n'est pas ce que je demande; je craindrois qu'elle ne s'irritât contre moi, & qu'elle ne trouvât mauvais que je censurasse ses actions, avant que d'être son époux; je ne veux pas même qu'elle sache que ce rapport vienne de ma part: je connois son esprit, &....

HILAIRE.

Je vous entends, Seigneur Eutrope, il suffit. Vous aimez ma niece?

EUTROPE.

On ne sauroit en douter, sans me faire injure.

HILAIRE.

Seigneur Eutrope, je vous ai promis ma niece, & je vous la promets: dans trois jours, au plus tard, elle sera votre femme.

EUTROPE.

Je n'ai rien à souhaiter davantage; & vous me mettrez, par-là, au comble de la joie. Mais, sur-tout, je vous prie de manier les choses avec douceur: je serois au désespoir, si elle en recevoit quelque mauvais traitement.

HILAIRE.

Allez, soyez en repos; vous aurez de mes nouvelles dans peu: je dois promptement m'instruire de tout ceci.

## SCENE IV.

HILAIRE, *seul, appelle.*

HOLA, Cocher! Morille!

## SCENE V.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *de son écurie.*

MONSIEUR. (*entrant.*) Que vous plaît-il, Monsieur ? Faut-il mettre les chevaux au carrosse ? Ils sont en bon état. Aussi je puis dire, sans vanité, que, dans tout Paris, il n'y a point de Cocher qui prenne tant de soin de ses chevaux que moi. Je viens de les ramener de chez le Maréchal.

HILAIRE.

Pourquoi les as-tu menés chez le Maréchal ?

MORILLE.

C'est qu'il y en avoit un, Monsieur, à qui un fer s'étoit cassé, en revenant de l'abreuvoir; & qu'à l'autre, il y manquoit cinq ou six clous.

HILAIRE.

Tu as bien la mine de t'entendre avec le Maréchal, pour manger, avec lui, le fer & les clous.

MORILLE.

Je ne ſuis point de ces frippons-là, & vous ne me connoiſſez pas. Je ſais que la plupart des Cochers s'entendent avec le Sellier, le Maréchal & le Charron, pour attraper de quoi boire; mais je n'ai rien à craindre là-deſſus.

HILAIRE.

Je crois que tu vaux bien mieux que les autres! Dis-moi un peu : quel eſt ce Muguet qui ſe rencontre à toutes les promenades que fait ma niece, & qui, hier encore, dans le bois de Vincennes, ſe promenoit, tête-à-tête avec elle, dans des lieux écartés des routes ordinaires?

MORILLE.

Je ne ſais ce que c'eſt, Monſieur.

HILAIRE.

Comment! tu ne ſais ce que c'eſt?

MORILLE.

Non, Monſieur.

HILAIRE.

Veux-tu ſoutenir que cela n'eſt pas véritable?

MORILLE.

Moi, Monſieur? Vous voyez que je ne ſoutiens rien.

HILAIRE.

On t'a fait le bec, & on t'a donné la piece blanche; pour te taire; mais il faut que tu me diſes tout maintenant la vérité.

MORILLE.

Je vous la dis.

HILAIRE.

Qu'eſt-ce que tu me dis ?

MORILLE.

Je vous dis que je ne ſais ce que c'eſt.

HILAIRE.

Oſes-tu mentir avec tant d'impudence ?

MORILLE.

Je ne ments point.

HILAIRE.

Tu ne ments point, pendard ? C'eſt une choſe que j'ai vue de mes propres yeux.

MORILLE, *embarraſſé.*

Vous l'avez donc vu tout ſeul ; car.... pour moi.... je n'ai rien vu. ( *à part.* ) Que faire ici ?

HILAIRE.

As-tu l'effronterie de m'aſſurer que tu n'as rien vu ? Hem ? réponds, parle.

MORILLE.

Monſieur, j'aime mieux me taire, que de mal parler.

HILAIRE.

Ne crois pas te ſauver par le ſilence ; je veux que tu parles.

MORILLE.

Mais, en parlant, que faut-il que je diſe ?

HILAIRE.

Il faut dire ce que tu ſais.

MORILLE.

Je ne fais rien.

HILAIRE.

Quoi ! tu persisteras à nier toujours ? Par la mort !..

MORILLE, *à part.*

Il faut ici payer d'esprit. (*haut.*) Est-ce que je prends garde aux choses que fait un Maître ou une Maitresse ? Je ne pense qu'à mener mon carrosse, & à faire ce qu'on me commande.

HILAIRE.

Je veux savoir absolument quel est ce drôle avec qui elle a des intelligences.

MORILLE.

Monsieur, il ne faut jamais qu'un Serviteur mette le nez dans les affaires de ceux dont il mange le pain, à moins qu'ils ne l'ordonnent.

HILAIRE.

Hé bien ! je t'ordonne de me dire, sur l'heure, quel est ce Monsieur avec qui ma niece a commerce.

MORILLE.

Ce n'est point aux Valets à s'ingérer de pénétrer les actions des personnes qu'ils servent.

HILAIRE.

Veux-tu répondre à ce que je te demande ?

MORILLE.

Ce n'est point là mon humeur.

HILAIRE.

Je perds patience.

MORILLE.

Depuis deux mois que je vous sers, je ne crois pas que vous puissiez vous plaindre de ma langue.

HILAIRE.

Le diable t'emporte !

MORILLE.

Nous savons la gouverner.

HILAIRE.

Que la peste t'étouffe !

MORILLE.

Vous voulez sans doute m'éprouver; mais vous ne m'y tenez pas.

HILAIRE.

Que le Ciel te confonde !

MORILLE.

Je ne suis pas de ces gens qui s'abandonnent à parler de leurs Maîtres à tort & à travers.

HILAIRE.

Que la foudre t'écrase !

MORILLE.

Nous savons vivre, Dieu merci.

HILAIRE.

Oh ! je n'en puis plus.

MORILLE.

Il faut, dans le monde, tout voir, tout entendre, & se taire.

HILAIRE.

Maraud! je te.....

MORILLE.

C'eſt la maxime des grands hommes.

HILAIRE.

Ah! je déteſte!

MORILLE.

Quoique je ne ſois qu'un Cocher, j'ai de la morale; & je puis dire, ſans vanité, que j'ai vu, lu & retenu, & que....

HILAIRE.

Ah, bourreau! il faut que je t'étrangle.

MORILLE.

Tout doux, tout doux, Monſieur; vous vous mettez en colere.

HILAIRE.

Hé! n'en ai-je pas raiſon, chien que tu es!

MORILLE.

Monſieur, ſans vous emporter ſi fort, faites-moi, s'il vous plait, la grace de m'écouter.

HILAIRE.

Çà, que veux-tu me dire?

MORILLE.

Faiſons-nous juſtice. Seriez-vous bien-aiſe, Monſieur, que j'allaſſe découvrir à Madame votre niece l'intrigue ſecrete que vous avez avec certaine Bourgeoiſe, que je fais entrer, ſans bruit, deux fois la ſemaine, par la porte de derriere, & que je conduis, par votre ordre,

jusqu'au petit degré qui rend à votre garderobe? Plait-il?

HILAIRE.

Il n'est pas, à présent, question de cela.

MORILLE.

Il est vrai; mais c'est pour vous faire connoître qu'un Domestique doit être discret, & qu'il ne faut jamais qu'il s'émancipe de raisonner sur les choses qui regardent ses Supérieurs.

HILAIRE.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire? & n'aurai-je point d'autres raisons de toi?

MORILLE.

Il feroit beau voir, vraiment! qu'après m'avoir honoré de votre confiance, j'allasse imprudemment faire éclater cet agréable joli petit commerce, & que....

HILAIRE, *lui donnant un soufflet.*

Oh, morbleu! c'en est trop.

MORILLE.

Vous avez grand tort, Monsieur; vous voyez que je parle raison.

HILAIRE.

Et moi, je réponds ainsi.

MORILLE.

La réponse est violente, & je ne m'en accommode nullement. ( *à part.* ) Peste soit des amours de mon Maitre!

HILAIRE.

Holà, quelqu'un! Il faut tenter une autre voie.

## SCENE VI.

### HILAIRE, MORILLE, ROLINE.

ROLINE.

Que voulez-vous, Monſieur ?

HILAIRE.

Qu'on faſſe venir ma niece.

ROLINE.

Elle eſt empêchée, Monſieur.

HILAIRE.

A quoi faire ?

ROLINE.

A battre le petit Laquais.

HILAIRE.

Elle le battra une autre fois ; qu'elle vienne tout maintenant.

ROLINE.

Faut-il que je vienne auſſi, Monſieur ?

HILAIRE.

Non ; je n'ai que faire de toi.

ROLINE *ſort.*

## SCENE VII.

### HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *bas, à part.*

Je crains bien que la niece....

HILAIRE.

Que dis-tu entre tes dents ?

MORILLE.

Je dis, Monsieur, que je n'aime point une telle réponse, & que nous ne mangerons pas un minot de sel ensemble.

HILAIRE.

Coquin ! si je prends un bâton....

MORILLE, *voulant s'en aller.*

Oh ! prenez tout ce qu'il vous plaira.

HILAIRE, *s'opposant à sa sortie.*

Où vas-tu ?

MORILLE.

Je vais voir à mes chevaux, qui m'appellent.

HILAIRE.

Tes chevaux n'ont que faire de toi ; demeure là.

MORILLE.

J'obéis ; mais, si vous me frappez davantage, je quitte tout-à-l'heure.

## SCENE VIII.

HILAIRE, DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE, *à Hilaire.*

ON dit que vous me demandez, mon oncle ?

HILAIRE, *à Dorothée.*

Oui; venez çà. Quel eſt ce Monſieur qui, depuis quelque tems, s'empreſſe à ſe trouver à toutes les promenades que vous faites, & avec qui vous étiez hier en grande converſation, dans le bois de Vincennes ?

DOROTHÉE.

Moi, mon oncle ?

HILAIRE.

Oui, vous.

DOROTHÉE.

Je ne ſais ſi Morille auroit fait quelque impoſture.

MORILLE.

Moi ? je n'en fis jamais. Il y a une heure qu'on me querelle & qu'on me bat, pour me forcer à dire ce que je ne ſais point; mais je ſuis incorruptible.

HILAIRE, *à Morille.*

(*à Dorothée.*)

Tais-toi. Et vous, répondez.

DOROTHÉE, *ſe raſſurant.*

Je ne ſais, mon oncle, de qui vous me parlez; & l'on me prend, ſans doute, pour une autre.

HILAIRE.

Il eſt inutile de vouloir nier la vérité ; c'eſt une choſe que j'ai vue.

DOROTHÉE.

Ah ! mon oncle, je n'ai rien à répondre là-deſſus.

HILAIRE.

Vous avouez donc que la choſe eſt véritable ?

DOROTHÉE.

Non pas, mon oncle, s'il vous plaît : je vous dirai ſeulement que ce n'eſt point à moi à combattre vos ſentimens ; & que, quand il y auroit du menſonge, je dois être toujours dans le reſpect.

HILAIRE.

Fort bien ! On appelle cela, ſe ſauver par les marais. Écoutez, ma niece. Vous ſavez que vous êtes promiſe à Monſieur Eutrope ; que c'eſt un homme qui vous aime ; & que, d'ailleurs, il eſt en droit, quand il voudra, de nous faire un procès qui nous coûteroit plus de dix mille écus, ſi nous venions à le perdre : ainſi, préparez-vous à l'épouſer au plutôt.

DOROTHÉE.

Tout ce qu'il vous plaira, mon oncle.

HILAIRE.

C'eſt bien dit. Cependant, juſqu'au jour de votre mariage, je vous défends de ſortir du logis, ſans mon conſentement ; (*à Morille.*) & à toi, de mettre les chevaux au carroſſe, ſans ma permiſſion.

SCENE

## SCENE IX.

### DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE.

HÉ BIEN ! Morille, que dis-tu de tout ceci ?

MORILLE.

Hé ! qu'en pourrois-je dire, Madame, finon que je vois les amours de vous & de mon Maître en fort mauvaife pofture.

DOROTHÉE.

Quel remede, Morille ?

MORILLE.

Ma foi, Madame, je n'en fais point ; car quel perfonnage voulez-vous que je faffe à préfent ? Vous avez voulu, de concert avec mon Maître, que je vinffe ici me mettre Cocher, moi qui n'avois, en ma vie, mené de carroffe. Je vous tiens fort heureufe que mon ignorance ne vous ait point fait caffer le cou, ou quelque membre. Mais, aujourd'hui, puis-je jouer un autre rôle, fans que votre oncle s'en apperçoive ?

DOROTHÉE.

Mais, Morille, tout eft-il défefpéré ?

MORILLE.

Parbleu ! j'y vois beaucoup d'apparence ; & c'eft à vous à vous confulter là-deffus. Quant à moi, je fuis d'avis de demander mon congé ; car le métier

de Cocher, que je fais malgré moi, pour servir vos amours, m'attirera sans doute quelque maligne influence. Tout franc, je crains la destinée de Monsieur Phaéton, c'est-à-dire, que la foudre ne tombe sur mes épaules : il me souvient que votre oncle a déja commencé, par un soufflet, à faire le Jupiter sur mon visage.

DOROTHÉE.

J'en suis fâchée : mais, pour adoucir, en quelque façon, ton déplaisir, prends cette bague ; &, sur-tout, ne m'abandonne point, en l'état où je suis.

MORILLE.

Je crois qu'il est à propos d'aller trouver mon Maître, pour l'avertir de tout ce qui se passe.

DOROTHÉE.

Fais en sorte que je puisse lui parler.

MORILLE.

Mais en quel lieu, Madame ?

DOROTHÉE.

Je ne sais.

MORILLE.

Ni moi, à moins que vous ne me permettiez de l'introduire dans la maison.

DOROTHÉE, *s'en allant.*

Fais comme tu l'entendras.

MORILLE.

C'est assez, c'est assez.

## SCENE X.

MORILLE, *seul.*

CETTE bague peut, en quelque maniere, amoindrir les chagrins qu'un soufflet inspire ; &.... Mais ne perdons point de tems ; allons au plutôt chercher mon Maître.

(*Il sort.*)

## SCENE XI.

JULIE, ROSETTE, ADRIAN.

ROSETTE, *à Julie.*

AH ! Madame, regardez ; il me semble que voilà Morille. Oui c'est lui : il faudroit l'appeller.

JULIE, *à Rosette.*

Tais-toi ; je ne veux pas que Lisidor sache que je sois en cette ville.

ROSETTE.

Peut-être que, si je parlois à Morille,...

JULIE.

Fais ce que je t'ordonne, & non davantage.

ADRIAN, *à Julie.*

Madame, voilà le logis de Monsieur Hilaire, de la

niece duquel, comme je vous ai dit, Monsieur Lisidor est passionnément amoureux.

JULIE.

Le traître! le perfide!

ADRIAN.

Vous m'avez envoyé, depuis un mois, ici, pour observer les actions de votre Amant; soyez persuadée que je n'y ai point perdu de tems, & que, par mes lettres, je vous en ai rendu un fidele compte.

JULIE, *à Adrian.*

Crois que je suis fort contente de tes soins, & que tu te feras de moi.

ADRIAN.

Madame, je suis votre serviteur. Mais que dites-vous du billet que j'ai écrit à Monsieur Eutrope, pour lui donner martel en tête, & traverser votre Amant dans ses nouvelles amours?

JULIE.

Rien n'est mieux imaginé; & le tour est adroit.

ROSETTE.

Je vous avois bien dit, Madame, que mon frere en savoit bien long, & qu'il n'étoit pas un sot: c'est un compere!... Il est vrai qu'il n'est pas riche, non plus que moi; mais il possede, en fonds d'esprit, plus de cinq cents écus de revenu: le jeu lui en fournit une bonne partie; & certains autres petits négoces, que les occasions présentent, lui répondent du reste. J'avoue que souvent il n'y a pas beaucoup de droiture dans tout ce trafic; mais on doit l'excuser; il a cela de commun avec bien de plus grands Seigneurs que lui.

ADRIAN.

Ma sœur aime à plaisanter.

ROSETTE, *à Adrian.*

J'aime à parler franchement & sans fard. Mais rends-moi raison sur Morille, Cocher dans ce logis, lui qui n'a jamais mené de carrosse.

ADRIAN.

N'ai-je pas dit à Madame que c'étoit sûrement une adresse, pour faciliter leur entrevue; & que, dans toutes les promenades, j'ai remarqué que Monsieur Lisidor s'y rencontroit toujours?

ROSETTE.

Il est vrai: excuse; c'est que j'ai la mémoire courte.

JULIE.

Laisse-nous, Adrian, & vas faire apporter mes hardes à l'hotellerie: sur-tout, cache bien qui je suis.

ADRIAN.

Madame, soyez en repos.

## SCENE XII.

### JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Que voulez-vous faire dans les rues, en l'équipage où vous êtes, Madame?

JULIE.

Hélas! ma chere Rosette, l'état de mon ame est bien plus en désordre que celui de mon corps. Faut-il que j'aime un homme si perfide?

ROSETTE.

Il est vrai que Monsieur Lisidor ne fait pas trop bien son devoir; & qu'après les obligations qu'il vous a, il n'en use guere en galant-homme: mais c'est le procédé ordinaire de tous les infideles.

JULIE.

Que ne puis-je changer, comme lui?

ROSETTE.

Ma foi, Madame, vous devriez oublier cet inconstant.

JULIE.

Il est inconstant; mais, Rosette, je l'aime.

ROSETTE.

Il ne mérite pas que vous pensiez à lui. Considérez qu'au préjudice de la promesse de mariage qu'il vous a donnée, il cherche à vous manquer de foi. Chassez de

votre mémoire ce volage, pour y laisser régner sa trahison. Il faut que ce soit un grand scélérat; car, quand je me souviens des termes passionnés dont il vous a tant de fois exprimé sa tendresse, je ne sais où j'en suis. Pour moi, je vous confesse qu'à tout ce qu'il disoit, je donnois autant de croyance que vous, & même j'en sentois dans le cœur.... des mouvemens.... qui s'épandoient par-tout, & qui inspiroient.... des desirs.... En vérité, Madame, c'est un méchant homme.

JULIE *rit.*

ROSETTE.

Vous riez; c'est quelque chose : mais, mort de ma vie! je m'en vengerois.

JULIE.

Et que ferois-tu?

ROSETTE.

J'en épouserois un autre, à sa barbe.

JULIE.

Ah! Rosette, quand on aime fortement, il n'est guere en notre pouvoir de faire ce que tu dis.

ROSETTE.

Merci de ma vie! je n'en ferois point à deux fois. Tu en aimes une autre? adieu; au diable.

JULIE.

Tu es bien heureuse, Rosette, de savoir si facilement te défaire de ta passion.

ROSETTE.

Il ne faut que le vouloir, & l'on en vient à bout.

JULIE.

Pourtant, tu n'as pas entiérement oublié Morille ?

ROSETTE.

Mafique ! je ne penſe plus à lui.

JULIE.

Cependant, quand tu l'as apperçu, tu n'as pu t'empêcher de faire paroître beaucoup d'émotion, & cela s'eſt vu ſur ton viſage.

ROSETTE.

Je ne m'en défends pas. Vous ſavez que, quand on a eu de l'amitié, & qu'on revoit la perſonne qu'on a aimée, il eſt difficile qu'on ne reſſente, à ſa vue, certains petits remuemens.... dans le cœur.... qui.... Ne feriez-vous pas bien aiſe de rencontrer Monſieur Liſidor ?

JULIE.

Je ſerois ravie de le voir; mais je ſerois fâchée qu'il m'eût vue.

ROSETTE.

Mais, Madame, quel eſt votre deſſein ?

JULIE.

Je ne le ſais pas bien encore, Roſette; mais le tems m'inſpirera les moyens néceſſaires pour triompher de mon inconſtant, &....

## SCENE XIII.

ADRIAN, JULIE, ROSETTE.

ADRIAN.

AH! Madame, je viens de rencontrer, chemin faisant, Morille & Monsieur Lisidor, qui sans doute dressent leurs pas de ce côté; j'ai accouru, pour vous en avertir.

JULIE, *à Rosette & à Adrian.*

Retirons-nous à l'écart, & tâchons de les observer.

## SCENE XIV.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE.

MONSIEUR, demeurez autour d'ici, sans vous impatienter; je vais prendre mon tems, pour tâcher à vous faire entrer dans l'endroit où je couche, comme nous l'avons concerté.

LISIDOR.

Vas donc, Morille, & reviens promptement : je brûle d'impatience de parler à ma chere Dorothée.

## SCENE XV.

LISIDOR, *seul.*

J'ESPERE que, lorsque nous serons ensemble, nous trouverons les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent; & je hazarderai toutes choses, pour avoir le bonheur d'être son époux. Mais il me semble que j'apperçois quelqu'un venir ici; éloignons-nous un peu.

## SCENE XVI.

EUTROPE, *seul.*

O AMOUR! ô Amour! ô Amour! que tu fais régner puissamment dans mon cœur l'aimable Dorothée! Quand je ne la vois pas, je suis dans des inquiétudes cruelles; & quand je la vois, je sens des élancemens de joie, qui me causent des émotions incompréhensibles. J'ai une impatience extrême de la voir, & d'apprendre de Monsieur Hilaire le succès de leur entretien, touchant les plaintes que je lui ai faites. Entrons.

( *Il frappe à la porte de M. Hilaire.* )

## SCENE XVII.

EUTROPE, ROLINE.

ROLINE, *ouvrant.*

QUE vous plaît-il, Monſieur ?

EUTROPE.

Monſieur Hilaire eſt-il au logis ?

ROLINE.

Non, Monſieur.

EUTROPE.

Et Mademoiſelle Dorothée ?

ROLINE.

Elle eſt à ſa chambre : venez, je vais vous y conduire.

EUTROPE.

Volontiers.

## SCENE XVIII.

LISIDOR, *seul.*

QUE je suis malheureux ! Falloit-il que ce maudit Rival vînt en ce moment, pour traverser notre dessein ? Mais n'importe ; il faut absolument, quoi qu'il arrive, que je parle à ma chere Dorothée.

## SCENE XIX.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

MONSIEUR, tout est favorable pour vous couler dans mon taudis. Venez vîte ; & après, quand je trouverai l'occasion, je ferai le reste.

LISIDOR.

Mais....

MORILLE.

Point de mais ; suivez-moi.

## SCENE XX.

JULIE, ROSETTE & ADRIAN, *sortant de l'endroit où ils étoient cachés.*

ADRIAN, *à Julie.*

HÉ BIEN ! Madame, vous ne pouvez plus l'ignorer.

JULIE.

Ah, Ciel ! que viens-je de voir & d'entendre ? Le traître !

ROSETTE.

Madame, il faut entrer là-dedans, & frotter le Maître & le Valet, comme tous les diables.

JULIE.

Le lâche ! le scélérat ! Adrian, vas-t'en au logis ; & fais ce que je t'ai dit.

ADRIAN.

Suffit, Madame.

( *Il sort.* )

## SCENE XXI.

### JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Le fourbe ! me trahir ainsi !

ROSETTE.

Tout franc, si j'aimois comme vous aimez, j'aurois déja mis le feu à la maison.

JULIE.

La violence est, ici, bien moins nécessaire que l'adresse.

ROSETTE.

Morguenne ! il s'en souviendroit. Mais que prétendez-vous faire ? Quant à moi, j'enrage de battre. Ah ! que je prendrois un grand plaisir à bourrer un infidele, & à lui faire rentrer dans le ventre sa perfidie & son inconstance !

JULIE, *après avoir un peu rêvé.*

Cesse tes emportemens, baisse ta coëffe, heurte, & demande le Maître de la maison. (*Elle baisse sa coëffe.*)

ROSETTE.

Pourquoi cela, Madame ?

JULIE.

Garde le silence, & me laisse agir.

ROSETTE.

Mais, si Morille vient à paroître, je commencerai d'abord à lui donner sur les oreilles.

JULIE.

Non, je te le défends; tu ruinerois, par-là, le dessein que j'ai pris. Ne bouge; j'y vais moi-même: mais, sur-tout, ne parle point.

ROSETTE, *baissant sa coëffe.*

Il faudra se contraindre.

---

## SCENE XXII.

HILAIRE; JULIE & ROSETTE, *ayant leurs coëffes baissées.*

(*Comme* JULIE *va pour heurter, elle rencontre* HILAIRE, *qui aveint son passe-partout.*)

HILAIRE, *à Julie.*

Que cherchez-vous, Madame?

JULIE, *sa coëffe baissée.*

Je cherche Monsieur Hilaire, le Maître de ce logis.

HILAIRE.

Vous parlez à lui, Madame.

JULIE, *se mettant à genoux.*

Ah! s'il est ainsi, Monsieur, souffrez que j'implore votre justice.

HILAIRE, *la relevant.*

Contre qui, Madame?

JULIE.

Contre un perfide, un traître, un scélérat que vous avez chez vous.

HILAIRE.

Et quel est-il, Madame?

JULIE.

C'est Morille, Monsieur, votre Cocher.

HILAIRE.

Et que vous a-t-il fait?

JULIE.

Hélas! plutôt, que ne m'a-t-il point fait? Il m'a abandonnée misérablement, avec deux pauvres petits enfans...

HILAIRE.

Comment! êtes-vous sa femme?

JULIE.

Oui, Monsieur, pour mon malheur.

HILAIRE.

Il ne m'avoit point dit qu'il fût marié: mais la plupart des Serviteurs en usent de la sorte, pour se conserver une condition. Çà, que souhaitez-vous de moi?

JULIE.

Je voudrois seulement le voir, & que vous voulussiez prendre la peine de nous remettre bien ensemble.

HILAIRE.

De tout mon cœur : mais voyons un peu votre visage.

JULIE, *levant sa coëffe.*

Volontiers.

HILAIRE.

Ah, Ciel! l'aimable personne! Quoi! vous êtes la femme de ce maraud-là ?

JULIE.

Oui, Monsieur, puisque le Ciel l'a voulu ainsi.

HILAIRE.

C'est un meurtre, que vous soyez la femme d'un fat comme lui.

JULIE.

Il est mon mari.

HILAIRE.

Il n'est pas digne de ce nom-là, & vous méritez une autre fortune.

JULIE.

Vous me flattez, Monsieur.

HILAIRE.

Je veux prendre votre parti contre lui, &, par-là, vous donner des marques sensibles de l'estime que j'ai pour vous.

JULIE.

Que je vous serai redevable!

HILAIRE.

Votre abord m'a touché d'une telle maniere, que je

l'étranglerois, s'il refusoit à faire son devoir auprès de vous.

JULIE.

Que je vous suis obligée !

HILAIRE.

Point; au contraire, c'est moi qui, en vous servant, trouve que je vous suis encore redevable. Une femme aussi belle & aussi bien faite, mérite assurément qu'on ait de la tendresse pour elle. C'est un pendard ! Quelle est cette autre Dame ?

JULIE.

C'est une de mes parentes. ( *à Rosette.* ) Ma cousine, saluez Monsieur.

ROSETTE, *levant sa coëffe.*

Je suis sa très-humble servante.

HILAIRE.

Elle est assez jolie; mais, tout franc, vous l'êtes encore plus qu'elle. Je vais faire ouvrir mon appartement, pour vous y faire entrer; &, là, nous nous expliquerons avec lui de bonne maniere.

## SCENE XXIII.

### JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

MA foi, Madame, je crois que ce Monſieur Hilaire ſe ſent remuer.... dans lui.... quelque choſe pour vous.

JULIE.

Qu'importe ?

ROSETTE.

Il embraſſe votre intérêt avec beaucoup de chaleur; & cela ſignifie que vos yeux lui inſpirent de certains ſentimens, qui.... Enfin, vous m'entendez.

JULIE.

Cela m'eſt fort indifférent; mais je ſuis bien-aiſe de l'engager dans mes intérêts.

ROSETTE.

Vous ne vous y prenez pas mal. Mais, s'il vous plaît, Madame, à quoi bon dire que vous êtes la femme de Morille ? Je n'y comprends rien.

JULIE.

N'en ſois point jalouſe; c'eſt pour mieux ménager les choſes, & ne pas commettre d'abord mon infidele.

ROSETTE.

Voilà bien des réſerves pour un Amant qui vous trahit.

JULIE.

Il eſt vrai ; mais l'amour....

ROSETTE.

Mais l'amour.... mais l'amour.... L'amour eſt un ſot, quand il excuſe un infidele : pour moi, je ne mourrai point ſatisfaite, que je n'aye aſſommé un inconſtant.

JULIE.

Ta violente humeur va toujours à l'extrêmité : mais laiſſe-moi faire ; &, ſur-tout, ne parle point, que je ne te l'ordonne.

ROSETTE.

C'eſt aſſez ; vous ſerez obéie.

JULIE.

On ouvre ; baiſſons nos coëffes.

---

(*On tire une ferme qui repréſente une grande porte d'appartement & celles de deux cabinets.*) *

## SCENE XXIV.

HILAIRE, ROLINE, JULIE, ROSETTE.

ROLINE, *à Hilaire.*

MONSIEUR Eutrope eſt là-haut, avec votre niece, Monſieur.

* *Ce changement de décoration, pendant qu'il y a des Acteurs ſur la ſcene, eſt une faute inexcuſable.*

HILAIRE.

J'en suis ravi. Sors, Roline, & fais venir ici Morille.

ROLINE, *faisant la révérence.*

N'avez-vous besoin de rien, Monsieur?

HILAIRE.

Non; laisse-moi en repos, & vas faire ce que je t'ordonne.

ROLINE, *s'en allant.*

J'y cours.

---

## SCENE XXV.

### HILAIRE, JULIE, ROSETTE.

HILAIRE, *à Julie.*

MADAME, voici l'appartement de votre serviteur, dont vous êtes la maitresse.

JULIE.

Ah! Monsieur....

HILAIRE.

Morille va venir; entrez dans ce cabinet, pour nous écouter; & vous verrez comme je vais prendre la chose.

JULIE, *entrant dans le cabinet.*

D'accord.

ROSETTE *entre aussi dans le cabinet.*

## SCENE XXVI.

### HILAIRE, MORILLE.

MORILLE.

QUE vous plaît-il, Monſieur ?

HILAIRE.

Venez çà, maraud ; venez çà, pendard. N'avez-vous point de honte de faire ce que vous faites ?

MORILLE.

Moi, Monſieur ?

HILAIRE.

Oui, toi ; oui, toi.

MORILLE.

Et que fais-je, Monſieur ?

HILAIRE.

Comment, traître ! ce que tu fais ?

MORILLE, *bas, à part.*

Je tremble. (*haut.*) J'ignore, Monſieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE.

Je veux dire que tu es un coquin fieffé, & que tu mériterois une punition rigoureuſe, pour t'apprendre à faire ce que tu dois.

MORILLE, *bas, à part.*

Tout eſt perdu.

HILAIRE.

Allons, qu'on ſe repente de ſon crime, & qu'on m'avoue la vérité.

MORILLE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. (*bas, à part.*) Que mon Maître n'eſt-il hors d'ici !

HILAIRE.

Trahir une perſonne pour qui tu devrois avoir le dernier reſpect ! Qui te porte à faire une telle perfidie ?

MORILLE, *bas, à part.*

Tout eſt découvert. (*haut.*) Monſieur !...

HILAIRE.

Quoi, Monſieur...? Parle.

MORILLE.

Monſieur !... Monſieur !...

HILAIRE.

Hé bien ? quoi ?

MORILLE, *à genoux*

Je vous demande pardon.

## SCENE XXVII.

### JULIE, HILAIRE, MORILLE.

HILAIRE, *amenant Julie, qu'il a été prendre dans le cabinet.*

CE n'est pas à moi que tu dois demander pardon ; c'est à cette aimable personne, que ta mauvaise humeur maltraite.

MORILLE.

Ah, Ciel ! que vois-je ? Je ne sais où j'en suis.

HILAIRE.

Te voilà tout interdit, coquin ! Allons, qu'on l'embrasse, tout-à-l'heure, devant moi ; qu'on lui témoigne son repentir, & qu'on la prie de vouloir te pardonner. ( *à Julie.* ) Le voulez-vous pas bien ?

JULIE, *à Hilaire.*

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

HILAIRE, *à Morille.*

Ah, pendard ! tu ne mérites pas une femme si aimable. Allons donc, qu'on l'embrasse.

MORILLE, *résistant, à Hilaire.*

Hé ! Monsieur....

HILAIRE.

Quoi ! tu y montres de la répugnance !

JULIE.

JULIE.

Vous le voyez, Monſieur.

HILAIRE, *prenant Morille par le bras.*

Vîte, qu'on faſſe ce que je dis.

MORILLE, *ſe retirant.*

Vous vous moquez de moi, Monſieur.

HILAIRE.

Eſt-ce me moquer de toi, quand je veux te remettre bien avec ta femme ?

MORILLE.

Ma femme ?

HILAIRE.

Oui, ta femme, & dont tu as deux petits enfans.

MORILLE.

Moi ?

HILAIRE.

Oui, toi: oſes-tu ſoutenir que tu n'es pas marié avec elle ?

MORILLE.

Oui, Monſieur, je l'oſe, puiſque cela n'eſt pas.

JULIE, *à Morille.*

Cela n'eſt pas, infâme ? Peux-tu, ſans rougir, proférer ces paroles ?

MORILLE.

Quoi ! vous êtes ma femme ?

JULIE.

Oui, oui, je la ſuis ; & tes débauches t'ont porté à

me quitter pour une autre, qui, sans doute, vaut moins que moi : le Mans, où je suis née, est témoin de ce que je dis.

HILAIRE.

Voilà de nos débauchés, qui souvent abandonnent des femmes aimables, pour courir après des gueuses & des chevres coëffées.

JULIE, *à Hilaire.*

Quel avantage aurois-je, s'il n'étoit pas mon mari, de venir ici me dire sa femme ?

HILAIRE.

En effet. Qu'as-tu à répliquer là-dessus ? car, auprès d'elle, tu n'es qu'un magot.

MORILLE, *à part.*

Je n'y connois plus rien.

HILAIRE.

Hé bien ! que réponds-tu à cela ?

MORILLE.

Monsieur..... elle veut être ma femme ; j'en demeure d'accord.

HILAIRE.

Vraiment, te voilà bien malade ! Voyez qu'il est à plaindre ! Allons donc, qu'on l'embrasse au plus vîte.

MORILLE, *allant pour embrasser Julie.*

Puisque vous l'ordonnez, Monsieur, c'est de tout mon cœur.

JULIE.

Non, Monsieur ; souffrez que je n'en fasse rien : il m'a refusé, en votre présence, & il est juste que je le

refuſe à mon tour, afin qu'il recherche à mériter cette faveur.

HILAIRE.

Elle a, parbleu! raiſon; & je n'en ferois pas moins, en ſa place. (*à Julie.*) Mais, pour l'amour de moi, touchez-vous dans la main.

JULIE, *préſentant ſa main à Morille.*

J'obéis à vos ordres avec bien du plaiſir.

MORILLE, *prenant la main de Julie, pour la baiſer.*

Et moi pareillement.

JULIE *retire ſa main.*

HILAIRE, *ſerrant la main de Julie.*

J'ai de la joie de vous voir en bonne intelligence, & que ce ſoit par mon moyen.

JULIE.

Je vous remercie de toute mon ame.

MORILLE.

Monſieur, je ſuis.... votre ſerviteur. (*à part.*) Parbleu! je n'y vois goutte.

HILAIRE.

Voilà qui ne va pas mal. (*à Julie.*) Il faut, pour bien fomenter ce raccommodement, que vous demeuriez dans mon logis avec votre mari. Ma niece ſe marie, au plus tard, dans trois jours; & j'ai beſoin, en ſon abſence, d'une perſonne qui prenne ſoin de ma maiſon; je ferai ravi d'en mettre la conduite entre vos mains. Qu'en dites-vous?

JULIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

HILAIRE, *à Morille.*

Et toi, qu'en dis-tu?

MORILLE.

Je ne m'oppose à rien, Monsieur. (*à part.*) Je ne comprends point tout ceci.

HILAIRE.

Votre réunion ne sera pas bien faite, que vous n'ayez couché ensemble.

MORILLE, *à part.*

Je voudrois voir cela.

JULIE.

Rien ne presse, Monsieur.

HILAIRE.

J'en demeure d'accord; mais, dans ces sortes de réconciliations, le particulier de l'homme & de la femme est un grand secours, pour terminer bien des contestations. Vous pouvez, en attendant mieux, disposer de ce cabinet, vous y déshabiller, & vous mettre au lit.

JULIE.

Oh! Monsieur....

MORILLE, *se déboutonnant.*

Quant à moi, Monsieur, je suis tout prêt à obéir.

HILAIRE, *à Morille.*

C'est bien fait. (*à Julie.*) Vous devez, à son exemple, montrer un peu d'empressement pour les choses.

JULIE.

Monsieur, permettez-moi....

HILAIRE.

Sans façon, je veux vous voir ensemble dans le lit; &, pour cela, il faut vous laisser seule avec votre époux: l'occasion achevera de cimenter ce que j'ai mis en beau chemin.

JULIE.

Je suis confuse de vos bontés.

HILAIRE, *à Morille.*

Qu'elle est charmante!

MORILLE.

Cela est vrai.

HILAIRE.

Qu'on fasse désormais son devoir, & que je n'entende aucune plainte.

MORILLE.

Je n'y manquerai pas. (*à part.*) Ma foi, tout coup vaille, voyons où la chose ira.

HILAIRE, *à Julie.*

Je cherche entiérement votre satisfaction.

JULIE.

Je vous en ai les dernieres obligations. (*à Morille.*) Remercie donc Monsieur, de tant de graces qu'il nous fait.

HILAIRE.

Je l'en dispense: il faut un peu l'excuser; il est tout étourdi du batteau.

MORILLE.

Un autre le seroit à moins. (*à part.*) Que mon Maître peste contre moi! (*haut.*) Monsieur, l'excès de

mon silence vous explique .... souverainement .... ma reconnoissance.

HILAIRE, *à Morille.*

C'est fort bien dit. ( *à Julie.* ) Je vais emmener votre parente avec moi, & la conduire dans un autre appartement. Un tiers est toujours incommode, en de pareilles rencontres.

JULIE, *à Hilaire.*

Souffrez qu'elle reste encore un moment ici; après, elle sortira.

HILAIRE.

Vous avez vos raisons pour cela, que je ne veux point pénétrer. Quand vous jugerez à propos qu'elle sorte, Morille prendra le soin de la mettre entre les mains de Roline. Soyez persuadée de mon estime.

JULIE.

J'aurois tort d'en douter.

## SCENE XXVIII.

JULIE, MORILLE.

JULIE, *après avoir fermé la porte.*

NOus voici, maintenant, comme je l'ai souhaité. Or çà, Monsieur le faquin, que me direz-vous?

## SCENE XXIX.

ROSETTE, JULIE, MORILLE.

ROSETTE, *sortant du cabinet*, *à Morille.*

C'Est à ce coup que nous te tenons, pendard!

MORILLE.

Quoi! Rosette aussi!

ROSETTE.

Oui, c'est Rosette, fourbe! Mais réponds à Madame.

MORILLE, *à Rosette.*

Que veux-tu que je lui réponde? Elle se dit ma femme; elle a des enfans de moi; tout le Mans le sait: je ne comprends point ce qu'elle veut par-là.

JULIE.

Je veux, par-là, prévenir tes fourberies, & m'expliquer, avec toi, sur les perfidies de ton Maître.

MORILLE, *à Julie.*

Je ne suis point un fourbe. Mais Monsieur Hilaire vous a-t-il causé quelque déplaisir?

JULIE.

Ce n'est pas de Monsieur Hilaire que je parle; c'est du traître Lisidor, chien!

MORILLE.

Madame, il y a trois mois que je ne suis plus avec lui, & que je ne l'ai vu.

JULIE.

L'effronté menteur! Il n'est donc pas amoureux de la niece de Monsieur Hilaire, & tu ne t'es pas mis Cocher céans, pour servir ses nouvelles amours? hem?

MORILLE.

Cela n'est point vrai.

ROSETTE, *donnant un soufflet à Morille.*

Impudent! un démenti mérite un soufflet. Nous savons tes ruses.

MORILLE, *à Rosette.*

Morbleu! je n'entends point raillerie.

ROSETTE.

Oh! tu n'y es pas encore; je t'en dois bien d'autres. Mais réponds, réponds, & dis la vérité; car, autant de fois que tu mentiras, autant de soufflets.

JULIE.

Où est-il, Lisidor?

MORILLE.

Qu'il soit où il voudra; ce n'est pas mon affaire. (*Il va pour sortir.*)

JULIE, *l'arrêtant.*

Non, non; tu ne sortiras point.

MORILLE, *résistant.*

Madame, laissez-moi.

JULIE, *le battant.*

Ah, maraud! il faut que je t'étrangle.

ROSETTE, *le battant aussi.*

Assommons ce trompeur. Ah, traître! ah, scélérat! tu passeras par nos mains.

MORILLE, *criant.*

A l'aide! au meurtre! ah! ah! on m'assomme!

---

## SCENE XXX.

### HILAIRE, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *en dehors, à la porte.*

QUEL bruit est-ce là.

JULIE, *après avoir ouvert, à Hilaire.*

Hélas! Monsieur, c'est ce méchant qui m'assassine; &, sans ma parente, je crois qu'il m'auroit estropiée.

HILAIRE, *poussant rudement Morille.*

Comment, infame! vous osez maltraiter votre femme chez moi! Oh! je vous apprendrai à vivre.

ROSETTE, *à Hilaire.*

Monsieur, d'un coup qu'il m'a donné, je pense avoir le cou rompu. Ah! ah! je n'en puis plus.

MORILLE, *à Hilaire.*

Monsieur, elles ne disent pas vrai; & je vais vous faire connoître....

HILAIRE, *le repoussant.*

Taisez-vous, impudent, taisez-vous; autrement, je vous traiterai comme vous le méritez. (*à Julie.*) Votre

intérêt m'est cher. ( *à Morille.*) Allons, qu'on aille à son écurie, & qu'on nous laisse ici.

JULIE, *se mettant au-devant de Morille, à Hilaire.*

Non, Monsieur, je ne souffrirai point qu'il sorte; il y va trop du vôtre.

HILAIRE, *à Julie.*

Comment?

JULIE.

Il faut que vous sachiez sa trahison; je ne puis plus la celer. Il a fait cacher, depuis une demi-heure, un homme céans, qui, sans doute, y est encore; il est important que vous sachiez à quel sujet.

HILAIRE.

Que me dites-vous là?

JULIE.

Je vous dis la vérité; nous l'avons vu.

ROSETTE.

Rien n'est plus assuré, Monsieur; & c'est ce que nous lui reprochons, quand il nous a battues.

HILAIRE.

Il y a de la vraisemblance à ce que vous dites: c'est peut-être un certain drôle qui, dit-on, en veut à ma niece, & qui, possible, a de l'intelligence avec lui. ( *à Morille.*) Quel est cet homme?

MORILLE, *embarrassé.*

Monsieur,... je ne sais pas....

HILAIRE.

Par la mort! par la ventre! je le veux savoir, ou je t'estropie.

MORILLE.

Monsieur, je vous demande pardon : c'est un de mes amis, fort galant homme, qui, pour une action d'honneur, appréhende la Justice, & qui, pour sa sûreté, m'a prié instamment de le cacher, deux ou trois jours, dans le lieu où je couche.

HILAIRE.

Quoi ! sans ma permission !

MORILLE.

Excusez-moi, Monsieur ; je n'ai pas encore trouvé le tems de vous en parler.

JULIE.

Croyez, Monsieur, qu'il vous abuse : les bontés que vous m'avez témoignées, me forcent à prendre ici votre intérêt contre le sien.

HILAIRE, *à Julie, la caressant.*

Que ne vous dois-je point ?

JULIE.

Si vous voulez que je vous en dise davantage, faites venir cet homme en ce lieu, & que, devant eux, vous soyez instruit de toutes choses.

HILAIRE.

Il faut vous satisfaire. ( *à Morille.* ) Je commence à me persuader que tu es un fourbe. Donne-moi la clef.

MORILLE.

J'y vais avec vous, Monsieur.

HILAIRE.

Je ne le veux pas ; demeure là.

JULIE.

Empêchez, sur-tout, que cet homme ne sorte de chez vous, & pour cause.

MORILLE *donne sa clef à Hilaire.*

HILAIRE, *sortant, à Julie.*

Laissez-moi faire; vous serez contente.

---

## SCENE XXXI.

JULIE, ROSETTE, MORILLE.

ROSETTE, *à Morille.*

HÉ BIEN! Monsieur le frippon, voilà tantôt toutes vos tromperies à bout.

MORILLE, *à Rosette.*

Que veux-tu que j'y fasse? est-ce ma faute?

ROSETTE.

A qui donc, chien de pendard?

MORILLE.

A la violente humeur de mon Maître, qui m'a contraint à faire tout ce que j'ai fait. Mais, Rosette, ma chere Rosette, suis-je indigne du pardon que je demande? (*à Julie.*) Madame, je suis perdu, si vous n'avez pitié de moi.

ROSETTE.

Tu fais le chien couchant, à présent.

MORILLE.

Rosette, ma chere Rosette, par l'amour que j'ai pour toi, porte Madame à me pardonner, quoique, Dieu me damne, je ne sois point coupable.

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, il s'explique à cœur ouvert.

JULIE, *à Rosette.*

Crois-tu qu'il soit véritable ?

MORILLE.

Oui, la peste m'étouffe, ou le diable m'emporte.

ROSETTE, *à Morille.*

Penses-tu qu'on te croye, pour jurer ?

MORILLE.

Quoi ! Rosette, feras-tu une roche pour Morille ? n'auras-tu point compassion de ses larmes, & ne sauroit-on te toucher par quelque endroit ? Rosette ! Rosette !

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, ses pleurs me percent l'ame, & je vous demande sa grace.

JULIE.

Hé bien ! je lui pardonne, à ta considération.

MORILLE.

Ah ! me voilà trop content ! Arrive tout ce qu'il pourra, maintenant ; j'ai votre appui, c'est assez.

ROSETTE, *à Morille.*

Mort de ma vie ! n'y retourne pas ; autrement....

MORILLE, *l'embrassant.*

Rosette, crois que je suis au désespoir de t'avoir déplu ; & que, quand il iroit de la potence....

## SCENE XXXII.

DOROTHÉE, JULIE, MORILLE, ROSETTE.

DOROTHÉE, *derriere le théâtre.*

Morille !

MORILLE, *répondant à Dorothée.*

On y va. (*à Julie.*) C'est Dorothée.

JULIE, *à Rosette.*

Taisons-nous.

DOROTHÉE, *entrant.*

Quel bruit ai-je entendu ?

MORILLE, *à Dorothée.*

Je ne sais.

DOROTHÉE, *à Morille.*

Quelles sont ces Demoiselles ?

MORILLE.

Je ne sais.

DOROTHÉE.

Pourquoi sont-elles ici ?

MORILLE.

Je ne ſais.

DOROTHÉE.

Que demandent-elles ?

MORILLE.

Votre oncle.

DOROTHÉE.

Mon oncle ? & où eſt-il ?

MORILLE.

Il va venir tout-à-l'heure, avec Monſieur Liſidor.

DOROTHÉE.

Que dis-tu ?

MORILLE.

Je dis que tout eſt découvert.

DOROTHÉE.

Comment ?

## SCENE XXXIII.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE, DOROTHÉE.

MORILLE, *appercevant Hilaire & Lisidor.*

LEs voici.

DOROTHÉE, *à part.*

O Ciel ! que je suis malheureuse !

HILAIRE, *à Lisidor.*

Monsieur, c'est en ce lieu qu'il faut s'expliquer nettement, & sans détours.

LISIDOR, *à part.*

Que vois-je ! Julie en ces lieux !

HILAIRE.

Çà, pour quel dessein êtes-vous dans mon logis ? Répondez.

LISIDOR, *embarrassé, à Hilaire.*

Monsieur, ce n'est point en ce lieu que je dois expliquer les choses ; lorsque nous serons seuls vous & moi, je vous en instruirai.

HILAIRE.

Il n'est pas nécessaire d'être seuls, pour cela ; il faut parler franc.

LISIDOR.

Vous le voulez ainsi ; & moi, je n'en ferai rien : serviteur. ( *Il va pour sortir.* )

JULIE, *à Lisidor, l'arrêtant.*

Non, tu ne sortiras point, que je n'aye éclairci toutes les choses.

LISIDOR, *à Julie.*

Madame....

JULIE.

Hé bien? Madame.... Que veux-tu dire?

HILAIRE, *à Julie.*

Qu'est-ce ceci?

JULIE, *à Hilaire.*

Apprenez, Monsieur, que, pour mon malheur; j'aime ce perfide; que j'ai de lui une promesse de mariage; & qu'il cherche à me manquer de parole, pour tâcher à surprendre votre niece.

HILAIRE.

Vous avez une promesse de mariage de Monsieur?

JULIE.

Oui, Monsieur, & la voilà.

HILAIRE.

Vous n'êtes donc pas la femme de Morille?

JULIE.

Non, Monsieur; & ce Morille est le Valet de mon infidele.

ROSETTE, *à Hilaire.*

C'est la pure vérité, Monsieur; & moi, je suis la Servante de Madame. ( *à Morille.* ) Parle; n'est-il pas véritable?

HILAIRE, *à Morille.*

Que réponds-tu à cela, maraud?

MORILLE, *à Hilaire.*

Hé! rien,... Monsieur.

HILAIRE.

J'entends; c'est assez. ( *à Lisidor.* ) Et vous, Monsieur, qu'avez-vous à répondre, là-dessus?

LISIDOR.

Que cela peut être vrai, & peut être faux.

HILAIRE.

La réponse est un peu Normande. ( *à Dorothée.* ) Et vous, notre niece, qu'en dites-vous?

DOROTHÉE, *s'en allant.*

Que c'est un fourbe, un scélérat, que je deteste.
( *Elle sort.* )

HILAIRE.

Fort bien.

---

## SCENE XXXIV.

### HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *à Lisidor & à Morille.*

SAVEZ-VOUS, morbleu! que, si vous ne sortez au plutôt de ma maison, je vais vous mettre entre les mains de la Justice, comme des fourbes & des ravisseurs.

JULIE.

Monsieur, vous excuserez, s'il vous plaît, la liberté que j'ai prise; & vous pardonnerez à la tendresse d'une Amante jalouse....

HILAIRE.

Allez au diable, & fortez promptement de mon logis. Pour ma niece, elle époufera, dès demain, Monfieur Eutrope, ou un Couvent. (*à Morille, lui donnant un foufflet, en fortant.*) Et, pour toi, voilà, ton falaire.

## SCENE XXXV, *& derniere.*

LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

MORILLE.

Me voilà payé de mes gages.

ROSETTE.

Tu en es quitte à bon marché.

LISIDOR, *à Julie.*

Je ne fais que trop bien, Madame, que je fuis coupable envers vous; mais je fuis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous m'accordiez le pardon que je vous demande. (*Il fe met à genoux.*)

JULIE, *le relevant.*

On pardonne aifément aux perfonnes qu'on aime.

MORILLE.

Et toi, Rofette, n'en fais-tu pas de même?

ROSETTE.

De tout mon cœur.

LISIDOR.

Mais par quelle aventure êtes-vous ici?

JULIE.

Vous l'apprendrez une autre fois. Sortons, & ne donnons point ſujet à Monſieur Hilaire de ſe plaindre davantage.

MORILLE.

Je vous ſuis; car il ne fait pas bon ici pour moi.

*FIN.*

# CRISPIN MÉDECIN,

## *COMÉDIE;*

*Représentée en 1674.*

# ACTEURS.

LISIDOR, Pere de Géralde.
GÉRALDE, Amant d'Alcine.
MIROBOLAN, Médecin, Pere d'Alcine.
FÉLIANTE, Mere d'Alcine.
ALCINE.
DORINE, Servante de Féliante.
MARIN, Valet de Lisidor.
CRISPIN, Valet de Géralde.
LISE, Servante.
UN CHIRURGIEN.
GRAND-SIMON, Magister de son Village.

*La scene est à Paris.*

# CRISPIN MÉDECIN,

## *COMÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Quoi, Monsieur! vous voulez vous remarier, dites-vous?

LISIDOR.

Oui, oui, je veux me remarier; &, pour cet effet, j'ai envoyé mon fils à Bourges, sous prétexte d'étudier encore quelque tems la Jurisprudence.

MARIN.

Suffit. Mais peut-on vous demander comment ſe nomme celle que vous voulez épouſer ?

LISIDOR.

C'eſt Alcine.

MARIN.

Quoi ! la fille de Monſieur le Médecin Mirobolan ?

LISIDOR.

Oui.

MARIN.

Vous vous raillez, Monſieur : cette fille n'a pas plus de dix-huit ans, & ſeroit plus propre pour Monſieur votre fils que pour vous.

LISIDOR.

Je ne veux pas que mon fils ſe marie de trois ou quatre ans.

MARIN.

Mais, Monſieur, penſez-vous bien à ce que vous faites, quand vous formez le deſſein d'épouſer Alcine ?

LISIDOR.

Comment ! ſi j'y penſe ! Oui, oui, j'y penſe, & fortement. Elle eſt belle, elle eſt ſage, elle eſt jeune, elle eſt ſpirituelle ; enfin elle a des qualités qui ne ſont pas communes.

MARIN.

Hé ! ce ſont toutes ces belles qualités qui devroient vous empêcher d'y ſonger ; car, à dire le vrai, toutes ces choſes ne s'accordent guere bien avec un vieillard ?

LISIDOR.

LISIDOR.

Hé! je ne suis point tant vieux.

MARIN.

Non-dà; si nous étions au tems où les hommes vivoient sept ou huit cents ans, vous ne seriez encore qu'un jeune adolescent; mais, dans celui où nous sommes, je vous tiens fort avancé dans la carriere.

LISIDOR.

Mais soixante ans....

MARIN.

Ma foi, à n'en point mentir, je crois que vous en avez, pour le moins, douze ou quatorze de plus: car je me souviens que, l'autre jour, le bon-homme Pyrante, buvant avec vous le petit coup, disoit qu'il en avoit soixante & six; que vous étiez en Philosophie, qu'il n'étoit encore qu'en cinquieme; & qu'à la Tragédie du Collége, il jouoit le Cupidon, quand vous représentiez l'Empereur.

LISIDOR.

Il ne sait ce qu'il dit là-dessus; il est de ces gens qui se veulent faire plus vieux qu'ils ne sont.

MARIN.

Laissons l'âge à part; aussi-bien, comme on dit, il n'est que pour les chevaux, Monsieur: mais parlons un peu de votre mariage. Croyez-vous que Monsieur Mirobolan, & que Féliante sa femme vous accordent leur fille, n'ayant que cet enfant-là? Quand on n'a qu'une fille unique, & qu'on la marie, c'est dans l'espérance de voir naître de petits poupons: mais, à ne rien déguiser, si vous l'épousez, ils courent grand risque de n'avoir jamais cette joie, à moins que la Cour des Aides.... Vous m'entendez.

LISIDOR.

Ce n'eſt pas là ton affaire, & je ſais bien ce que je fais : quand elle ſera ma femme, nous ferons tout ce qu'il faudra faire.

MARIN.

Ma foi, je doute qu'elle la ſoit jamais.

LISIDOR.

Et moi, j'en ſuis fort aſſuré. Mirobolan eſt un homme de parole; il me l'a promiſe, de lui à moi.

MARIN.

C'eſt quelque choſe que cela; mais vous ſavez que Féliante eſt une maitreſſe femme; &, ſi je ne me trompe, elle a la mine de porter le haut-de-chauſſes.

LISIDOR.

Je ſais qu'elle eſt un peu fiere; mais les avantages que je ferai à ſa fille adouciront cette fierté; & puis un mari eſt toujours le maître de ſa femme.

MARIN.

Toujours? Ma foi, j'en vois beaucoup qui n'en demeurent pas d'accord, & qui voudroient, de tout leur cœur, que vous euſſiez dit vrai.

## SCENE II.

### MIROBOLAN, LISIDOR, MARIN.

MARIN.

MAIS voilà Monsieur Mirobolan qui sort de chez lui.

MIROBOLAN.

Ah ! c'est donc vous, Monsieur Lisidor ?

LISIDOR.

A votre service. Je venois pour vous parler de cette affaire.

MIROBOLAN.

De quelle affaire ?

LISIDOR.

Hé ! là, de ce que vous savez.

MIROBOLAN.

Quoi ?

LISIDOR.

De l'affaire dont nous avons parlé ensemble.

MIROBOLAN.

Quand ?

LISIDOR.

Hé ! plusieurs fois.

MIROBOLAN.

Où ?

LISIDOR.

En divers endroits.

MIROBOLAN.

Je ne ſais ce que c'eſt.

LISIDOR.

C'eſt touchant le mariage de Mademoiſelle votre fille & de moi.

MIROBOLAN.

Ah! ce n'eſt que cela? Je croyois que ce fût toute autre choſe. Touchez là : vous ſavez la parole que je vous ai donnée ; vous n'avez qu'à choiſir le jour: ſoyez certain que vous êtes le maître de cette affaire.

LISIDOR.

Je vous ſuis obligé. Mais avez-vous pris la peine d'en parler à Madame votre chere moitié?

MIROBOLAN.

Non ; mais je vous réponds de ſon conſentement : elle eſt ſoumiſe à nos volontés; & puis, je ſaurois bien la réduire, ſi elle faiſoit la difficile. Je ſuis le maître, une fois; & nous ſavons, Dieu-merci, mettre une femme à la raiſon.

LISIDOR.

Je n'en doute point.

MIROBOLAN.

Je voudrois bien qu'elle eût ſoufflé devant moi, & qu'elle s'aviſât de traverſer ce que j'aurois réſolu; je lui ferois bien voir que ſon cheval ne ſeroit qu'une bête: mais, graces au Ciel, je n'en ſuis point à la peine; & ma femme, en un mot, fait tout ce que je ſouhaite.

LISIDOR.

Trouvez bon, s'il vous plaît, que vous & moi lui portions les premieres paroles : c'eſt une bienſéance que je dois obſerver en ſon endroit ; & vous ſavez que le ſexe eſt jaloux de ces petites formalités.

MIROBOLAN.

Volontiers ; &, pour cet effet, je vais la faire venir. (*Il entre chez lui.*)

## SCENE III.

LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

HÉ BIEN ! Marin, qu'en dis-tu ?

MARIN.

Tout cela va fort bien, & j'en ſuis fort aiſe, à cauſe de Monſieur votre beau-pere.

## SCENE IV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

Ma femme, voilà notre bon ami Monſieur Liſidor.

FÉLIANTE.

Ah! je ſuis ſa ſervante, & je ſuis ravie de le voir.

MIROBOLAN, *bas à Liſidor.*

Parlez le premier; la choſe en aura meilleure grace.

LISIDOR, *bas à Mirobolan.*

C'eſt à vous de commencer; après, je continuerai.

MIROBOLAN, *de même.*

Vous vous expliquerez mieux que moi.

LISIDOR, *de même.*

Point du tout: d'ailleurs, la raiſon veut que vous ouvriez le diſcours.

MIROBOLAN, *de même.*

C'eſt à vous à faire le premier pas.

LISIDOR, *de même.*

Je l'ai fait en votre endroit; & vous devez, avant que je lui parle, la diſpoſer....

FÉLIANTE.

Au moins, dites-moi quelle conteſtation vous avez

ensemble, & le sujet pourquoi vous m'avez fait venir ici.

LISIDOR.

Madame, c'est une petite bagatelle.

MIROBOLAN.

Ma femme, c'est notre ami Monsieur Lisidor, qui demande notre fille en mariage.

FÉLIANTE.

Et pour qui ?

LISIDOR.

Pour moi, Madame; mais à des conditions qui peut-être ne vous seront pas désagréables. Sans doute que, d'abord, mon âge vous donnera quelque répugnance pour ce mariage : mais, Madame, quand vous saurez que je lui fais de grands avantages ; que je la prends, sans que vous déboursiez un sou, & que Monsieur votre mari m'en a donné sa parole ; j'ose espérer que vous me ferez la même grace.

FÉLIANTE.

Toutes ces choses sont fort considérables : mais votre âge, Monsieur, ne convient point avec celui de ma fille ; & l'on voit souvent, par de telles alliances, de jeunes femmes tomber dans le désordre. Les caresses d'un vieillard, dans le mariage, ne s'accordent point avec celles d'une jeune personne ; il s'y rencontre trop d'antipathie, & nous voyons que même la nature y répugne. Ainsi, Monsieur, pour éviter les disgraces qui pourroient arriver à ma famille, trouvez bon que je vous refuse mon consentement.

LISIDOR.

Mais, Madame, votre mari m'en a donné sa parole.

FÉLIANTE.

Je le crois : mais, selon l'apparence, il n'y a pas fait de réflexion; car, sans doute, il auroit été de mon sentiment.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

Monsieur, vous savez ce que vous m'avez promis.

FÉLIANTE, *à Lisidor.*

Je crois, encore un coup, qu'il vous l'a promise; mais il peut vous la dépromettre; car, apparemment, il n'en sera rien.

LISIDOR.

Monsieur, un homme d'honneur doit tenir ce qu'il promet: parlez; ne m'avez-vous pas promis votre fille en mariage?

MIROBOLAN, *à Lisidor.*

Hé!... tout cela est vrai.

FÉLIANTE.

Hé bien! s'il vous l'a promise, je ne vous l'ai pas promise, moi; & c'est assez.

MIROBOLAN.

Ma femme!...

FÉLIANTE, *à Mirobolan.*

Hé! mon Dieu! laissez-moi parler; je sais fort bien ce que je fais.

MIROBOLAN.

Mais il faudroit....

FÉLIANTE.

Il faudroit ne pas promettre si facilement. Encore une

fois, il n'en sera rien; & vos raisons ne peuvent être que très-mauvaises, sur ce chapitre. (*à Lisidor.*) Adieu, Monsieur; mettez-vous en tête que vous n'aurez jamais ma fille. (*Elle sort.*)

## SCENE V.

### LISIDOR, MIROBOLAN, MARIN.

MARIN, *à Mirobolan.*

MONSIEUR?

MIROBOLAN, *à Marin.*

Que veux-tu?

MARIN.

Je suis le maître, une fois; & nous savons, Dieu merci, mettre une femme à la raison. Je voudrois bien qu'elle eût soufflé devant moi, & qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurois résolu; je lui ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une bête: mais, graces au Ciel, je n'en suis point à la peine; & ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

En effet, Marin a raison; & ce sont les discours que vous me teniez, avant que nous eussions parlé à votre femme.

MIROBOLAN, *à Lisidor.*

Il est vrai; mais il faut se donner un peu de patience; il ne faut pas toujours s'emporter d'abord: l'on doit quelquefois apporter quelque tempérance aux choses. Je vous tiendrai parole, ou.... Allez, laissez-moi faire.

MARIN, *à Lisidor.*

Fort bien: laissez faire à Monsieur; il gâtera tout. Ma foi, vous devez plutôt croire aux paroles de la femme, qu'à celles du mari: vous voyez clairement qu'elle seule est le maître & la maitresse.

MIROBOLAN, *à Marin.*

Vous ne savez ce que vous dites.

MARIN.

Non; mais je sais que vous venez d'être furieusement repoussé à la demi-lune. Dites-moi, s'il vous plaît; qui croyez-vous qui soit le maître, ou de vous, ou de Madame votre femme?

MIROBOLAN.

C'est moi.

MARIN.

Oui-dà; en paroles, mais non pas en effet.

MIROBOLAN.

Apprenez que je le suis en effet, de même qu'en paroles. Vous êtes un fat.

MARIN.

Ah! Monsieur, je ne vous dispute point cette qualité.

MIROBOLAN.

Taisez-vous. (*à Lisidor.*) Monsieur, encore une fois.... Suffit: adieu. (*Il sort.*)

MARIN, *à Mirobolan qui sort.*

Oh, diable! c'est fort bien dit.

## SCENE VI.

### LISIDOR, MARIN.

MARIN.

MONSIEUR, vous ne devez point prétendre d'épouſer Mademoiſelle Alcine; car cette mere impérieuſe & opiniâtre ne vous l'accordera jamais. Quant au mari, il eſt habile Médecin, grand Aſtrologue, grand Devin; mais, chez lui, il n'eſt pas toujours le maître: ainſi, vous ne devez point faire de fond ſur ſes promeſſes.

## SCENE VII.

CRISPIN, LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

MAis ne vois-je pas Crispin ?

MARIN.

Oui, Monsieur, c'est lui-même.

CRISPIN, *à Lisidor.*

Ah! Monsieur, serviteur. Bon jour, Marin.

MARIN, *à Crispin.*

Bon jour.

LISIDOR, *à Crispin.*

Qui t'amene en cette ville ?

CRISPIN.

C'est Monsieur votre fils qui m'y a envoyé en diligence : aussi je n'ai été que huit jours à venir de Bourges à Paris.

MARIN.

La diligence est grande, & tu devrois avoir une charge de Messager à pied.

LISIDOR.

Pourquoi t'a-t-il envoyé ?

CRISPIN.

Monsieur, voici une lettre qui vous dira tout.

LISIDOR *lit.*

« MONSIEUR mon pere, on me voit le cul de tous » les côtés; je prie Dieu qu'ainsi soit de vous. Autre » chose ne puis vous mander, sinon que je vous prie.... »

Ce n'est pas là le style ni l'écriture de mon fils. Est-ce que tu te railles de moi?

CRISPIN.

Non, Monsieur; mais je vous demande excuse. Vous saurez que j'ai perdu, en chemin, la lettre de mon Maître, & que j'ai fait écrire celle-ci dans un village, par un Paysan. Mais enfin je sais bien qu'il vous demande de l'argent, & qu'il vous dit que ses habits ne valent plus rien. Lisez le reste de cette lettre.

LISIDOR.

Hé! je suis satisfait de ce que j'en ai lu.

MARIN.

Est-ce toi qui l'as dictée au Paysan?

CRISPIN, *à Marin.*

Oui-dà, c'est moi; qu'en veux-tu dire?

MARIN.

Rien, sinon qu'elle est bien imaginée.

CRISPIN.

Tu fais toujours le beau diseur, & le grand esprit; mais, morbleu! apprends que j'en sais plus que toi.

MARIN.

Ho! je n'en doute pas.

CRISPIN.

Morbleu! veux-tu te battre à coups de poings? Tu verras si....

LISIDOR.

Qu'on se taise l'un & l'autre.

CRISPIN, *à Lisidor.*

Mais aussi, Monsieur, il fait toujours l'entendu, & croit qu'on n'est pas aussi habile homme que lui.

MARIN.

Ah! je te le cede.

LISIDOR, *à tous deux.*

Encore une fois, qu'on se taise. Mais, Crispin, depuis quatre mois, a-t-il dissipé son argent & ses habits, comme tu dis?

CRISPIN.

Oui, Monsieur: si cela n'étoit pas, je ne voudrois pas vous le dire.

LISIDOR.

Il va un peu bien vîte. Mais vas te reposer au logis, je te parlerai tantôt; j'ai à présent une affaire qui me presse. Allons, suis-moi, Marin.

MARIN, *en se retirant, fait des saluades à Crispin.*

CRISPIN *rebute ses saluades.*

## SCENE VIII.

### CRISPIN, *ſeul.*

PARBLEU ! il ſemble à ce viſage qu'il n'y a que lui qui ſache quelque choſe. Morbleu ! quand il voudra ſe gourmer, on lui fera voir ſi l'on n'en ſait pas autant que lui, &, poſſible davantage. Mais allons au logis du bon-homme Liſidor, afin que nous ayons de l'argent : mon Maitre en a grand beſoin ; les dépenſes qu'il fait chaque jour....

## SCENE IX.

### GÉRALDE, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

MAIS je le vois ; il ne faut pas lui dire que j'ai perdu sa lettre ; il pourroit me maltraiter.

GÉRALDE.

Que fais-tu là ? dis-moi.

CRISPIN.

Rien, Monsieur.

GÉRALDE.

Quoi ! depuis deux heures que je t'ai quitté, tu n'as pas encore été chez mon pere ?

CRISPIN.

Non, Monsieur ; mais je l'ai rencontré dans la rue ; & notre affaire est faite.

GÉRALDE.

Comment ?

CRISPIN.

Je lui ai donné votre lettre, & j'ai dit que vous aviez besoin d'argent ; bref, qu'il vous en falloit.

GÉRALDE.

Et qu'a-t-il répondu ?

CRISPIN.

Rien, sinon que j'allasse l'attendre au logis, & qu'il parleroit tantôt à moi; & que, pour à présent, il alloit en ville, pour quelque affaire.

GÉRALDE.

Ne t'a-t-il point interrogé sur ma conduite?

CRISPIN.

Fort peu; mais je crois que tantôt il n'y manquera pas; & c'est où je l'attends.

GÉRALDE.

Prends bien garde, au moins....

CRISPIN.

Hé! laissez-moi faire; nous ne sommes pas si sots que nous sommes mal habillés: il me croit bien plus niais que je ne suis.

GÉRALDE.

Défie-toi de Marin, sur-tout; car tu sais que c'est une fine mouche.

CRISPIN.

Je ne me soucie guere de lui. Parbleu! à cause qu'il sait lire & écrire, & que je ne sais rien du tout, il s'imagine qu'on n'est pas aussi savant que lui. J'ai bien pensé lui donner sur la gueule.

GÉRALDE.

Il étoit donc avec mon pere?

CRISPIN.

Oui-dà, & vouloit déja raisonner; mais nous l'avons relancé.... Allez, reposez-vous sur moi: vous savez que je ne suis pas beau diseur; mais que je fais les cho-

ses, quand vous me les commandez. D'où vient que vous êtes sorti ?

GÉRALDE.

Alcine m'a mandé qu'elle avoit quelque chose à me faire savoir, & que je me trouvasse autour du logis de derriere.... Mais je crois l'appercevoir.

## SCENE X.

ALCINE, DORINE, GÉRALDE, CRISPIN.

ALCINE.

Vous venez bientôt, Géralde : je vous ai mandé de ne venir de plus de deux heures.

GÉRALDE.

Vous dites vrai, Madame ; mais vous savez que l'impatience tourmente, d'ordinaire, les Amans, & qu'ils croient leur peine adoucie, quand ils peuvent voir le lieu qui renferme la personne qu'ils aiment.

ALCINE.

Géralde, treve à toutes ces belles choses ; car je ne puis demeurer long-tems avec vous. je vais faire une visite, où ma mere doit venir me trouver. Apprenez seulement que votre pere me veut épouser.

GÉRALDE.

Mon pere ?

ALCINE.

Oui, votre pere ; & que le mien lui a donné sa parole : mais ma mere, qui, comme vous savez, est la

maîtresse, a rebuté le bon-homme Lisidor. Cependant, voyez l'embarras où nous sommes : car, quand, avec le tems, j'aurai découvert à ma mere l'estime que j'ai pour vous, & que je l'aurai rendu favorable à ce que je souhaite, votre pere n'y voudra point consentir. D'ailleurs, il ne faut rien espérer de ma mere, sans l'aveu de votre pere. Adieu ; je crains qu'elle ne vienne sur mes pas. (*Elle sort.*)

CRISPIN & DORINE *se font de grandes révérences.*

---

## SCENE XI.

### GÉRALDE, CRISPIN.

GÉRALDE.

QUE dois-je faire, en cette occasion, cher Crispin ?

CRISPIN.

De quoi s'avise ce vieux Reître, de devenir amoureux à soixante & quatorze ans ? C'est sans doute pour cela qu'il nous a envoyés à Bourges ; mais il faut empêcher qu'il ne l'épouse. Ayons seulement de l'argent ; & puis nous lui taillerons bien de la besogne. Voyez le vieux penard ! Il lui faut des filles de dix-huit ans, pour le réjouir ! Il n'est pas, vraiment dégoûté : il le prend bien ; il lui en faut donner encore une pipe.

GÉRALDE.

Mais que faire, Crispin ?

CRISPIN.

Tâchez de parler à elle en particulier ; &, là, vous ré-

ſoudrez toutes les affaires : elle vous donnera, poſſible ; des moyens....

GÉRALDE.

Viens ; je vais lui écrire une lettre, que tu feras en ſorte de donner à Dorine, quand elles ſeront revenues au logis.

CRISPIN.

Mais je dois aller chez votre pere.

GÉRALDE.

Mais je veux que tu portes ma lettre, avant que d'y aller.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

MIROBOLAN, *seul, appelle.*

DORINE ! Dorine ! holà, Dorine !

## SCENE II.

DORINE, MIROBOLAN.

DORINE.

MONSIEUR ?

MIROBOLAN.

Qu'on fasse ajuster cette salle proprement, afin d'y bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de se trouver à la dissection du corps que me doit envoyer le Maître des hautes œuvres.

DORINE.

Mais, Monsieur, pourquoi choisir cet appartement ? Les autres fois, vous les fites dans l'autre logis.

MIROBOLAN.

Il eſt vrai. Mais ma femme a voulu que je priſſe ce logis de derriere, afin que celui de devant fût plus libre. Je trouve qu'elle a grande raiſon.

DORINE.

Ah! je n'en doute pas.

MIROBOLAN.

Car, outre que nous ſerons en notre particulier, le jardin, qui ſépare ces deux logis, la garantira du bruit que les opiniâtres font ordinairement en ces occaſions. Il s'en trouve toujours quelqu'un qui n'eſt jamais d'accord avec les autres, & qui, pour ſoutenir une opinion erronée, fait plus de bruit que quatre.

DORINE.

En vérité, Monſieur, tous tant que vous êtes de Médecins, vous n'êtes guere d'accord enſemble: votre ſcience eſt bien incertaine, & vous y êtes les premiers trompés.

MIROBOLAN.

Cela arrive quelquefois; mais ce n'eſt pas la faute de la Médecine.

DORINE.

Il faut donc que ce ſoit la faute des Médecins, puiſque ce n'eſt pas celle de la Médecine.

MIROBOLAN.

Cela peut être vrai; mais, Dorine, ce n'eſt pas là ton affaire.

DORINE.

Non; mais je puis en dire mon ſentiment; & puis, ſi ce n'eſt pas mon affaire aujourd'hui, ce la ſera quelque jour, en dépit de moi.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais laiſſons ce chapitre, & ſonge à recevoir ce corps qu'on doit apporter incontinent, & à le faire mettre dans la cave ; car je ne commencerai que demain à travailler Cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades, dont je n'eſpere pas grand choſe.

(*Il va pour ſortir.*)

DORINE.

Je ferai tout ce que vous me dites.

MIROBOLAN, *revenant.*

Si Dorine vouloit faire tout ce que je lui dirois, elle auroit un peu de tendreſſe pour moi ; & certainement elle n'en ſeroit point fâchée.

DORINE.

Devriez-vous avoir de telles penſées, ayant une femme auſſi bien faite que vous en avez une ? Il me ſemble que cela n'eſt pas raiſonnable, & que vous devez vous en contenter.

MIROBOLAN.

C'eſt une étrange choſe, que d'être obligé de ne manger que d'un pain ; l'on s'en ennuie, à la fin.

DORINE.

Si Madame votre femme en vouloit faire de même, qu'en diriez-vous ?

MIROBOLAN.

Oh ! ce n'eſt pas la même choſe : la gloire d'un homme eſt de cajoler pluſieurs femmes, & la vertu d'une femme eſt de n'écouter que ſon mari.

DORINE.

Je ne crois pas que, là-deſſus, les hommes aient

plus de privilége que les femmes, & qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles n'oseroient entreprendre.

MIROBOLAN.

La Loi a voulu que cela fût ainsi.

DORINE.

Il falloit que cela fût tout au contraire. Ceux qui ont établi cette Loi, étoient des ignorans; car il y a des ignorans en Loix, aussi-bien qu'en Médecine: mais je vois bien que vous m'en donnez à garder: je suis sûre que vous auriez de la peine à me montrer cette Loi. Allez voir vos malades, & me laissez en repos.

MIROBOLAN.

Sans adieu, Dorine. (*Il sort.*)

DORINE.

Sans adieu, Monsieur.

## SCENE III.

DORINE, *seule.*

VOYEZ un peu le gaillard ! Il n'y auroit qu'à le laisser faire, il feroit les plus belles choses du monde ! C'est une étrange chose, que ces chiens d'hommes ne sauroient se contenter de leurs femmes; il leur faut de la nouveauté. Si je suis jamais mariée, & que mon mari me fasse de tels tours, à bon chat bon rat; nous verrons....

SCENE

## SCENE IV.

### CRISPIN, DORINE.

DORINE.

AH! Crispin, que veux-tu?

CRISPIN.

Comme je rodois autour d'ici, pour voir si je pourrois te donner cette lettre, j'ai vu sortir Monsieur Mirobolan; &, en même tems, je suis entré, comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte, afin que nous parlions en sûreté; je vais fermer celle-ci. (*Elle va fermer une porte.*)

CRISPIN *ferme l'autre porte.*

DORINE.

Hé bien! qui envoie cette lettre?

CRISPIN.

Mon Maître, qui se déselpere de ce qu'Alcine lui a dit tantôt touchant le mariage de son pere & d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne se fasse.

CRISPIN.

Diantre! tu y perdrois plus que personne: tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage?

CRISPIN.

Assurément. Mais ne parlons point là-dessus davantage; Monsieur vaut bien Madame, & Madame vaut bien Monsieur. Dis-moi, d'où vient que tu étois ici avec Monsieur Mirobolan?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un pendu; &, comme il a choisi ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnoit de le faire ajuster au plutôt. Maintenant, il faut que ton Maître prenne d'autres mesures, pour parler à notre fille; car, cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne-moi cette lettre; je vais faire en sorte de la donner, & d'en avoir réponse.

CRISPIN.

Tiens; vas vîte.

---

## SCENE V.

MIROBOLAN, *dehors;* DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN, *frappant à la porte de la rue.*

HOLA! holà! Dorine! qu'on m'ouvre promptement.

## SCENE VI.

### DORINE, CRISPIN.

DORINE.

MON Dieu! que ferai-je? c'est notre Maître.

CRISPIN.

Ah, j'ernie! je voudrois être bien loin.

## SCENE VII.

### FÉLIANTE, *dehors;* DORINE, CRISPIN.

FÉLIANTE, *frappant à une autre porte.*

OH! Dorine! ouvre-moi.

## SCENE VIII.

### DORINE, CRISPIN.

DORINE.

AH! voilà bien encore pis! C'eſt notre Maitreſſe.

CRISPIN.

Hé! c'eſt le diable!

DORINE.

Sans elle, je t'allois mettre dans la cave.

## SCENE IX.

### MIROBOLAN, *dehors;* DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN, *refrappant.*

QU'ON m'ouvre donc! Dorine!

## SCENE X.

### DORINE, CRISPIN.

DORINE.

JE ſuis perdue.

CRISPIN.

C'eſt fait de moi.

DORINE.

Criſpin, mets-toi tout étendu ſur cette table; je dirai que tu es ce pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais....

DORINE.

Mais ne raiſonne point; fais ce que je te dis.

CRISPIN *ſe met ſur la table.*

DORINE *ouvre à Mirobolan.*

## SCENE XI.

MIROBOLAN, DORINE; CRISPIN, *sur la table.*

MIROBOLAN, *passant vîte, à Dorine.*

TU me fais bien attendre. J'ai oublié quelque chose là-haut, qu'il faut que j'aille chercher promptement. (*Il entre dans une porte proche de celle où est Féliante.*)

## SCENE XII.

DORINE; CRISPIN, *sur la table.*

DORINE *ouvre à Féliante.*

## SCENE XIII.

FÉLIANTE, DORINE; CRISPIN, *sur la table.*

FÉLIANTE, *entrant, à Dorine.*

D'Où vient que tu te fais tant appeller ?

DORINE, *à Féliante.*

J'étois occupée à recevoir ce corps; & je ne vous ai entendue que cette fois.

## SCENE XIV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, DORINE; CRISPIN, *sur la table.*

MIROBOLAN, *repassant.*

MA femme, que faites-vous ici?

FÉLIANTE.

Je viens voir si Dorine a ajusté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN, *s'en allant.*

Voyez, voyez.

## SCENE XV.

FÉLIANTE, DORINE; CRISPIN, *sur la table.*

FÉLIANTE.

DORINE, prends le soin de bien accommoder tout ceci: pour moi, je m'en vais au plutôt; car je n'aime point à voir de tels objets; cela cause toujours des pensées funestes. (*Elle sort.*)

DORINE.

Allez, allez, Madame; je ferai tout ce qui sera nécessaire.

## SCENE XVI.

CRISPIN, DORINE.

DORINE, *après avoir fermé la porte.*

HÉ BIEN ! Criſpin, mon invention n'a-t-elle pas réuſſi ?

CRISPIN.

Fort bien ; & nous en ſommes quittes à fort bon marché. Mais je ſors au plutôt, pour éviter un nouvel embarras : peut-être que, ſi je demeurois davantage....

## SCENE XVII.

DORINE, CRISPIN ; MIROBOLAN, *dehors.*

MIROBOLAN, *refrappant à la porte de la rue.*

DORINE ! Dorine ! ouvre, ouvre-moi.

## SCENE XVIII.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

AH! remets-toi promptement en la même posture; c'est encore notre Monsieur.

CRISPIN, *se remettant sur la table.*

Le diable l'emporte!

DORINE *ouvre la porte.*

## SCENE XIX.

MIROBOLAN, DORINE; CRISPIN, *sur la table.*

MIROBOLAN, *entrant.*

JE pense que je suis aujourd'hui imbriaque; j'oublie la moitié des choses dont j'ai besoin : certaines pilules que j'ai promises.... (*appercevant Crispin sur la table.*) Mais que vois-je là, Dorine?

DORINE.

C'est ce corps qu'on vient d'apporter : il étoit déja ici, quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais d'où vient qu'il a encore ses habits ?

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit le soin de les rendre.

MIROBOLAN, *tâtant Crispin.*

On n'y manquera pas. Je suis d'avis, tandis qu'il est encore tout chaud, d'en commencer la dissection. Vas-t'en me querir mes bistouris, qui sont là-haut dans mon cabinet.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous n'avez rien de préparé ; cela sera un trop grand embarras ; &, d'ailleurs, vos malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures, il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un, cependant.

MIROBOLAN.

Ce ne sera pas ma faute ; car, s'il doit mourir dans si peu de tems, ma visite ne lui serviroit pas de grande chose.

DORINE.

Mais un remede à propos ....

MIROBOLAN.

Vas seulement, & m'apporte un paquet de cordes, & des cloux que tu trouveras tout proche les bistouris. Pendant qu'il a ce reste de chaleur, je trouverai plus facilement les veines lactées, & les réservoirs qui conduisent le chyle au cœur, pour la sanguification.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu comme je le voudrois : attendez à demain, comme vous avez dit.

MIROBOLAN.

Vas donc, ou j'irai moi-même.

DORINE.

J'y vais, puisque vous le voulez. (*Elle sort.*)

---

## SCENE XX.

MIROBOLAN; CRISPIN, *sur la table.*

MIROBOLAN, *regardant Crispin.*

IL n'a pas mauvaise mine ; mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Oui, ou toutes les regles de la Métoposcopie & de la Physionomie sont fausses, ou il devoit être pendu. (*Il le déboutonne.*) Ah ! quel plaisir je vais prendre à faire sur son corps une incision cruciale, & à lui ouvrir le ventre, depuis le cartilage Xiphoïde, jusqu'aux os Pubis ! Le cœur lui bat encore ! Ah ! s'il y avoit ici de mes Confreres, particuliérement de ceux qui sont dans l'erreur, je leur ferois bien voir, par sa systole & diastole, le mouvement de la circulation du sang.

## SCENE XXI.

UN CHIRURGIEN, MIROBOLAN; CRISPIN, *sur la table.*

LE CHIRURGIEN, *entrant par la porte que Mirobolan a laissé ouverte.*

MONSIEUR, Monsieur le Baron est fort rempiré depuis hier; & vous devriez le venir voir au plutôt.

MIROBOLAN.

J'irai tantôt; je n'ai pas le loisir à présent.

LE CHIRURGIEN.

Mais le mal presse, Monsieur; il seroit nécessaire que vous y vinssiez maintenant.

MIROBOLAN.

Je ne puis pas: allez, saignez-le toujours; je le verrai dans deux heures.

LE CHIRURGIEN.

Monsieur, je ne crois pas que la saignée lui soit bonne.

MIROBOLAN.

Saignez-le, vous dis-je; je sais bien ce que je fais.

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monsieur....

MIROBOLAN.

Mais, encore une fois, saignez-le.

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monſieur....

MIROBOLAN.

Mais je veux qu'il ſoit ſaigné. C'eſt bien à faire aux Chirurgiens à raiſonner avec les Médecins !

LE CHIRURGIEN.

Monſieur, je ne le ſaignerai point ; car je ſuis aſſuré que la moindre ſaignée eſt capable de lui cauſer la mort.

MIROBOLAN.

Il le ſera, en dépit de vous ; & je le ferai ſaigner par un autre.

LE CHIRURGIEN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira ; pour moi, je n'en ferai rien. Adieu.

MIROBOLAN.

Adieu.

---

## SCENE XXII.

DORINE, MIROBOLAN; CRISPIN, *ſur la table.*

DORINE.

JE ne ſaurois trouver tous vos affutiaux ; &, d'ailleurs, Madame m'a dit de vous avertir qu'on étoit venu vous demander, avec grand empreſſement, de chez Monſieur le Baron.

MIROBOLAN.

Il faut donc remettre la partie à demain. Dorine, fais donc porter ce corps à la cave. ( *Il sort.* )

DORINE, *fermant la porte après lui.*

Allez, je n'y manquerai pas.

---

## SCENE XXIII.

DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, *se relevant de dessus la table.*

Et moi, sans m'amuser à raisonner, je sors au plus vîte.

DORINE.

Où veux-tu aller?

CRISPIN.

Comment, diable! où je veux aller? Laisse-moi sortir. Quoi! tu vas froidement querir les bistouris & tous ces brimborions, pour me tailler en pieces, & tu veux que je demeure? Tu te railles de moi.

DORINE.

Apprends que, quand je suis sortie pour aller chercher ses ferremens, ç'a été dans la pensée de les cacher, de sorte qu'il ne pût les trouver; & c'est ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Oh! c'étoit fort bien fait. Aussi, je m'étonnois, moi

qui dois être ton mari, que tu eusses le courage de me voir couper si barbarement....

DORINE.

Je n'avois garde d'y consentir. Mais attends-moi ici; je vais tâcher de donner cette lettre, & d'en avoir la réponse.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Le mot de bistouri me fait trembler. Je vais t'attendre dans la rue; là, je ne craindrai point Messieurs les bistouris : pour moi, il me semble, par la peur que j'ai eue, que cette salle en est toute remplie.

DORINE.

Vas; mais, sur-tout, ne t'impatiente point.

CRISPIN.

Je ne me lasserai point d'attendre, quand je serai hors d'ici. (*Il va pour sortir.*)

## SCENE XXIV.

DORINE, CRISPIN; LISE, *dehors.*

LISE, *dehors, frappe à la porte de la rue.*

## SCENE XXV.

### DORINE, CRISPIN.

CRISPIN.

AH ! voici bien encore le diable ! d'abord qu'on ouvrira la porte, je m'enfuis.

DORINE.

Garde-t'en bien ; tu gâterois tout. Remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoi qu'il puiſſe arriver. S'il avoit quelque biſtouri dans ſa poche....

DORINE.

Si je n'avois oublié la clef de la cave, je te mettrois dedans.

CRISPIN.

Fais ce que tu voudras ; mais je ne m'y mettrai point davantage.

DORINE.

Écoute ; je vais te querir là-haut une robe de Médecin : tu diras qu'ayant ſu qu'il devoit faire une diſſection, tu venois pour lui rendre viſite. Quant au pendu, je dirai que je l'ai fait mettre à la cave.

CRISPIN.

Vas ; j'aime encore mieux faire le Médecin que le pendu.

DORINE *ſort.*

## SCENE XXVI.

CRISPIN; LISE, *dehors.*

LISE, *dehors, refrappe à la porte.*

## SCENE XXVII.

CRISPIN, *seul.*

PARBLEU ! attends, si tu veux, que je sois habillé. Il faut payer d'effronterie : du moins, sous cet habit, je ne courrai point de risque d'être taillé ou d'être battu. Quand je paroîtrai ignorant, il y a bien d'autres Médecins qui le sont, aussi-bien que moi.

## SCENE XXVIII.

DORINE, CRISPIN.

DORINE, *apportant une robe de Médecin.*

TIENS; mets promptement, que j'ouvre.

CRISPIN, *ayant mis la robe.*

Me voilà fort bien.

DORINE *va ouvrir la porte de la rue.*

## SCENE XXIX.

### LISE, CRISPIN, DORINE.

LISE, *entrant, à Dorine.*

MONSIEUR le Médecin est-il ici ?

DORINE, *à Lise.*

Non.

LISE, *montrant Crispin.*

Le voilà : pourquoi me le céler ?

DORINE.

Que lui voulez-vous ?

LISE.

Lui dire seulement deux mots.

CRIPIN, *à Lise, faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi ?

LISE, *à Crispin.*

Monsieur, vous saurez que ma Maitresse a perdu un petit chien qu'elle aime éperduement ; qu'elle s'en désespere, & qu'elle en met la faute sur moi. Or, comme on m'a dit que vous savez l'art de deviner, aussi bien que la Médecine....

CRISPIN.

Je suis aussi savant en l'un comme en l'autre.

LISE.

C'eſt ce qui me fait venir ici, pour vous prier, en payant, de m'en dire quelque nouvelle.

CRISPIN.

Combien y a-t-il qu'il eſt perdu?

LISE.

Deux jours.

CRISPIN.

A quelle heure?

LISE.

Sur les onze heures du matin.

CRISPIN.

De quel poil eſt-il?

LISE.

Blanc & noir.

CRISPIN, *faiſant ſemblant de rêver.*

C'eſt aſſez.

LISE, *à Dorine.*

O le brave homme! il nous va dire des nouvelles de notre petit chien.

DORINE, *à Liſe.*

Sans doute.

CRISPIN.

Écoutez. Il y a deux jours?

LISE.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Sur les onze heures ?

LISE.

Oui.

CRISPIN.

Blanc & noir ?

LISE.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

LISE.

Des pilules ?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais cela fera-t-il trouver le chien ?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais encore, de quelles pilules ?

CRISPIN.

Les premieres venues de chez l'Apothicaire.

LISE.

Mais, Monſieur....

CRISPIN.

Mais il ne faut pas tant raiſonner; faites ſeulement ce que je vous dis.

LISE.

Combien en faut-il prendre ?

CRISPIN.

Trois.

LISE, *lui donnant un écu blanc.*

C'eſt aſſez. Si je trouve mon chien, par ce moyen, je vous donnerai bien des pratiques.

CRISPIN.

Si vous ne le retrouvez, ce ne ſera pas la faute du remede.

LISE.

Je vous crois. Adieu, Monſieur.

CRISPIN.

Adieu.

DORINE *reconduit Liſe, & ferme la porte.*

---

## SCENE XXX.

### DORINE, CRISPIN.

DORINE.

Hé bien, Criſpin ! tu n'as pas eu plutôt l'habit de Médecin ſur le corps, que tu as reçu la piece blanche.

CRISPIN.

Diantre ! je vois bien que c'eſt un bon métier. Sans ſavoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent ; &, ſi, on ne court point de riſque, comme à contrefaire le pendu.

DORINE.

Je ne puis m'empêcher de rire de ton ordonnance. Des pilules, pour retrouver un chien perdu !

CRISPIN.

Que, diable, voulois-tu que j'ordonnasse, moi qui ne sais ni lire ni écrire, ni rien de tout ce qu'elle veut que je sache ? Les pilules se sont présentées, & j'en ai ordonné. (*ôtant la robe.*) J'ôte cet habit, pour aller attendre dans la rue, comme nous avons dit.

## SCENE XXXI.

DORINE, CRISPIN ; GRAND-SIMON, *dehors.*

GRAND-SIMON, *dehors, frappe à la porte de la rue.*

## SCENE XXXII.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

On heurte ; rajuste-toi.

CRISPIN.

Encore ! je crains bien que ce ne soit ton Maître.

DORINE, *allant ouvrir.*

Qu'importe ? il s'en faut tirer.

## SCENE XXXIII.

### GRAND-SIMON, DORINE, CRISPIN.

GRAND-SIMON, *à Dorine.*

Monsieur Mirobolan eſt-il ici ?

DORINE, *à Grand-Simon.*

Pourquoi ?

GRAND-SIMON.

Je voudrois lui parler.

DORINE.

De quelle part ?

GRAND-SIMON.

De la mienne.

DORINE.

Qui êtes-vous ?

GRAND-SIMON.

Je ſuis un homme que vous ne connoiſſez pas.

DORINE.

Je le ſais. Monſieur Mirobolan vous connoît-il

GRAND-SIMON.

Non ; ni moi, lui.

DORINE, *montrant Criſpin.*

Le voilà : mais il faut lui demander s'il a le tems de vous parler.

CRISPIN, *à Dorine, faisant le grave.*

Que veut-on?

DORINE, *à Crispin.*

C'est Monsieur, qui voudroit vous parler.

CRISPIN.

Qu'il approche, & qu'il fasse promptement.

GRAND-SIMON, *à Crispin, après quelques révérences.*

Monsieur, des gens m'ont dit que vous étiez fort savant en Médecine, & sur-tout en l'art de Divination: or vous saurez que, sur ce qu'ils m'en ont dit, je me suis résolu de vous venir consulter touchant une petite affaire.

CRISPIN, *à Grand-Simon.*

Dites en peu de paroles.

GRAND-SIMON.

Or vous saurez que je m'appelle Grand-Simon; que je suis d'une demi-lieue d'ici: je vous paierai bien.

CRISPIN.

On ne peut mieux parler.

GRAND-SIMON.

Vous saurez que j'aime une fille dans notre village: or, comme il y a un certain drôle qui va quelquefois chez elle, je voudrois bien savoir de vous si elle m'aime comme elle dit, & si je l'épouserai; car, à vous dire la vérité, je m'en défie.

CRISPIN.

Comment est-elle faite?

GRAND-SIMON.

Elle est grande, brune, & camuse.

CRISPIN.

CRISPIN.

Grande, brune, & camuſe?

GRAND-SIMON.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

GRAND-SIMON.

Des pilules?

CRISPIN.

Oui.

GRAND-SIMON.

Des pilules!

CRISPIN.

Oui, des pilules, qu'on prend communément chez l'Apothicaire : il en faut prendre au nombre de dix, à cauſe de votre taille.

GRAND-SIMON.

Mais il me ſemble que les pilules ne ſont bonnes que pour purger les gens, & non pas pour....

CRISPIN.

Allez, faites ce que je vous dis, puis je ferai le reſte : c'eſt une ſcience qui vous eſt inconnue. Si vous étiez ſavant, & que vous ſuſſiez le latin, je vous ferois voir des choſes....

GRAND-SIMON.

Monſieur, je ſais le latin, car je ſuis le Magiſter de notre village.

CRISPIN.

Vous ſavez le latin?

GRAND-SIMON.

Oui, Monsieur.

CRISPIN.

Hé bien ! tant mieux pour vous. Encore un coup, faites ce que je vous dis, & adieu ; j'ai affaire ailleurs.

GRAND-SIMON.

Avant que de m'en aller, il faut vous satisfaire.

CRISPIN.

C'est fort bien aviser.

GRAND-SIMON, *fouillant dans sa poche.*

Des pilules ?

CRISPIN, *tendant la main.*

Oui, des pilules ; oui, des pilules : vite, vite, & adieu.

GRAND-SIMON.

Voilà un écu d'or. Si la chose réussit....

CRISPIN.

Je vous entends ; c'est assez.

GRAND-SIMON, *à part.*

Ces hommes savans ont toujours je ne sais quoi de brusque. Adieu, Monsieur. ( *Il sort.* )

CRISPIN.

Serviteur.

DORINE *reconduit Grand-Simon, & ferme la porte.*

## SCENE XXXIV.

### DORINE, CRISPIN.

DORINE.

UN écu d'or & un écu blanc, en si peu de tems! Moi, qui t'ai fait Médecin, tu devrois m'en donner la moitié.

CRISPIN.

Dorine, laisse-moi faire; nous en mangerons de bons gobets ensemble : pour à présent....

## SCENE XXXV.

DORINE, CRISPIN; MIROBOLAN, *dehors.*

MIROBOLAN, *dehors, frappe à la porte de la rue.*

## SCENE XXXVI.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

On heurte; voici encore quelque pratique.

CRISPIN.

Parbleu! je commence à m'en laſſer.

DORINE *va ouvrir la porte.*

## SCENE XXXVII.

### MIROBOLAN, DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, *appercevant Mirobolan.*

AH! voici bien le diable!

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Dorine, as-tu ſongé...?

DORINE, *à Mirobolan.*

Monſieur, je viens de faire porter ce corps à la cave; (*montrant Criſpin.*) & voilà un de vos confreres, qui, ayant appris que vous devez faire une diſſection, eſt venu pour vous voir.

MIROBOLAN, *à Criſpin, après pluſieurs révérences.*

Monſieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître, vous y ſerez toujours le bien reçu; mais ce ne ſera que demain que je commencerai à travailler. Si vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture, vous entendrez un petit diſcours, qui, je crois, ne ſera pas fort commun.

CRISPIN, *à Mirobolan.*

Ah! Monſieur, je n'ai garde d'y manquer. La réputation de Monſieur Mirobolan eſt une réputation qui... dans les choſes.... fait enfin.... que.... je n'y manquerai pas.

DORINE.

Monſieur, ſi vous voulez que j'accommode cette ſalle, il me faut laiſſer en liberté.

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Tout-à-l'heure. ( *à Crispin.* ) Monsieur, je voudrois vous demander un petit mot d'avis, touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuserez, s'il vous plaît; j'ai une affaire qui me presse beaucoup.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous saurez que ce malade a eu la fievre quarte, tierce & continue; enfin nous l'avons tiré de-là. Mais il lui reste une chose qui m'inquiete grandement pour lui; car, outre une grande insomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache est extrêmement blanc; & c'est, à mon sens, un très-mauvais signe, parce que *à pituitâ albâ, aqua inter cutem supervenit*, nous dit Hippocrate; & c'est, comme vous savez, ce que les Grecs appellent *Leucophlegmatia.* Si donc, selon Hippocrate, cette pituite blanche est un signe évident que l'hydropisie doit survenir; que croiriez-vous qu'il faudroit lui donner de plus souverain, pour empêcher que cet accident ne lui survînt?

CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de conseil; vous êtes un homme qui.... oui.... car.... enfin, je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez-moi franchement; je serai fort aise de savoir votre sentiment là-dessus.

CRISPIN.

Je n'ai garde; je sais trop....

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis sans façon; je ne suis pas de ces

Messieurs qui ne chérissent que leurs opinions, & qui, plutôt que d'en démordre, aiment mieux laisser crever un malade. Parlez; je vous écoute.

DORINE, *bas à Crispin.*

Dis ce que tu pourras. (*à Mirobolan.*) Mais, Monsieur; dépêchez-vous; car j'ai plus d'une affaire.

MIROBOLAN.

Dorine, encore un moment.

CRISPIN.

Monsieur, dans ces sortes de maladies, je ne sais pas si.... quand.... là-dessus.... on.... la....

MIROBOLAN, *à Crispin.*

Hom?

CRISPIN.

Des pilules....

MIROBOLAN.

Lui donner des pilules! Ce seroit ruiner les parties; qui sont déja fort altérées par le désordre qu'ont causé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Oh! je ne dis pas cela; je dis.... que des pilules que j'ai prises ce matin m'obligent à vous quitter au plutôt.

MIROBOLAN.

Oh! je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduisez Monsieur où il a besoin d'aller. Je suis votre serviteur. (*Il sort.*)

## SCENE XXXVIII.

### CRISPIN, DORINE.

CRISPIN, *se déshabillant.*

JE vais t'attendre, sans raisonner davantage.

DORINE.

Moi, je vais faire mes diligences pour avoir la réponse, & songer, en même tems, à faire en sorte que, lorsqu'on apportera ce pendu, nos gens n'en puissent rien savoir.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

GÉRALDE, CRISPIN.

CRISPIN.

HÉ BIEN! Monſieur, que dites-vous de mes aventures?

GÉRALDE.

Je dis qu'elles ſont particulieres.

CRISPIN.

Pendu, Médecin, des cordes, des biſtouris, des cloux, des pilules, des.... Parbleu! en voilà très-bien.

GÉRALDE.

Il eſt vrai qu'en voilà beaucoup; mais il faut que tu retournes encore au logis de Monſieur Mirobolan.

CRISPIN.

Moi, Monſieur?

GÉRALDE.

Oui, toi-même.

CRISPIN.

Parbleu! je ne veux point aller me faire biſtouriſer;

ou bien recevoir quelques coups de bâton : vous y pouvez aller vous-même.

GÉRALDE.

Il eſt vrai que je le puis ; mais je crains, en y allant, de ruiner mon amour ; car, ſi Monſieur Mirobolan venoit à me rencontrer, il ne manqueroit pas d'avertir mon pere des choſes qui ſe paſſent. Pour toi, tu ne hazardes rien ; il ne te connoît pas.

CRISPIN.

Je hazarde mon dos, mes bras, mes jambes, mon corps ; car, de la maniere que j'ai ouï parler Monſieur Mirobolan de cloux, de cordes, de biſtouris, un Médecin n'a non plus de pitié d'un homme, qu'un Avocat d'un écu.

GÉRALDE.

Il faut pourtant, mon cher Criſpin, y retourner encore une fois. Auſſi, tu dois croire que, quand je ferai en pouvoir, je reconnoîtrai tous les bons ſervices que tu me rends.

CRISPIN.

Oh ! je n'en doute pas. Mais, au moins, dites-moi la raiſon qui vous oblige à m'y renvoyer.

GÉRALDE.

Tiens, écoute la lecture du billet que tu m'as apporté.

(*Il lit.*)

« J'Ai quantité de choſes à vous mander ; mais je n'ai » pas le tems de vous les écrire : pour avoir celui de » vous faire ce mot, il a fallu ſe ſervir de pluſieurs ſtra- » tagêmes. Envoyez tantôt Criſpin ; je ferai mes efforts » pour lui donner une lettre, qui vous inſtruira de tout. » Si je puis ménager le moment de vous parler de

» bouche, croyez que je le ferai avec bien de la joie.
» Adieu : aimez-moi comme je vous aime, & soyez
» certain que je n'aurai jamais d'autre mari que vous.

ALCINE ».

Hé bien ! tu vois, Crispin.

CRISPIN.

Oui, je vois bien qu'il y faut aller. Mais si Monsieur Mirobolan, qui m'a pris pour un pendu, sous mon habit, & qui m'a envisagé sous l'habit de Médecin, vient à me reconnoître, comment me tirer de cet embarras, sans être un peu étrillé ? hem ?

GÉRALDE.

Il est vrai que cela est fort embarrassant ; mais, mon cher Crispin, il faut hazarder quelque chose pour ton Maître. Cherche, invente quelque chose, pour ne pas courir de risque.

CRISPIN.

Écoutez ; faites-moi avoir une robe de Médecin ; j'aime mieux paroître devant lui en cet état, que de faire la figure d'un pendu. Du reste, je m'en tirerai comme je pourrai : j'en suis, tantôt, sorti par les pilules ; j'en sortirai par quelque autre remede.

GÉRALDE.

Je vais, de ce pas, à la Fripperie, pour avoir ce que tu demandes : cependant vas-t'en chez mon pere, pour recevoir l'argent qu'il t'a promis ; car, possible, en aurons-nous grand besoin.

CRISPIN.

J'y vais. Mais, Monsieur, apprenez-moi seulement en Latin : Je suis Médecin,

GÉRALDE.

Volontiers: *Medicus ſum.*

CRISPIN.

*Medicus ſum. Medicus ſum.*

GÉRALDE.

Fort bien.

CRISPIN.

Suffit; adieu. Allez-vous-en ſonger à l'habit; & moi, je vais chez le bon-homme.

GÉRALDE *ſort.*

---

## SCENE II.

CRISPIN, *ſeul.*

*Medicus ſum. Medicus ſum.* C'eſt une belle choſe, que de ſavoir le Latin! Il faut repaſſer ſouvent ces mots, de peur de les oublier: *Medicus ſum. Medicus ſum.* C'eſt aſſez; allons-nous-en chez le bon-homme Liſidor.

## SCENE III.

### LISIDOR, CRISPIN, MARIN.

CRISPIN.

MAis je le vois qui vient ici.

LISIDOR, *à Crispin.*

Que fais-tu en ce lieu ?

CRISPIN, *à Lisidor.*

Monsieur, ennuyé d'attendre au logis, je me promenois.

LISIDOR.

Où est ton Maître? dis-moi.

CRISPIN.

Voilà une belle demande ! Il est à Bourges. Vous plaît-il de me donner de l'argent, afin que je m'en retourne ?

LISIDOR.

Oui-dà. Dis-moi, où loge-t-il, à Bourges ?

CRISPIN.

Hé ! il loge.... proche les écoles.

LISIDOR.

Comment nomme-t-on la rue ?

CRISPIN.

La rue ?

LISIDOR.

Oui.

CRISPIN.

On la nomme.... on la nomme.... Vous y avez été devant moi, vous le favez bien.

LISIDOR.

Mais encore?

CRISPIN.

Il ne m'en fouvient plus. Il y a des pendards de noms, dans cette ville, qui font fi difficiles à retenir, que je ne faurois les mettre dans ma cervelle; & puis, je ne m'en foucie guere. A quoi bon s'embrelicoquer l'efprit de ces bâtards de noms? Quand on eft logé, on eft logé.

MARIN.

Il a grande raifon.

CRISPIN, *à Marin.*

Morbleu! tais-toi; ou bien.... vois-tu!... jernie! Enfin....

LISIDOR.

Patience....

CRISPIN, *à Lifidor.*

C'eft que je ne veux pas qu'il fe mêle de ce qu'il n'a que faire.

LISIDOR, *à Marin.*

Tais-toi. (*à Crifpin.*) Que fait ton Maître ordinairement?

CRISPIN.

Il étudie; puis il a fouvent à dîner & à fouper des gens avec qui il parle Latin, comme tous les diables.

Ce que j'y trouve de plaisant, c'est qu'ils se querellent, comme s'ils vouloient s'étrangler le blanc des yeux; après, ils s'appaisent, en buvant chacun cinq ou six coups.

LISIDOR.

Cela n'est pas mal : mais, cependant, trois ou quatre personnes m'ont dit qu'il étoit en cette ville, & qu'on l'y avoit vu.

CRISPIN.

Celui qui l'a dit, en a menti; & je le soutiendrai devant toute la France.

LISIDOR.

Confesse la vérité; je n'en parlerai point. Il est ici?

CRISPIN.

Je ne le confesserai point; car cela n'est pas vrai.

LISIDOR.

Oh! je sais bien que si, moi; &, si tu déguises davantage....

CRISPIN.

Vous voulez donc me faire dire une chose qui n'est pas?

LISIDOR.

J'ai donc menti?

CRISPIN.

Vous avez tout ce qu'il vous plaira; mais cela n'est pas, cela n'est pas.

MARIN, *à Lisidor.*

Monsieur, quittez-là cet impertinent; il vous mettroit en colere, sans raison.

CRISPIN, *à Marin.*

Impertinent ! morbleu ! tu en as menti : il faut t'en faire tâter tout du long & tout du large. ( *Il s'élance sur Marin.* )

MARIN, *à Crispin.*

Viens, viens, que je t'ajuste de toutes pieces.

CRISPIN & MARIN *se battent.*

LISIDOR, *les séparant avec son bâton.*

Coquins ! si vous ne vous arrêtez, je vous donnerai cent coups. Ah, morbleu ! c'en est trop. Crispin, puisque ton Maître n'est pas à Paris, je te commande de l'aller au plutôt retrouver à Bourges, & de lui dire que, quand il m'aura fait savoir son adresse, je lui ferai tenir de l'argent, par un Banquier de cette ville.

CRISPIN.

Mais, Monsieur....

LISIDOR.

Point de réponse davantage ; n'approche pas seulement de mon logis, si tu ne veux avoir cent coups de bâton.

CRISPIN.

Si vous me battez, je sais bien ce que je ferai.

LISIDOR.

Que feras-tu ?

CRISPIN, *montrant Marin.*

Je le frotterai comme un diable.

LISIDOR.

Pourquoi le frotteras-tu ?

CRISPIN.

Hé! pourquoi me battrez-vous?

LISIDOR.

Parce que tu es un frippon.

CRISPIN.

Et parce qu'il est un Factotum, & qu'il veut me faire battre.

LISIDOR, *levant son bâton.*

Je te donnerai....

CRISPIN.

Donnez, pour voir; vous verrez si je ne lui rendrai pas!

LISIDOR.

Ah, morbleu! je n'en puis plus souffrir.

LISIDOR, *voulant frapper* CRISPIN *de son bâton*; CRISPIN *baisse la tête; ce qui fait que* LISIDOR *tombe.* CRISPIN *va donner un coup de poing à* MARIN, *qui tombe de l'autre côté; ensuite* CRISPIN *s'enfuit.*

---

## SCENE IV.

### LISIDOR, MARIN.

MARIN.

AH, le traître! Je crois qu'il m'a estropié, de ce coup.

LISIDOR.

Marin, viens m'aider à me relever.

MARIN, *se relevant.*

Hé ! Monsieur, j'aurois besoin qu'on me relevât moi-même (*Il va aider Lisidor à se relever.*)

LISIDOR, *se relevant.*

Le coquin ! il le paiera.

MARIN.

Si jamais je l'attrape, il s'en repentira.

LISIDOR.

Je me suis blessé l'épaule, en tombant.

MARIN.

Et moi, je crois que j'ai la mandibule démise.

LISIDOR.

Il t'a donné un furieux coup !

MARIN.

De toute sa force.

LISIDOR.

Patience.

MARIN.

Il faut bien la prendre, malgré moi.

LISIDOR.

Vas voir si Monsieur Mirobolan est au logis.

MARIN.

Quoi, Monsieur ! vous voulez encore lui parler de votre mariage, après que sa femme vous a dit, à votre nez, qu'il n'en sera jamais rien ?

LISIDOR.

Il n'importe ; je veux faire encore une tentative.

MARIN.

Fort bien ! C'eſt-à-dire que vous voulez vous faire refuſer encore une fois, & que vous prenez plaiſir d'entendre chanter vos louanges à contre-poil.

LISIDOR.

Je t'avoue ingénument que je m'attends à ce refus ; & que même j'en ſuis, en quelque façon, conſolé : mais je veux avoir la joie de dire le fait à Monſieur Mirobolan ; & de lui faire ſavoir qu'il ne paſſera jamais, dans mon eſprit, que pour un homme qui ſe laiſſe mener par le nez, comme un fat.

MARIN.

Mais de quoi cela vous peut-il ſervir ?

LISIDOR.

Fais ſeulement ce que je te dis : vois s'il eſt au logis.

MARIN, *frappant à la porte de Mirobolan.*

Holà !

## SCENE V.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, *ouvrant à Marin.*

QUI eſt-ce ?

MARIN, *à Dorine.*

Monſieur Mirobolan eſt-il ici ?

DORINE.

Non: qui le demande?

LISIDOR, *à Dorine.*

C'eſt moi, ma chere.

DORINE, *à Liſidor.*

Il n'y eſt pas. Voulez-vous parler à Madame? elle eſt là-haut qui dort, je l'irai éveiller.

LISIDOR.

Il la faut laiſſer repoſer. Ma chere enfant, ſi tu pouvois, par tes ſoins, la faire conſentir à me donner Alcine en mariage, je ferois....

DORINE.

Vous donner Alcine en mariage! Que diantre en feriez-vous, à l'âge où vous êtes?

LISIDOR.

Hé! j'en ferois....

DORINE.

Ma foi, vous n'en feriez toujours rien qui vaille. Mais n'avez-vous autre choſe à me dire? Je rentre.

LISIDOR.

Ma chere, dis à Monſieur Mirobolan que ſon ami Liſidor étoit venu pour le voir, & que je le prie de penſer à ce qu'il m'a promis. Adieu, ma bonne enfant. (*Il ſort.*)

MARIN *le ſuit.*

DORINE.

Adieu, Monſieur; je n'y manquerai pas.

## SCENE VI.

DORINE, *seule.*

CE bon-homme eſt-il fou, de prétendre épouſer une fille de dix-huit ans ? Il faut avouer que, quand la Vieilleſſe ſe met l'amour en tête, elle fait cent fois plus d'extravagances que la Jeuneſſe.

## SCENE VII.

CRISPIN, *en habit de Médecin ;* DORINE.

CRISPIN, *à la cantonnade.*

CHEZ moi, chez moi, vous dis-je ; là, je vous répondrai de bonne ſorte.

DORINE.

Qu'as-tu, Criſpin ? & d'où vient que tu es habillé de cette maniere ?

CRISPIN.

Deux viſages que j'ai rencontrés, qui m'ont dit qu'ils étudioient en Médecine, & qui m'ont demandé mon ſentiment ſur la tranſ... la... la... la... la tranſconfuſion du ſang. Ils m'ont quaſi fait devenir ſourd, à force de me parler.

DORINE.

Que t'ont-ils dit ?

CRISPIN.

Que diable fais-je, moi ? Une bête fur une autre.... l'artere.... le fang littéral.... artérial.... un tuyau par où entre le fang.... une bête morte; l'autre qui ne vaut guere mieux.... le mauvais fang répandu.... le bon dans les veines de l'autre bête.... Enfin, le diable les emporte, avec tout leur raifonnement !

DORINE.

Tu devois leur ordonner des pilules.

CRISPIN.

J'aurois voulu, de tout mon cœur, qu'ils en euffent eu chacun cinquante dans le ventre.

DORINE, *riant.*

Mais pourquoi as-tu cet habit ?

CRISPIN.

Je l'ai pris, pour avoir plus de facilité d'entrer chez vous, & pour....

## SCENE VIII.

LISIDOR, MARIN, CRISPIN, DORINE.

LISIDOR.

MA chere, Dorine, j'avois oublié de te donner cette bague; mais je veux recouvrer....

CRISPIN, *fe tournant de l'autre côté.*

Ah !...

MARIN, *à part, à Lisidor.*

Monsieur, si je ne me trompe, voilà Crispin, habillé en robe longue.

LISIDOR, *à Crispin.*

Que fais-tu ici, avec cet habit?

CRISPIN, *à Lisidor, faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi? Avez-vous quelque maladie secrete? Dites; en l'absence de Monsieur Mirobolan, je pourrois vous donner quelques bons avis.

LISIDOR.

Non, coquin, nous n'avons point de maladie.

CRISPIN.

Coquin!

LISIDOR.

Oui, coquin.

CRISPIN.

*Non sum coquinus: Medicus sum, Medicus sum.*

LISIDOR.

Toi, Médecin?

CRISPIN.

Oui, Médecin; & vous êtes un impertinent. *Araca, lostovi, baritonovaï, forlutum, transconfusiona*.... Si vous étiez raisonnable, je vous parlerois de la transconfusion; mais je vois bien que vous en tenez. Allez, prenez des pilules.

LISIDOR.

Si je prends un bâton, je t'en donnerai cent coups.

CRISPIN.

Ce sera contre mon ordonnance.

DORINE, *à Crispin.*

Monsieur, entrez au logis, pour y attendre notre Maître, & laissez-là ces extravagans.

CRISPIN, *rentrant avec Dorine.*

Il est vrai que je ferai mieux.

## SCENE IX.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Monsieur, je doute que ce soit Crispin; car il parle Latin.

LISIDOR.

C'est assurément lui-même. Je me doute de quelque fourberie; & je veux entrer là-dedans, pour en être éclairci. (*Il frappe à la porte de Mirobolan.*)

## SCENE X.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, *ouvrant, à Lisidor.*

Que demandez-vous, Monsieur? Est-ce que vous voulez quereller encore cet honnête-homme qui est chez nous?

LISIDOR, *à Dorine.*

C'est un frippon de Valet....

DORINE.

DORINE.

Cela n'eſt pas vrai; c'eſt un des confreres de notre Maître; & vous avez mauvaiſe grace de parler de la ſorte: je m'en plaindrai tantôt à....

---

## SCENE XII.

MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

MIROBOLAN, *à la cantonnade.*

JE vous ſoutiens que cela n'eſt pas poſſible, & que cette opinion eſt extravagante.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

Monſieur....

MIROBOLAN, *de même.*

Il faut penſer bien creux, pour imaginer une choſe ſi éloignée du bon ſens.

LISIDOR.

Monſieur, je veux....

MIROBOLAN, *de même.*

Il faut, ſans doute, que cette viſion vienne d'un homme qui avoit la fievre chaude.

DORINE, *à Mirobolan.*

Qu'avez-vous, Monſieur? & qui vous oblige à vous emporter de la ſorte?

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Des gens qui me foutenoient opiniâtrément la tranf-fufion.

DORINE.

Ils font fous...,

MIROBOLAN.

Sans doute.

LISIDOR.

Ils n'ont pas raifon; car elle a été condamnée publiquement. Vous faurez....

## SCENE XIII.

LISE, MIROBOLAN, DORINE, LISIDOR, MARIN.

LISE, *à Dorine.*

MONSIEUR Mirobolan eft-il ici?

DORINE, *à Life.*

Le voilà. (*à part.*) Elle vient fort à propos.

MIROBOLAN, *à Life.*

Que me voulez-vous?

LISE, *à Mirobolan.*

Je voudrois que vous fuffiez pendu. M'avoir ordonné des pilules qui m'ont penfé faire mourir!

MIROBOLAN.

Moi?

LISE.

Oui, vous. Voilà comme vous faites, bons affronteurs : vous ordonnez souvent les choses à tort & à travers. Allons, prends, & rencontre, si tu peux. Des pilules, pour retrouver un chien perdu !

MIROBOLAN.

Vous vous méprenez ; je ne vous ai jamais vue.

LISE.

Jamais ! ne vous ai-je pas, tantôt, donné un écu blanc ?

MIROBOLAN.

Vous êtes folle.

LISE.

Tu en as menti ; &....

## SCENE XIV.

GRAND-SIMON, LISE, MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

GRAND-SIMON.

AH ! si je rencontre ce Monsieur Mirobolan, je m'en vais lui chanter diablement sa gamme.

LISE, *à Grand-Simon.*

Tenez, le voilà.

GRAND-SIMON, *à Mirobolan.*

Parbleu ! Monsieur, il faut que vous soyez un grand

ignorant, d'ordonner des pilules, pour favoir fi l'on eft aimé d'une fille ! Et moi bien fou de les avoir prifes ! Elles m'ont quafi envoyé en l'autre monde, & je n'en fuis pas encore remis.

MIROBOLAN.

Vous êtes fou; de me parler de la forte : je ne vous connois point.

GRAND-SIMON.

Ne vous ai-je pas, tantôt, donné un écu d'or?

LISE.

Il vous va tout nier, comme il m'a fait.

MIROBOLAN.

Il faut vous mettre tous deux aux Petites-Maifons; car vous êtes des fous.

GRAND-SIMON.

Morbleu! tu en as menti; je ne fuis point fou. Treve à de tels difcours; car je pourrois bien te donner de mon bâton fur les oreilles.

LISE, *à Mirobolan.*

Et moi, t'arracher la barbe.

MIROBOLAN.

Ah! c'en eft trop endurer. Dorine, qu'on aille querir un Commiffaire.

GRAND-SIMON.

Qu'elle aille, qu'elle aille; je l'attends.

LISE.

Et moi auffi.

GRAND-SIMON.

Vous verrez que ces Meſſieurs tueront les gens, & qu'ils auront encore raiſon ! Parbleu ! je veux ravoir mon écu d'or.

LISE.

Et moi, mon écu blanc, ou je ferai grand bruit.

DORINE, *à Grand-Simon & à Liſe.*

Ma foi, ſi vous ne tirez pays, j'irai chercher le Commiſſaire.

GRAND-SIMON.

C'eſt ce que je demande.

LISE.

Et c'eſt ce que j'attends.

## SCENE XV.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN, GRAND-SIMON, LISE.

CRISPIN, *à Féliante, ſortant de ſa maiſon.*

MAIS, Madame....

FÉLIANTE, *à Criſpin.*

Mais, Monſieur, encore une fois, je ne veux pas que ma fille parle aux gens tête-à-tête. Si vous avez envie de voir mon mari, vous pouvez prendre le tems qu'il ſoit au logis.

CRISPIN.

Madame, vous pouvez croire que....

FÉLIANTE.

Je ſais ce qu'il faut que je croye; mais, encore un coup, vous n'avez que faire chez moi, quand mon mari n'y ſera pas.

LISE, *à Grand-Simon.*

Il me ſemble que ce viſage reſſemble bien à celui qui m'a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Parbleu! c'eſt le Médecin qui m'a penſé faire crever. ( *à Criſpin.* ) Ah! trompeur, tu me rendras mon argent.

LISE, *à Criſpin.*

Tu me rendras auſſi le mien.

LISIDOR, *prenant Criſpin au collet.*

Ah, coquin! je te tiens à préſent.

CRISPIN.

*Non ſum coquinus, Medicus ſum.*

MIROBOLAN.

Meſſieurs, il ne faut pas maltraiter un de mes confreres de la ſorte: on doit lui laiſſer conter ſes raiſons.

LISIDOR.

C'eſt le Valet de mon fils.

LISE.

C'eſt le Médecin qui nous a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Et qui m'ont donné bien de la peine.

LISIDOR.

Coquin ! réponds donc à toutes ces choſes.

CRISPIN, *à Liſidor.*

Monſieur, il ne vous faut plus rien déguiſer. Votre fils n'eſt point ſorti de Paris, à cauſe de l'amour qu'il a pour la fille de Monſieur Mirobolan : elle l'aime paſſionnément ; enfin ils s'aiment tous deux ; & m'ont fait jouer pluſieurs perſonnages, pour les ſervir dans leurs amours.

FÉLIANTE, *à Criſpin.*

Ma fille aime ton Maître ?

CRISPIN.

Oui, Madame, & fortement.

FÉLIANTE.

Encore, pour le fils, c'eſt quelque choſe ; mais, pour le pere, il ne doit jamais eſpérer d'épouſer ma fille.

GRAND-SIMON.

Mais qui t'obligeoit à nous faire prendre des pilules ? Cela pouvoit-il ſervir de quelque choſe pour les amours de ton Maître ?

CRISPIN.

Ce ſont des choſes dont je vous éclaircirai dans un autre tems.

MIROBOLAN, *à Grand-Simon & à Liſe.*

Vous voyez bien que vous me blâmiez ſans raiſon : mais faites-moi la grace de revenir une autre fois ; je vous promets de vous contenter, d'une façon ou d'autre.

LISE, *à Mirobolan.*

J'y conſens ; mais n'y manquez donc pas.

GRAND-SIMON, *à Mirobolan.*

J'y conſens auſſi ; mais, au moins, plus de pilules.

MIROBOLAN.

Non; adieu.

GRAND-SIMON & LISE *sortent.*

---

## SCENE XVI.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MA[illegible]

LISIDOR, *à Crispin.*

TON Maître, dis-tu, aime passionnément la fille de Monsieur Mirobolan?

CRISPIN.

Oui, Monsieur, & cent fois plus que je ne vous dis.

LISIDOR.

Hé bien! si la chose est ainsi, je vois bien que c'est une nécessité de consentir qu'il l'épouse, pourvu que le pere & la mere y consentent.

MIROBOLAN.

Pour moi, je le veux de tout mon cœur, pourvu que ma femme le veuille.

FÉLIANTE.

Je ne sais pas bien si je le dois vouloir.

MIROBOLAN.

Hé, ma femme!...

FÉLIANTE.

Puifque vous m'en priez, j'en demeure d'accord.

LISIDOR.

Où eft-il donc, ton Maître ?

CRISPIN.

Le voilà qui vient tout à propos.

## SCENE XVII.

### GÉRALDE, MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, DORINE, CRISPIN, MARIN.

LISIDOR, *à Géralde.*

VENEZ, Monfieur de Bourges.

GÉRALDE, *fe jettant aux genoux de fon pere.*

Ah, mon pere! je vous demande pardon.

MIROBOLAN.

Hé, mon Dieu! laiffons tous ces beaux difcours: entrons au logis; &, là, nous difcuterons toutes les chofes.

FÉLIANTE.

C'eft fort bien avifé; allons, rentrons.

MIROBOLAN.

Allons, Monfieur Lifidor, l'honneur vous appartient.

LISIDOR.

Puifqu'il vous plaît, entrons.

## SCENE XXVIII, *& derniere.*

MARIN, CRISPIN.

CRISPIN.

Marin ?

MARIN.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

« Puiſqu'en tout, aujourd'hui, j'ai ſi bien réuſſi,
» Je vais, je vais, morbleu ! je vais entrer auſſi ».

*FIN.*

# LES APPARENCES TROMPEUSES,

## *COMÉDIE;*

*Représentée en 1672.*

# AU LECTEUR.

LE fujet de cette Comédie eſt fort ſimple, & n'eſt chargé que de très-peu d'incidens : elle a des caracteres aſſez paſſables, & dont les originaux ſe rencontrent fréquemment dans le monde. Elle n'a point été repréſentée ; & la raiſon eſt qu'on ne l'a pas trouvée jouable. On trouvera bon, ( moi qui penſe le contraire ) que j'appelle de ce jugement au Public. J'avoue que cette Piece n'eſt pas ſi plaiſante que celles qu'on a vues de ma façon ; mais je crois qu'il y a des choſes qui peut-être pourront donner quelque ſatisfaction à l'eſprit, & qui, ſur le théâtre, auroient pu réjouir l'Auditeur.

# ACTEURS.

STURGON, Mari de Nérine.
NÉRINE.
LISE, Suivante de Nérine.
DAMIS, Gentilhomme.
SANS-SOUCI, Valet de Sturgon.
CLOESTAN, Frere de Nérine.
FLORIDE, Femme de Cloeſtan.
JACINTE, Sœur de Sturgon.
BLÉSOIS, Valet de Damis.

*La ſcene eſt à Paris.*

# LES APPARENCES TROMPEUSES,

## *COMÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

STURGON, *seul.*

QU'UNE femme coquette eſt un mortel poiſon
Pour quiconque a pour but l'honneur & la raiſon !
Combien de fois, par jour, la noire jalouſie
Vient-elle, avec fureur, troubler ſa fantaiſie !
De cent fâcheux objets ſon eſprit combattu,
Fait, malgré ſes efforts, ſuccomber ſa vertu :
Et mille affreux penſers, qui lui dévorent l'ame,
Font ſouvent qu'il maudit & l'hymen & la femme ;

Et voudroit, de grand cœur, en cette extrémité,
Être mort mille fois, ou n'avoir point été.
En ce fexe, le nom de Femme ou de Maitreffe
N'eft propre, tôt ou tard, qu'à nous gêner fans ceffe.
Que vous êtes heureux, trop commodes époux,
Qui fouffrez, fans chagrin, qu'on faffe tout chez vous;
Et, feignant d'ignorer ces commerces infâmes,
Laiffez les Jouvenceaux feuls avecque vos femmes!
Que vous vous épargnez de troubles & d'ennuis!
On ne vous voit jamais en l'état où je fuis;
La perte de l'honneur ne vous tourmente guere;
Être cocu, pour vous, ce n'eft pas une affaire.
Vous n'êtes point gênés par la réflexion;
Et, fi l'honneur vous caufe un peu d'émotion,
Votre humeur, là-deffus, vous rend l'efprit tranquile.
Ah! pourquoi n'ai-je pas une ame auffi facile?
Mais Life, ce me femble, eft long-tems à venir.
Du chagrin qui me tue, il faut l'entretenir.
Mais non; il n'eft pas fûr qu'elle me foit fidelle;
Tâchons de la gagner, avant que....

---

## SCENE II.

### STURGON, LISE.

STURGON, *appercevant Life.*

BON, c'eft elle.
Life a tardé long-tems à me fuivre.

LISE.

Hé! pas trop.
Comment vous attraper? vous allez au galop.
A cent pas du Couvent, vous avez pris, fans doute,

Des chemins inconnus où Lise ne voit goutte.
Pour ne vous perdre pas, j'ai fort long-tems couru;
Mais enfin à mes yeux vous êtes disparu.
Dites, n'aviez-vous point rendez-vous chez Lucrece?

STURGON.

Non.

LISE.

Avec votre femme, avoir une Maitresse!
Et....

STURGON.

Tais-toi.

LISE.

Ce n'est pas agir de bonne foi.
Qu'en peut dire le monde?...

STURGON.

Encore un coup, tais-toi.

LISE, *branlant la tête.*

Cette Lucrece....

STURGON.

Paix.

LISE.

Souffrez que je m'explique;
Que je vous dise enfin....

STURGON, *se mettant en colere.*

Morbleu! point de replique;
Paix.

LISE.

Je dirai pourtant, malgré votre courroux,
Que Madame a sujet de se plaindre de vous;

Et que si, par malheur, elle vient à l'apprendre,
A de mortels chagrins vous devez vous attendre.
Croyez que, de ma part, elle n'en saura rien;
Mais elle peut, d'ailleurs....

STURGON.

Suffit; je t'entends bien.

LISE.

Quittez cette Lucrece....

STURGON.

Ah! je perds patience.
Pour la derniere fois, tais-toi.

LISE.

Gardez....

STURGON.

Silence.

LISE.

Je sais qu'on n'aime pas de semblables avis;
Mais les miens, là-dessus, devroient être suivis.
A Paris, comme ailleurs, on découvre les choses;
Pour s'en instruire, on fait plusieurs métamorphoses;
Et....

STURGON, *se mettant en colere.*

Tes raisonnemens sont ici superflus;
Tais-toi, tais-toi.

LISE.

Monsieur, je n'en parlerai plus;
C'est de moi, pour vous plaire, une chose ignorée.

STURGON.

Dis, qui t'a fait aller où je t'ai rencontrée?

LISE.

Au Couvent?

STURGON.

Oui.

LISE.

Madame.

STURGON.

Eſt-ce par piété?

Hem?

LISE.

Non; mais pour y faire une civilité.

STURGON.

A qui?

LISE.

Belle demande! A votre ſœur.

STURGON.

Jacinte

Eſt une bonne fille.

LISE.

Elle deviendra ſainte;

De l'air qu'elle s'y prend, il n'en faut point douter.

STURGON.

Cependant au parloir elle aime à caqueter.
Crois-tu qu'en ce Couvent elle ſoit ſatisfaite,
Qu'elle y prenne du goût, que rien ne l'inquiete?

LISE.

Vous avez pu ſavoir quel eſt ſon ſentiment.

STURGON.

A ſon frere une ſœur s'explique rarement.
Mais de quoi parloit-elle, avant que j'arrivaſſe ?

LISE.

De rien. Mais, à propos, certain point m'embarraſſe.

STURGON.

Quel ?

LISE.

D'où vient que, tantôt, dans la Religion,
Parlant à votre ſœur ſur la dévotion,
Vous diſiez hautement, d'une ardeur ſans ſeconde,
Les ſept péchés mortels contre les gens du monde ?
Qu'on devoit en ce lieu borner tous ſes deſirs,
Que c'eſt là qu'on goûtoit les ſolides plaiſirs;
Qu'ailleurs l'eſprit n'étoit rempli que de chimeres,
Et que vous la prêchiez devant ces bonnes Meres ?

STURGON.

C'étoit pour obliger à ne pas les quitter.

LISE.

C'eſt donc là la raiſon qui vous faiſoit peſter ?

STURGON.

Oui.

LISE.

Bon! Vous m'apprenez que, dans cette viſite,
Vous joüiez finement le rôle d'hypocrite:
J'en vois qui, ſous ce maſque, attrapent les plus fins,
Et qui font les bigots, pour venir à leurs fins.
Mais quoi! ſi votre ſœur, nonobſtant votre adreſſe,
Aimoit quelque Tarquin, quand vous aimez Lucrece;
Et que, pour lui, l'amour la tourmentât un peu;

Çà, l'empêcheriez-vous de ſortir de ce lieu ?

STURGON.

Non.

LISE.

Tout de bon ?

STURGON.

Crois-moi.

LISE.

C'eſt être raiſonnable ;
Et, ſur cette matiere, un frere fort traitable.
Ma foi, j'en ſais beaucoup qui, ſans aucun remords,
Pour l'y faire cloîtrer, feroient tous leurs efforts.
C'eſt pourtant grand'pitié, qu'on oblige une fille
D'épouſer un Couvent, par raiſon de famille ;
Que, ſans la conſulter ſur ſa demangeaiſon,
On l'engage à choiſir une honnête priſon ;
Et cela, bien ſouvent, pour en avancer une
Aux dépens de ſa ſœur, établir ſa fortune,
Bien que celle qu'on met dans la Religion,
Ait, pour un bon mari, grande dévotion.
Eſt-ce bien raiſonner ?

STURGON.

Que veux-tu ? c'eſt la mode.

LISE.

La mode à notre ſexe eſt ſouvent incommode.
On ne fait pas ainſi de Meſſieurs les garçons ;
On en fait des Abbés, ſans beaucoup de façons,
Qui, ſous ce titre-là, demeurant dans le monde,
En content, s'il leur plaît, à la brune & la blonde ;
Ils ſont les damerets, ſont de tous les plaiſirs,
Et penſent rarement à régler leurs deſirs.

On devroit, fans nous mettre au rang des Sœurs professes,
Comme on fait des Abbés, faire aussi des Abbesses.

STURGON.

Ce feroit pis encor.

LISE.

Que ferions-nous de pis ?
Rien n'en iroit plus mal, au moins à mon avis.
Examinons un-peu....

STURGON.

Ce n'est pas notre affaire ;
Sur leur façon d'agir c'est à nous de nous taire.
Tais-toi : vas feulement m'appeller Sans-fouci.

LISE *appelle.*

Sans-fouci !

---

## SCENE III.

### SANS-SOUCI, STURGON, LISE.

SANS-SOUCI.

Me voilà.

STURGON, *à Sans-fouci.*

Ma femme est-elle ici ?

SANS-SOUCI.

Non, Monfieur.

STURGON.

Hé ! d'où vient ?

SANS-SOUCI.

Hé !... c'eſt qu'elle eſt ſortie.

STURGON.

Seule ?

SANS-SOUCI.

Non.

STURGON.

Elle a mis quelqu'un de la partie ?

SANS-SOUCI.

Oui, Monſieur.

STURGON.

Qui ?

SANS-SOUCI.

C'eſt.... là, ce Monſieur d'Orléans.

STURGON.

Damis ?

SANS-SOUCI.

Oui.

STURGON.

Ce Muguet eſt donc venu céans

SANS-SOUCI.

N'y vient-il pas toujours ?

STURGON.

Qu'a-t-il dit à ma femme ?

SANS-SOUCI.

Il a causé, du moins une heure, avec Madame;
C'est tout ce que j'en sais.

STURGON.

Pendant leur entretien,
N'étois-tu pas présent?

SANS-SOUCI.

Moi? non.

STURGON.

Cela va bien.
Quoi! tu quittes la chambre, &....

SANS-SOUCI.

Ce n'est pas ma faute:
Quand j'y veux demeurer, je compte sans mon hôte;
Ils me donnent toujours quelque commission;
Et, si je réponds mal à leur intention,
Que mon retour, trop prompt, tant soit peu les chagrine,
Sans-souci, me dit-on, vas-t'en à la cuisine.

STURGON.

Et tu sors, sans rien dire?

SANS-SOUCI.

Il faut bien m'en aller:
Mais, morbleu! là-dessus, j'enrage de parler;
Je vois clair.

STURGON.

Que vois-tu?

SANS-SOUCI.

Je suis las de me taire.

On

On ne m'écarte point, ſans un peu de myſtere;
Et ces commiſſions qu'on me donne à tous coups,
Si je ne ſuis trompé, ne regardent que vous.

STURGON.

Comment?

SANS-SOUCI.

Oh, Monſieur!...

STURGON.

Parle, & dis ce que tu penſes.

SANS-SOUCI.

Vous le voulez? Tout franc, je vois des manigances
Qui me font aſſez voir.... Bref, on ne va pas droit;
Et ce Monſieur Damis n'eſt pas un mal-adroit:
C'eſt à vous, là-deſſus, à deviner le reſte.

STURGON.

Mais que font-ils?

SANS-SOUCI.

Oh!...

STURGON.

Dis, ne fais point le modeſte;
Acheve. Ont-ils pouſſé les affaires plus loin?

SANS-SOUCI.

De la concluſion eſt-on jamais témoin?
Mais, ſuivant l'apparence, & ſelon ma caboche,
Si l'on ne vient au point, du moins on en approche.

STURGON, *lui donnant un ſoufflet.*

Vous êtes un coquin, un menteur; &, s'il faut...

SANS-SOUCI.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur; mais je....

STURGON.

Maraud!

Sors vîte, ou tu verras punir ta médisance.

# SCENE IV.

## STURGON, LISE.

STURGON.

Des pestes de Valets j'admire l'insolence!
Ces bourreaux, chez les gens, sont autant d'espions;
Qui tâchent d'observer toutes les actions;
Qui, jusques sur les mœurs exerçant leur malice,
Ne font des vertueux qu'au gré de leur caprice:
Il leur semble, chez nous, que tout leur soit permis;
Et ce sont, bien souvent, nos plus grands ennemis.
Hé bien, Lise! tu vois ce qu'il dit de ma femme!
Dans l'esprit d'un Valet, passer pour un infâme!

LISE.

A des contes en l'air doit-on ajouter foi?
C'est un coquin, Monsieur, j'en réponds; croyez-moi;
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on connoît sa malice.

STURGON.

Ah! c'est un bon Valet.

LISE.

Oui bien, pour le service;
Il est adroit & prompt, & même industrieux;

Mais, enfin, pour sa langue, il est pernicieux.

STURGON.

Je sais qu'il parle; mais....

LISE.

Quand il s'est mis en tête
De déchirer quelqu'un, Monsieur, rien ne l'arrête,
Il emporte la piece; & contre le prochain
Les moindres visions le font aller beau train.
Faut-il, sur son rapport, avoir l'ame alarmée?

STURGON.

Lise, apprends que le feu ne va point sans fumée.

---

## SCENE V.

DAMIS, NÉRINE, STURGON, LISE.

DAMIS & NÉRINE *se parlent bas, en entrant.*

STURGON, *à Lise.*

LA voici, la coquine! & ce Monsieur Damis.

DAMIS, *appercevant Sturgon.*

Ah! Monsieur.... je me compte au rang de vos amis.

STURGON, *à Damis.*

Je ne m'y compte pas, & ne le veux point être;
Et, qui plus est, chez moi je veux être le maître.

NÉRINE, *à Sturgon.*

Monsieur ne prétend rien à cette qualité.

STURGON, *à Nérine.*

Taisez-vous.

NÉRINE.

Contre moi vous êtes irrité ?

STURGON.

Sans doute ; & votre vue augmente ma colere.

NÉRINE.

Hé ! d'où vient ?

STURGON.

Laissez-moi....

NÉRINE.

Pour ne vous pas déplaire ;
A ma chambre, Monsieur, nous allons au plutôt.
( *à Damis, le prenant par la main.* )
Venez.
( *à Lise.* )
Si quelqu'un vient, dis que je suis en haut.

---

## SCENE VI.

### STURGON, LISE.

STURGON.

En user de la sorte, & même en ma présence !
Ah ! c'est pousser à bout mon trop de patience.
Du feu, vîte.

LISE.

Hé ! pourquoi ?

STURGON.

Pour brûler la maiſon,
Et les brûler auſſi.

LISE.

Vous n'avez pas raiſon :
Quoi que vous en penſiez, votre femme eſt honnête;
Et vous ne devez pas....

STURGON.

Je ſuis donc une bête?
De ſon honnêteté je m'en rapporte à toi;
Emmener à ſa chambre un....

LISE.

Voilà bien de quoi!
Pour être tête-à-tête, on n'en eſt pas moins ſage.

STURGON.

Et c'eſt pourtant par-là que l'honneur fait naufrage!

LISE.

Et c'eſt auſſi par-là que paroît la vertu.

STURGON.

Eh! de ces beaux diſcours je ſuis trop rebattu.
Du feu, morbleu! du feu!

LISE.

Monſieur, point de vacarme;
Songez que vous mettrez le quartier en alarme :
Conſidérez, d'ailleurs, que c'eſt vous diffamer.

STURGON.

Je crains peu là-deſſus qu'on me puiſſe blâmer;
Et.... Du feu!

LISE.

Quoi! porter les choſes à l'extrême!

STURGON, *feignant de ſortir.*

On n'en apporte pas; j'en vais chercher moi-même.

LISE.

Et moi, je monte en haut, pour les en avertir,
Et tâcher, ſi je puis, à les faire ſortir.

---

## SCENE VII.

STURGON, *ſeul.*

C'EST l'unique moyen d'éviter ma colere;
Et, pour ſe garantir, c'eſt ce qu'ils ont à faire.
Quoi! juſqu'en mon logis, on m'en fera tâter;
Et je le ſouffrirai, ſans oſer éclater!
Car, ſuivant des prudens la maxime ordinaire,
Quand ce malheur arrive, il eſt bon de ſe taire;
Lorſqu'on en fait éclat, c'eſt agir contre ſoi.
Ah, morbleu! cette idée eſt un monſtre pour moi.
Non, l'on ne dira point, dans notre voiſinage,
Que Sturgon lâchement ſe prête au cocuage:
Oui, je veux qu'on apprenne & qu'on ſoit convaincu
Que j'ai, ſur ce chapitre, honnêtement vécu;
Que....

## SCENE VIII.

### STURGON, LISE.

STURGON.

MAis Lise revient.

LISE.

Monsieur, la chose est faite;
J'ai dit, de point en point, ce qui vous inquiete;
Que vous voyiez fort clair; que vous n'étiez point fat;
Et que vous étiez homme à faire un grand éclat.

STURGON.

Qu'ont-ils dit?

LISE.

Rien.

STURGON.

Rien?

LISE.

Non; ils n'en ont fait que rire.

STURGON.

Tu n'as donc, de leur part, autre chose à me dire?

LISE.

Non.

STURGON.

Du feu!

## SCENE IX.

### STURGON, LISE, NÉRINE, DAMIS.

LISE.

LEs voici.

DAMIS, *à Nérine.*

Je n'y reviendrai plus.

NÉRINE, *à Damis.*

Ne faiſons point ici de diſcours ſuperflus:
Revenez au plutôt; c'eſt moi qui vous l'ordonne.

DAMIS.

Je ne ſuis point d'humeur à chagriner perſonne;
Car Monſieur votre époux....

NÉRINE.

Pour Monſieur mon époux,
Le différent ſe va terminer entre nous.
Faites ce que je dis.

DAMIS.

J'obéirai, ſans doute.

STURGON, *à Nérine & à Damis.*

Prétendez-vous qu'ainſi long-tems je vous écoute
(*à Damis.*)
Parbleu! pour un moment, laiſſez-nous en repos,
Afin que nous puiſſions nous dire quatre mots.

DAMIS, *à Sturgon.*

Je ſors, ſans repliquer; la raiſon le demande.

NÉRINE.

Au moins, souvenez-vous de ce qu'on vous commande.

DAMIS, *en sortant.*

Je ne l'oublierai pas.

---

## SCENE X.

### NÉRINE, STURGON, LISE.

NÉRINE, *à Sturgon.*

Ça, que me voulez-vous ?
On dit que, contre moi, vous êtes en courroux ;
Sachons-en le sujet, faites-le-moi connoître.

STURGON, *à Nérine.*

Encore un coup, morbleu ! je veux être le maître ;
Et je ne puis souffrir que cent godelureaux
A ma femme, chez moi, débitent mots nouveaux ;
Ni que Monsieur Damis lui pousse la fleurette.

NÉRINE.

Quoi ! Monsieur, c'est donc là ce qui vous inquiete ?

STURGON.

Oui, c'est cela, vous dis-je, il n'en faut point douter ;
Et j'ai grande raison de m'en inquiéter ;
Sur votre procédé, j'ai l'ame peu contente.

NÉRINE.

Je ne vois pas par où,

STURGON.

Faites bien l'ignorante ;
Feignez adroitement de ne m'entendre pas ;
Levez les yeux au Ciel, & pouſſez des hélas.

NÉRINE.

Moi, les pouſſer ! Sur quoi ?

STURGON.

Je n'ai point la berlue :
Votre façon d'agir ne m'eſt pas inconnue ;
Et qui fait, à deſſein, éloigner un Valet,
Donne une occaſion qu'on fait prendre au collet.

NÉRINE.

Je ne vous entends point.

STURGON.

Hé ! vous n'êtes point ſourde ;
Vous cherchez, pour excuſe, à donner quelque bourde ;
Mais c'eſt perdre le tems ; vous la cherchez en vain :
Éloigner un Valet, eſt un cas très-vilain.
Quoi ! vous ne dites mot ! votre caquet s'abaiſſe !
Avez-vous, là-deſſus, l'intelligence épaiſſe ?
Ce Valet éloigné vous embarraſſe. Là,
Voyons donc, qu'avez-vous à répondre à cela ?

NÉRINE.

Je meure, à vos diſcours ſi je puis rien comprendre.

STURGON.

Quoi ! feindre inceſſamment de ne me pas entendre !
Je parle clair, pourtant, quand je m'explique ainſi.
C'en eſt trop ; je vous vais confronter Sans-ſouci.
( *Il appelle.* )
Sans-ſouci !

## SCENE XI.

STURGON, NÉRINE, SANS-SOUCI, LISE.

SANS-SOUCI.

Monsieur.

STURGON, *le prenant par le bras.*

Viens.

LISE, *bas à Nérine.*

Il a jasé, Madame.

STURGON.

Que m'as-tu dit, tantôt, en parlant de ma femme?

SANS-SOUCI.

Qui? moi, Monsieur?

STURGON.

Oui, toi.

SANS-SOUCI.

Que vous aurois-je dit?

STURGON.

Devant elle, morbleu! ne fais point l'interdit;
Dis-le tout franchement, & parle sans rien craindre.

SANS-SOUCI.

Mais, Monsieur....

STURGON.

Parle, ou bien je ſaurai t'y contraindre.
Que m'as-tu dit, tantôt, & d'elle & de Damis?
Hem?

NÉRINE, *à Sturgon.*

Avec un Valet me mettre en compromis!
Ce nouveau procédé me paroît fort étrange.

STURGON, *à Nérine.*

Point; les vers qu'il dira, ſont à votre louange;
(*à Sans-ſouci.*)
Écoutez. Parle donc.

SANS-SOUCI.

Que dirai-je, Monſieur?

STURGON.

Dis ce que tu m'as dit, & n'aye aucune peur.

SANS-SOUCI.

Mais....

STURGON.

Quoi?

SANS-SOUCI.

Je ne ſais rien.

STURGON, *le menaçant.*

Par la ventre!

SANS-SOUCI.

Ah! je tremble.

STURGON.

Quoi! ne m'as-tu pas dit que, lorſqu'ils ſont enſemble,
Ils te donnent toujours quelque commiſſion;

Que, si tu réponds mal à leur intention ;
Et que ton prompt retour un peu trop les chagrine ;
On te dit : « Sans-souci, vas-t-en à la cuisine » ?
Ne m'as-tu pas, tantôt, fait ce même discours ?
Hem ?

SANS-SOUCI, *s'en allant.*

Là-dessus, Monsieur, je me tairai toujours.

## SCENE XII.

### STURGON, NÉRINE, LISE.

STURGON, *à Nérine.*

Vous voyez qu'il s'en va, de peur de vous confondre ;
Or çà, de bonne foi, qu'avez-vous à répondre ?
Devant Lise, en ces mots, il m'a fait ce rapport.

LISE, *à Sturgon.*

Il est vrai ; mais, aussi, vous le croyez à tort :
Au rapport d'un Valet faut-il donner croyance ?

STURGON, *à Lise.*

Oui, lorsqu'il dit la chose avecque connoissance ;
Qu'il nous fait un détail des intrigues qu'il voit,
Et qu'il nous fait toucher l'affaire au bout du doigt.

NÉRINE, *à Sturgon.*

Si bien que vous croyez son rapport fort sincere ?

STURGON, *à Nérine.*

Sans doute.

NÉRINE.

Si pour moi vous êtes si févere,
En vain je tâcherois à vous tirer d'erreur :
Vous ne méritez pas une femme d'honneur.

STURGON.

Aussi vous travaillez à n'avoir plus ce titre,
Même à me faire droit sur ce galant chapitre.
J'entends bien ; votre honneur n'est pas viande pour nous ;
Vous ne méritiez pas de m'avoir pour époux.

NÉRINE.

Sans doute, & l'on connoît fort mal votre mérite.

STURGON.

Ah ! votre raillerie & me choque & m'irrite.

NÉRINE, *riant.*

Moi, vous railler, Monsieur ! Ah ! vous vous méprenez.

STURGON.

Oui, me railler, vous dis-je ; &, de plus, à mon nez.

NÉRINE, *riant.*

Vous m'accusez à tort ; je ne suis point railleuse.

STURGON.

La-donc, raillez encore, & faites la rieuse ;
Vous sentant convaincue, embrassez ce parti ;
Soutenez, en raillant, que ce drôle a menti.
Inventez des détours, ne restez point confuse.

NÉRINE.

Vous voulez donc, Monsieur, que je vous désabuse ?

STURGON.

J'aurois beau le vouloir, je le voudrois en vain;
La chose est avérée, & j'en suis trop certain.
Éloigner un Valet, pour rester tête-à-tête,
N'est-ce pas, en un mot, chasser le trouble-fête?

NÉRINE *rit.*

STURGON.

Quoi! vous riez encor! La matiere vous plaît.

NÉRINE.

Il n'en faut point douter.

STURGON.

Bon; je vois ce que c'est.
A parler franchement, le changement vous touche?

NÉRINE.

D'accord.

STURGON.

Vous croyez donc que je sois une souche;
Que je doive souffrir, en mari que l'on tond,
Que d'un bois fait en fourche on décore mon front;
Que je n'en dirai rien; & que, d'un esprit souple,
Je dois souffrir, au moins, de Galans une couple?
Si vous le présumez, vous avez tort, ma foi.
Écoutez: que ces gens n'entrent jamais chez moi;
Cessez de fatiguer mon humeur patiente;
Ou je pourrois frotter les Amans & l'Amante:
Je suis las d'endurer.

NÉRINE.

Lise, il perd le bon sens.

STURGON.

Ah! vos sottes raisons sont fort à contre-tems.

NÉRINE.

Si bien que vous voulez, suivant votre génie,
De chez nous hautement bannir la compagnie?

STURGON.

Oui, je le veux.

NÉRINE.

Grondez, pestez, soyez jaloux;
Tous les gens y viendront, même en dépit de vous;
Et, si, tous vos discours ne m'épouvantent guere.

STURGON.

Je vais de ce désordre avertir votre frere,
De votre procédé me plaindre ouvertement;
Et lui montrer quel est votre déréglement.

NÉRINE.

Allez, Monsieur, allez; c'est ce que je souhaite.

STURGON, *sortant.*

Dans peu, sur ce sujet, vous serez satisfaite.

## SCENE XIII.

### NÉRINE, LISE.

LISE.

MADAME, en vérité, c'est le pousser à bout;
Il pourra faire éclat.

NÉRINE.

Je me résous à tout.

LISE.

Mais, par son ordre, enfin, je crois qu'on vous épie;
Du traître Sans-souci, sur-tout, je me défie;
Il a la langue longue, & ne peut la tenir.

NÉRINE.

Je veux l'interroger; vas le faire venir.

LISE *appelle*.

Sans-souci!

## SCENE XIV.

NÉRINE, LISE, SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI, *entrant.*

QUE veut-on ?

LISE.

Madame te demande.

SANS-SOUCI.

De me justifier j'ai demangeaison grande ;
Car on m'accuse à tort.

NÉRINE, *à Sans-souci.*

Oh ! je m'en apperçois.
Qu'as-tu dit, cependant, de Damis & de moi ?

SANS-SOUCI, *à Nérine.*

Rien.

NÉRINE.

Rien ?

SANS-SOUCI.

Rien.

NÉRINE.

Tu mens.

SANS-SOUCI.

Point, ou je me donne au diable.

NÉRINE.

Mais ce qu'on m'en a dit, paroît assez croyable.

SANS-SOUCI.

Un Maître, d'un Valet, dit tout ce qu'il lui plaît.

NÉRINE.

Dis-nous, sans déguiser, la chose comme elle est.

SANS-SOUCI.

Mais que dire, Madame, à moins que je l'invente ?

LISE, *à Sans-souci.*

Et que disoit, tantôt, ta langue impertinente ?

SANS-SOUCI, *à Lise.*

Rien du tout.

LISE.

Devant moi tu l'oses soutenir ?

SANS-SOUCI.

Oui, je le soutiendrai, quoi qu'il puisse avenir.

LISE, *à Nérine.*

Que j'expire à vos yeux, s'il n'a dit pis encore.

SANS-SOUCI.

Madame sait trop bien à quel point je l'honore;
Et saura, contre toi, défendre mon parti.

LISE.

Quoi! tu n'as point parlé ?

SANS-SOUCI.

Non, non.

LISE.

J'ai donc menti?

SANS-SOUCI.

Oui.

NÉRINE, *donnant un soufflet à Sans-souci.*

Tiens; ce démenti mérite ce salaire.

SANS-SOUCI, *à Nérine.*

Mais....

NÉRINE.

Coquin! au plutôt évite ma colere;
Autrement, tu pourrois en ressentir les coups.

SANS-SOUCI, *s'en allant en grondant.*

Eh, jernie! est-ce moi qui rends Monsieur jaloux?

LISE.

Il ose raisonner! Frappez, frappez, Madame;
Je m'en vais vous aider.

SANS-SOUCI, *à Lise.*

Viens-y donc, bonne lame;
Tu verras si....

LISE, *à Sans-souci.*

Maraud! tu te feras frotter!
Rentre.

SANS-SOUCI.

O la bonne bête!

NÉRINE, *allant à lui.*

Ah! c'est trop contester.

SANS-SOUCI *se sauve & sort.*

## SCENE XV.

### NÉRINE, LISE.

LISE.

IL ne vous attend pas.

NÉRINE.

Il fuit en diligence.

LISE.

Madame, allons après; frottons-le d'importance.

NÉRINE.

C'est assez, pour ce coup.

LISE.

Ah! que, si c'étoit moi;
Pour sa maudite langue, il en auroit, ma foi!

NÉRINE.

Je ne veux pas encor pousser si loin la chose.

LISE.

Ah! que j'aurois de joie à redoubler la dose!
Qu'à lui tirer le nez je prendrois grand plaisir!

NÉRINE.

Viens; tu pourras un jour contenter ton desir.

LISE.

Lorsqu'on peut se venger, il ne faut point remettre.

NÉRINE.

Viens : je vais à Damis écrire un mot de lettre.

LISE.

Laiſſez Damis, Madame ; évitez les débats
Que ſa vue....

NÉRINE.

Allons, viens, & ne réplique pas.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

STURGON, CLOESTAN.

STURGON.

OUI, vous dis-je; morbleu! rien n'eſt plus véritable;
Votre ſœur, pour les gens, eſt femme fort traitable:
Son commerce, à mes yeux, n'eſt que trop avéré.

CLOESTAN.

D'un procédé ſi lâche êtes-vous aſſuré?

STURGON.

Oui; tout ce que j'ai dit, eſt la vérité même.

CLOESTAN.

Mon frere, vous portez les choſes à l'extrême;
Pour moi, je n'en crois rien: ce ſont des viſions;
Et votre eſprit déçu croit des illuſions.
Croyez que votre femme, en tout ferme & loyale,
Vous garde ſûrement une foi conjugale;
Que d'injuſtes ſoupçons vous ont préoccupé,
Et qu'enfin, là-deſſus, vous vous êtes trompé.
Pour trahir ſon devoir, ma ſœur eſt trop bien née.

STURGON.

Pour convaincre au plutôt votre humeur obstinée;
Et rendre, sur ce point, votre esprit éclairci,
Je vais vous mettre aux mains avecque Sans-souci;
Il vous peut, là-dessus, rendre l'ame contente.
Exercez avec lui votre humeur contestante;
Sur ce chapitre-là, vous l'entendrez parler.
(*Il appelle.*)
Sans-souci!

## SCENE II.

STURGON, CLOESTAN, SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI.

Monsieur!

STURGON.

Viens. Sans rien dissimuler,
Qu'on explique à Monsieur si j'ai lieu de me plaindre.

SANS-SOUCI.

Mais sais-je...?

STURGON.

A m'obéir je saurai te contraindre.
Qu'on dise ouvertement, & sans aucune peur,
Si ma femme, en un mot, fait breche à son honneur;
Qu'on ne déguise point tout ce que l'on en pense;
Qu'on n'ait, à son égard, respect, ni complaisance;
En trois mots, comme en cent, voilà ce que je veux.
Pour vous mieux éclaircir, je vous laisse tous deux.

## SCENE III.

CLOESTAN, SANS-SOUCI.

CLOESTAN.

Hé bien ?

SANS-SOUCI.

Quoi, Monſieur ?

CLOESTAN.

Parle ; &, ſans me faire attendre,
Dis, ſans déguiſement, ce que tu dois m'apprendre ;
Ne diſſimule point.

SANS-SOUCI.

Que voulez-vous ſavoir ?

CLOESTAN.

S'il eſt vrai que ma ſœur ait trahi ſon devoir ;
Si tu crois qu'agiſſant ſur le pied de coquette,
Elle-même un peu trop ſe prête à la fleurette ;
Si ſon honneur, enfin, ne s'eſt point relâché,
Ou ſi, pour quelque Amant, elle a le cœur touché.

SANS-SOUCI.

A parler franchement, cela pourroit bien être.

CLOESTAN.

Tu dois, par des raiſons, me le faire connoître.

SANS-SOUCI.

Quand la femme, Monſieur, mépriſe ſon époux,

Qu'elle écoute un Blondin qui lui fait les yeux doux;
Qu'ils ne négligent rien pour être seuls ensemble,
Qu'ils chassent le Valet... dites, que vous en semble?

CLOESTAN.

Un pareil procédé me semble un peu gaillard.

SANS-SOUCI.

Mais, pourtant, votre cœur y trempe pour sa part;
C'est une vérité.

CLOESTAN.

Cela n'est guere honnête.

SANS-SOUCI.

Cent fois ils m'ont chassé, pour être tête-à-tête.

CLOESTAN.

Tu l'as dit à ton Maitre?

SANS-SOUCI.

Eh! n'ai-je pas bien fait?

CLOESTAN.

Non; car, en un tel cas, il faut être discret.
Mais acheve: en un mot, as-tu vu davantage?

SANS-SOUCI.

Non; mais, dans ces momens, on fait son personnage;
Croyez qu'ils ont poussé les choses plus avant;
Que....

CLOESTAN.

Diantre! là-dessus tu n'es pas peu savant.

SANS-SOUCI.

Monsieur, à dire vrai, j'ai des yeux, des oreilles:
Ils ne restoient pas seuls, pour bayer aux corneilles.

Damis & votre sœur sont dans leurs jeunes ans ;
Je vous laisse à penser s'ils profitent du tems.
Lorsqu'ils sont tous deux seuls, en bonne foi, je pense
Qu'un amour sans scrupule est de leur conférence.

CLOESTAN, *lui donnant un soufflet.*

Vous êtes un coquin qui mérite cent coups.

SANS-SOUCI.

Mais, Monsieur....

CLOESTAN, *voulant redoubler.*

Maraud ! si....

SANS-SOUCI *se sauve & sort.*

---

## SCENE IV.

NÉRINE, CLOESTAN, LISE.

NÉRINE.

Mon frere, qu'avez-vous ?

CLOESTAN.

Certains discours fâcheux excitent ma colere ;
Et même ces discours ne doivent point vous plaire.

NÉRINE.

D'où vient ?

CLOESTAN.

Vous m'entendez ; pourquoi feindre que non ?

NÉRINE.

Je ne vous entends point; je parle tout de bon.

CLOESTAN.

Sachez que votre époux blâme votre conduite;
Que votre procédé lui déplaît & l'irrite.

NÉRINE.

Oh! ce n'est que cela? Bon, voilà bien de quoi!

CLOESTAN.

Mépriser un époux, & lui manquer de foi;
Écouter le Galant, aux yeux du mari même;
Pour rester tous deux seuls, user de stratagême;
Voir un Monsieur Damis près de vous assidu;
Donner, par cette voie, atteinte à sa vertu;
Ce n'est rien, dites-vous?

NÉRINE.

Hé! ce n'est pas grand'chose.

CLOESTAN.

Mais à ces sentimens la sagesse s'oppose.

NÉRINE.

Bon!

CLOESTAN.

Comment bon!

NÉRINE.

Pour moi, j'estime cela rien.

CLOESTAN.

Mais c'est raisonner mal.

NÉRINE.

Mais c'est raisonner bien.

CLOESTAN.

Faire un mari cocu, n'est rien à votre compte ?
Et nous le dire au nez, ne vous fait nulle honte ?
Si je vous entends bien, c'est votre sentiment.

NÉRINE.

Je n'ai rien à répondre à ce beau compliment.
Pourtant, si je voulois....

CLOESTAN.

Qu'auriez-vous à me dire ?

NÉRINE.

Que, de tous ces discours, je ne ferai que rire.

CLOESTAN.

Mais c'est de votre honneur prendre peu l'intérêt ?

NÉRINE.

Tout franc, sur mon honneur, je fais ce qu'il me plaît ;
Je m'en trouve fort bien, & n'en veux point démordre.

CLOESTAN.

Vous voulez donc, ma sœur, vivre dans le désordre ;
Et que votre mari, déja fort en courroux,
Vous quitte hautement, pour se venger de vous ;
Ou que, las de souffrir vos pratiques secretes,
Il vous fasse enfermer dans les Madelonnettes ?
Jugez quels déplaisirs & quels fâcheux tourmens....

NÉRINE.

Pour moi, je crains fort peu de pareils traitemens.
Mon frere, là-dessus, n'entrez point en cervelle.

LISE.

Monsieur fait bien du bruit, pour une bagatelle :
Il faut perdre l'esprit, pour se plaindre....

CLOESTAN.

En effet ;
Il a tort de parler de l'affront qu'on lui fait ;
Il devroit doucement endurer & se taire,
Caresser cet Amant, & lui laisser tout faire.
Mais, puisque c'est Damis qui cause son ennui ;
Je saurai lui parler, même dès aujourd'hui.

NÉRINE.

Et moi, je prendrai soin d'instruire votre femme
Du commerce secret de vous & de la Dame
Que l'on nomme Lucrece, & qui, par cent détours,
Sait, aux yeux du mari, déguiser vos amours.

CLOESTAN.

Ah ! ma sœur, cette Dame est Dame de mérite ;
Et, sur sa probité, vous êtes mal instruite.
Qui vous a dit cela ?

NÉRINE.

Gens qui le savent bien.

CLOESTAN.

Puis-je savoir leur nom ?

NÉRINE.

Non, vous n'en saurez rien.
Je sais même, de plus, qu'une Dame Clémence,
Pour mieux duper l'époux, est de l'intelligence.

LISE, *à Cloestan.*

De ce qu'on vous dit là, vous êtes fort surpris ;

GLOESTAN.

Quel diable, dites-moi, vous en a tant appris?

LISE.

C'eſt Damis.

NÉRINE, *à Liſe.*

Damis!

LISE, *à Nérine.*

Oui; pourquoi ne pas tout dire?

NÉRINE, *riant.*

Tu te railles de nous.

LISE.

Il ne faut point tant rire:
Ce Damis eſt ſavant, & grand Magicien;
C'eſt par-là que Madame aime ſon entretien,
Et non pour faire mal, ainſi qu'on le préſume.

NÉRINE, *à Cloeſtan.*

Rire aux dépens des gens, au moins, c'eſt ſa coutume.
De Lucrece & de vous je ſais l'attachement;
Mais, en cela Damis ne trempe nullement;
D'un autre que de lui j'ai ſu votre commerce.

LISE, *à Cloeſtan.*

Bon! pour vous endormir, croyez que l'on vous berce.

CLOESTAN.

Ma ſœur, obligez-moi de me nommer les gens...

LISE.

Eh! c'eſt Damis, vous dis-je.

NÉRINE.

Elle perd le bon sens.
J'ai juré là-dessus de garder le silence.

LISE.

Damis a tout fait voir, & même en ma présence....

NÉRINE.

Ah ! ne la croyez pas ; elle se divertit.

CLOESTAN.

Nommez les gens, ou bien je crois ce qu'elle dit.

LISE.

Je dis des vérités.

NÉRINE, *à Lise.*

Tu dis des impostures.

LISE.

Quand ils sont seuls ensemble, ils font plusieurs figures,
Une à droite, une en rond ; l'autre fait cent détours ;
Puis ils font des écrits qu'ils lisent à rebours :
Ils bouchent tous les trous... Enfin, c'est une histoire....
Il faudroit être là, pour tout voir & tout croire :
Mais personne que moi n'entre dans leur secret.

CLOESTAN.

Ma sœur, ne craignez rien ; je suis homme discret ;
Je saurai comme il faut, cacher tout le mystere.

NÉRINE, *à Cloestan.*

Quoi ! vous la croyez donc ?...

CLOESTAN.

Hé ! je saurai me taire.
Pour posséder cet art, on n'est pas criminel :

Je sais qu'on craint toujours d'être connu pour tel,
Et même à quoi, ma sœur, un tel secret m'oblige.

NÉRINE.

Oui; mais, touchant Damis, rien n'est plus faux, vous
dis-je.

CLOESTAN.

Adieu. Ne dites rien à votre belle-sœur;
Vous savez son esprit & sa jalouse humeur;
Et vous n'ignorez pas que tout lui fait ombrage.

LISE.

Dans son emportement, elle feroit ravage;
Et je craindrois, Monsieur, que son juste courroux
Ne la portât bientôt à se venger de vous.

NÉRINE.

Sur l'infidélité, son humeur est étrange.

LISE.

Elle prendroit plaisir à vous rendre le change;
Songez-y.

NÉRINE.

De ma part, tout lui sera caché.

CLOESTAN.

Comme à vos intérêts je dois être attaché,
Je veux de votre époux ôter cette croyance
Qui....

LISE.

De Damis, au moins, cachez-lui la science.

NÉRINE.

Tout ce qu'elle en a dit, n'est qu'un conte inventé,

LISE.

Non, Monsieur; croyez-moi, j'ai dit la vérité.

CLOESTAN.

Hé! n'appréhendez point; je sais taire les choses.
On juge souvent mal, sans connoître les causes.
Adieu, ma chere sœur; croyez-moi tout à vous:
Je saurai, comme il faut, relancer votre époux.

NÉRINE.

Mais si....

CLOESTAN.

Quand je promets, je sais tenir parole.

---

## SCENE V.

NÉRINE, LISE.

NÉRINE.

Te railles-tu de nous, ou si tu deviens folle?
Faire passer Damis pour un Magicien!

LISE.

Ma foi, quand je l'ai fait, je l'ai fait pour un bien;
Car, à n'en point mentir, il n'est pas fort honnête
Qu'avec lui si souvent vous soyez tête-à-tête.
Pour moi, qui vous connois, je n'ai jamais douté
Que vous y fissiez rien contre l'honnêteté:
Mais, Madame, à mon sens, alors qu'on vous accuse,
A votre honneur choqué vous devez une excuse,
Ou bien quelque raison qu'on puisse recevoir;

Autrement, dites-moi, qu'en peut-on concevoir ?
Moi, qui n'ai point de part dans tout ce beau commerce,
Je crois qu'à détracter votre langue s'exerce,
Et que votre prochain ne dit & ne fait rien
Qui ne soit critiqué dedans votre entretien.
Hors cela, franchement, je vous crois fort modeste;
Mais votre époux à lieu de croire tout le reste.

NÉRINE.

Tant mieux.

LISE.

Comment tant mieux ?

NÉRINE.

Oui; je le fais exprès.
Je veux bien, maintenant, te fier mes secrets.
Long-tems, je l'avouerai, j'ai douté de ton zele;
Mais pour moi tu parois & sincere & fidelle.

LISE.

Qui vous a fait douter de ma fidélité ?
Ai-je dit, ou fait...?

NÉRINE.

Non; c'étoit simplicité.

LISE.

On ne m'a vu jamais agir qu'avec franchise.

NÉRINE.

J'en demeure d'accord. Sache, ma chere Lise,
Qu'en épousant Sturgon, je regardois son bien;
Que, par-là j'ai souscrit au conjugal lien :
Car, sans cette raison, un homme de son âge
Aux femmes de ma sorte est un triste avantage.
Cinquante ans avec vingt ne conviennent pas fort,

LISE.

Ces âges, dans l'hymen, n'ont jamais grand rapport;
Jeunesse avec jeunesse, est chose fort plaisante.

NÉRINE.

De mon mari, pourtant, je serois fort contente;
Si je n'avois appris un commerce secret
Que je feins d'ignorer, & lui souffre à regret.

LISE.

Quel est donc ce commerce?

NÉRINE.

A la même Lucrece
Je sais que mon époux partage sa tendresse.

LISE.

A la même Lucrece?

NÉRINE.

Oui.

LISE.

Que me dites-vous?

NÉRINE.

Qu'elle a, pour ses Galans, mon frere & mon époux.

LISE.

De qui l'avez-vous su?

NÉRINE.

C'est une confidence.
Qu'on m'a faite en détail, sous la foi du silence.
J'ai promis, quant au nom, de n'en parler jamais.

LISE.

Ma curiosité se borne à vos souhaits;
Mais si j'osois....

NÉRINE.

Poursuis.

LISE.

Lucrece est-elle belle ?

NÉRINE.

Non.

LISE.

Jeune ?

NÉRINE.

Elle a, du moins, trente ans par-devers elle.

LISE.

Sans doute que Monsieur fonce à l'appointement;
Et que de votre frere elle fait son Amant;
Car, pour plaire à la Dame, & ménager Clémence,
Il faut que l'un des deux fournisse à la dépense.

NÉRINE.

J'ignore, jusqu'ici, quel est le plus heureux;
Mais je sais, pour certain, qu'il en coûte à tous deux.

LISE.

Fort bien. Mais de leurs feux ont-ils la connoissance ?

NÉRINE.

Non; tous deux sont dupés par la Dame Clémence;
Elle sait, avec soin, les ménager si bien,
Que chaçun, jusqu'ici, ne se doute de rien.

LISE.

Ah! que de trahisons, dans le tems où nous sommes!
Madame, en vérité, l'on connoît peu les hommes.
Monsieur perd le bon sens; car vous avez en vous
Ce qui peut contenter le plus bizarre époux.
Peut-on, vous possédant, en estimer un autre?

NÉRINE.

Nous estimons souvent tout ce qui n'est point nôtre;
Mais je veux me venger.

LISE.

Quoi! le trahir...

NÉRINE.

Tout doux:
Tout mon dessein ne va qu'à le rendre jaloux,
Et faire, s'il se peut, qu'il connoisse en lui-même
Que l'infidélité cause une peine extrême;
Qu'il me blâme en secret, & que, par ce moyen,
En m'imputant un crime, il ressente le sien.

LISE.

Je vous ai déja dit qu'il a martel en tête.

NÉRINE.

A le lui redoubler ma vengeance s'apprête.
Sache que ce Damis qui lui tient tant au cœur,
Bien loin de m'en vouloir, ne pense qu'à sa sœur.

LISE.

Il en veut à Jacinte?

NÉRINE.

A Jacinte elle-même.

LISE.

L'aime-t-elle ?

NÉRINE.

Ardemment.

LISE.

Je vois le ſtratageme.
Mais ce Monſieur Damis, dans tout ſon procédé ;
Pour toucher votre cœur, n'a-t-il rien hazardé ?

NÉRINE.

Il auroit fort mal fait de l'oſer entreprendre.

LISE.

Je commence, Madame, enfin à vous comprendre :
J'entends ; vous ne ſouffrez ce Damis près de vous
Que pour fâcher Monſieur, & le rendre jaloux.

NÉRINE.

Aſſurément ; & là je borne ma vengeance.

LISE.

Mais vous prenez en vous beaucoup de confiance !
Madame, avec l'amour ne faiſons point de jeu,
Souvent, ſans y penſer, il nous fait prendre feu.

NÉRINE.

Ne crains rien.

LISE.

Ce Damis a donc beaucoup de tendre
Pour la ſœur de Monſieur ?

NÉRINE.

Il me le fait entendre.

LISE.

Mais la voit-il, Madame ?

NÉRINE.

Il la voit fort souvent;
Et voudroit, de grand cœur, la voir hors du Couvent.

LISE.

Je le voudrois aussi.

NÉRINE.

Moi, j'en serois ravie;
Mais mon époux, je crois, n'en a pas grande envie:
Il tâche à la cloîtrer, afin d'avoir son bien;
Mais je me trompe fort, s'il en est jamais rien.

LISE.

Il est vrai qu'un mari fera mieux son affaire.
Revenons, s'il vous plaît, Madame, à votre frere,
Qui croit à mes discours, touchant Monsieur Damis.

NÉRINE.

Je veux l'ôter du doute où ta feinte l'a mis,
Chasser de son esprit cette folle croyance,
En lui faisant de tout entiere confidence.

## SCENE VI.

### NÉRINE, LISE, STURGON.

NÉRINE.

J'APPERÇOIS mon époux : sur-tout garde-toi bien
De lui dire aucun mot touchant notre entretien.
Je m'en vais chez mon frere.
(*Elle sort.*)

## SCENE VII.

### STURGON, LISE.

STURGON, *regardant Nérine qui sort.*

ELLE affecte, je pense,
Pour marquer son mépris, d'éviter ma présence.
(*à Lise.*)
Où va-t-elle ? où va-t-elle ? où va-t-elle ? dis-moi.

LISE.

Où va-t-elle ?

STURGON.

Hé ! réponds.

LISE.

Je n'en sais rien, ma foi,

STURGON.

Tu n'en ſais rien ?

LISE.

Non.

STURGON.

Non ? Tu ments.

LISE.

Point, je vous jure.

STURGON.

Dis-moi la vérité, Liſe, je t'en conjure.

LISE.

Je la dis.

STURGON.

Tu la dis ?

LISE, *faiſant un peu la doucereuſe.*

Oui, Monſieur, je la dis.
Mais, pourquoi, s'il vous plaît, faire tant le ſurpris ?
Trouvez-vous que cela ſoit ſi peu vraiſemblable ?

STURGON.

Non ; mais cela d'abord m'a paru peu croyable.
Vous étiez toutes deux dans un grand entretien :
De quoi donc parliez-vous ?

LISE.

Nous ne parlions de rien.

STURGON.

De rien ?

LISE.

De rien.

STURGON.

Hé, quoi! vous gardiez le silence?

LISE.

Oui.

STURGON.

Quoi! sans parler?

LISE.

Oui.

STURGON.

C'est donc par pénitence?

LISE.

Oui, c'est par pénitence, & je le dis sans fard.

STURGON.

Ainsi Lise a donc fait quelque péché gaillard?

LISE.

J'ai fait...?

STURGON.

Qu'as-tu fait? dis.

LISE.

J'ai fait comme Madame.

STURGON.

Que diantre a-t-elle fait? Ah! tu me gênes l'ame.
Apprends-moi ce que c'est; dis vîte, explique-toi,
Parle, qu'a-t-elle fait?

LISE.

Elle a fait.... comme moi.

STURGON.

Et qu'as-tu fait ?

LISE.

Ici l'on n'est pas à confesse.

STURGON.

Je t'entends, je t'entends, maudite pécheresse :
Je vois que vous avez, sans respect ni pudeur,
Chacune d'un Amant régalé votre honneur ;
Et, sur leur bonne foi, vous livrant au pillage,
Sur moi, qui n'y suis pas, fait tomber tout l'orage.

LISE, *souriant.*

Fort bien.

STURGON.

Là, ris : crois-tu t'excuser, en riant,
Infâme ?

LISE.

C'est bien dit : en vous remerciant.

STURGON.

Que le diable confonde & Servante & Maitresse !

LISE.

Gardez ces maudissons pour Madame Lucrece.

STURGON.

Ah ! laisse-là Lucrece ; elle vaut mieux que toi.

LISE.

Et que Madame aussi.

STURGON.

Sans doute.

LISE.

Ah! je vous crois.
Pourtant cette Lucrece est femme assez facile,
Et fait, à ce qu'on dit, tromper le plus habile:
Vous êtes son Galant; mais elle en a plus d'un.

STURGON.

Morbleu! cesse au plutôt ce discours importun;
Autrement je pourrois....

LISE.

Vous entrez en colere;
De telles vérités ne vous satisfont guere;
Mais, pourtant, je dis vrai.

STURGON.

C'est une fausseté.
Je vois ton artifice & ta méchanceté:
Esprit malicieux! tu crois, par cette adresse,
Autoriser ton crime, en accusant Lucrece,
Et prévenir ainsi les reproches honteux
Que je puis justement vous faire à toutes deux:
Mais sache que Lucrece est femme vertueuse,
Qu'elle est, sur la vertu, plus que toi scrupuleuse.

LISE.

C'est donc une vertu, que d'avoir des Galans?

STURGON.

Toujours continuer tes discours insolens!
Ne finiras-tu point, dis-moi, maudite peste?

LISE.

N'êtes-vous pas le sien? La chose est manifeste.

Madame n'en sait rien; mais, avecque le tems,
Elle pourroit l'apprendre, & même à vos dépens.

STURGON.

Que pourroit-elle faire?

LISE.

Hé! suivre votre exemple.

STURGON.

La déclaration me paroît assez ample.
Tu sais donc bien juger de son tempérament?

LISE.

Eh! pas trop; mais, pour moi, je dis mon sentiment.
Une femme trahie est à craindre, sans doute:
Sur cette trahison on la plaint; elle écoute;
Et cet *On*, quelquefois, qui se fait écouter,
Trouve un heureux moment, dont il sait profiter.
Je parle avec franchise, & suis le stratageme.

STURGON.

Lise, en semblable cas, en useroit de même?

LISE.

Il n'en faut point douter.

STURGON.

Mais tu devrois savoir
Qu'une femme, en tout tems, doit faire son devoir.

LISE.

J'entends: sur ces grands mots, vous ferez toutes choses,
Et pour nous, là-dessus, ce seront lettres closes.
De tout cela, Monsieur, on se raille aujourd'hui;
Et l'on se dit souvent: « Comme il te fait, fais-lui ».
Enfin, quoi qu'il en soit, je me suis mis en l'ame
Qu'un mari doit servir de modele à sa femme.

STURGON.

Ma femme a-t-elle lieu de se plaindre de moi?

LISE.

Elle ignore, il est vrai, votre manque de foi;
Mais....

STURGON.

Mais, touchant Damis, que pourroit-elle dire?

LISE.

De peur de mal parler, Monsieur, je me retire;
Je vous laisse en juger.

---

## SCENE VIII.

STURGON, *seul.*

AH! je suis confondu;
Son silence m'apprend que l'on m'a fait cocu.
Sturgon, que dois-tu faire, après un tel outrage?
Il te faut, s'il se peut, rompre ton mariage;
Tu dois, pour ton honneur, intenter ce procès.
Mais c'est porter, aussi, les choses à l'excès.
Accuser hautement sa femme d'adultere,
Est un cas, après tout, que l'on ne prouve guere:
Bien souvent, à sa honte, un mari fait éclat;
Et, croyant se venger, il passe pour un fat.

## SCENE IX.

BLÉSOIS, STURGON.

STURGON.

MAIS que veut ce Garçon? Sachons ce qu'il demande.
Que cherches-tu, l'ami?

BLÉSOIS.

Bon! la belle demande!
Eh! que peut-on chercher, alors qu'on est céans?

STURGON.

Le Maître, ou la Maitresse, ou quelqu'un de leurs gens.

BLÉSOIS.

Ah! vous avez raison : j'ai tort, je le confesse.
Laissons le Maitre là; j'en veux à la Maitresse.

STURGON, *bas à part,*

(*haut.*)
Feignons. De quelle part?

BLÉSOIS.

De celle de Damis.

STURGON.

Elle sort à l'instant, & n'est point au logis;
Elle reviendra tard; tu pourrois trop attendre :
Si c'est quelque billet, j'aurai soin de le rendre;
Donne.

BLÉSOIS.

BLÉSOIS.

Il eſt obligeant ! Mais répondez un peu ;
Vous qui m'interrogez, qu'êtes-vous en ce lieu ?

STURGON.

Je ſuis...?

BLÉSOIS.

Quoi ?

STURGON.

Le Portier ; c'eſt-là mon exercice.

BLÉSOIS.

Je l'ai jugé d'abord, à votre habit de Suiſſe.

STURGON.

On peut, par mon habit, juger de mon emploi.

BLÉSOIS.

Votre mine & votre air y répondent, ma foi :
Vous êtes, morbleu ! fait pour garder une porte.
Je vous trouve ſoigneux & d'une humeur accorte ;
Ce ſont, pour un Portier, de bonnes qualités.
Ne puis-je point ſavoir le nom que vous portez ?

STURGON.

On me nomme Allobroge.

BLÉSOIS.

On voit, à votre mine,
Que des Allobrogeois deſcend votre origine.

STURGON.

Je le crois.

BLÉSOIS.

Quant à moi, je m'appelle Bléſois.

Je veux boire avec vous.

STURGON.

C'eſt pour une autre fois.

BLÉSOIS.

Damis m'avoit chargé, Madame étant abſente,
De mettre ce billet aux mains de la Servante.

STURGON.

Elle eſt avec Madame, & tes ſoins ſeroient vains.

BLÉSOIS.

Tenez, vous le rendrez; je le laiſſe en vos mains:
Sur-tout, il ne faut pas que le mari le ſache.

STURGON.

Hé! nous ſavons cacher ce qu'il faut que l'on cache.

BLÉSOIS.

C'eſt ſans doute un fantaſque, un fou....

STURGON.

Le connois-tu?

BLÉSOIS.

Non.

STURGON.

Tu ments.

BLÉSOIS.

Non, ma foi; je ne l'ai jamais vu.

STURGON.

Adieu; retire-toi, de peur qu'il nous ſurprenne.

BLÉSOIS.

D'accord. Damis saura vous payer cette peine,

STURGON.

Suffit.

BLÉSOIS, *en s'en allant.*

Adieu, Portier.

STURGON.

Adieu.

## SCENE X.

STURGON, *seul.*

VOYONS un peu
Comme à notre moitié cet Amant peint son feu.

(*Il lit.*)

« IL n'étoit pas nécessaire que vous prissiez la peine
» de m'écrire, pour m'obliger à retourner chez vous;
» il suffisoit que vous l'eussiez ordonné, pour croire
» que je vous tiendrois parole. Je m'inquiete fort peu
» de la bizarrerie de Monsieur votre époux, pourvu
» que vous n'en soyez point embarrassée. Je ne vous
» dis rien de particulier dans cette lettre; car je ne sais
» en quelle main elle peut tomber: celui qui la porte
» est un Valet que j'ai d'aujourd'hui, dont j'ignore les
» facultés. Faites-moi la grace de me conserver un peu
» de votre estime, & de vous persuader que je suis
» tout à vous. DAMIS ».

Fort bien ! Quoi ! souffrirai-je un affront de la sorte ?
Quand j'y pense, morbleu ! la fureur me transporte.
Non ; il faut éclater : c'est être cent fois sot,
Que de l'être une fois, & de ne dire mot.
Je sais que c'est vouloir porter loin ma vengeance ;
Que l'on m'accusera de manquer de prudence ;
Mais j'aurai le plaisir d'apprendre aux médisans
Que je n'imite point ces époux complaisans,
Qui, loin de faire bruit, souffrent tout sans rien dire ;
Laissent baiser leur femme, & ne s'en font que rire ;
Et quittant la pudeur des honnêtes maris,
Par d'infâmes motifs, aident aux Favoris.
Ayons quelque autre preuve, avant que je l'accuse ;
N'épargnons, pour l'avoir, ni l'argent ni la ruse ;
Employons toute chose, afin de m'éclaircir.
J'ai grondé Sans-souci, je le veux adoucir.
Feignons ; sur mon chagrin il faut que je me domte.
Conservons ce billet.

( *Il serre le billet.* )

---

## SCENE XI.

### SANS-SOUCI, STURGON.

STURGON, *appercevant Sans-souci.*

ÇA, viens me rendre compte ;
Qu'a dit notre beau-frère ? est-il fort satisfait ?

SANS-SOUCI.

Jugez-en : j'ai parlé ; là-dessus un soufflet....

STURGON.

Comment! il t'a battu?

SANS-SOUCI.

N'eſt-ce pas l'ordinaire?
Quand on voit que je rends la choſe un peu trop claire,
Et qu'on ne peut au fait répondre quatre mots,
Par quelque grand ſoufflet on s'en tire à propos;
J'entends pour le donneur, & non pas pour ma joue.

STURGON.

Ah! c'eſt mal en uſer; il a tort, je l'avoue.

SANS-SOUCI.

C'eſt pour vous trop aimer, que je ſuis ſouffleté;
Mais, *motus*; je ſaurai cacher la vérité.

STURGON.

Il faut un peu ſouffrir pour un Maitre qu'on aime.

SANS-SOUCI.

Oui; mais Liſe, Monſieur, me ſoufflette de même.

STURGON.

D'un tel emportement je ſaurai la punir;
Patience: ſuis-moi, je veux t'entretenir.

SANS-SOUCI.

C'eſt, à ne point mentir, une méchante lame;
Et ſûrement, Monſieur, elle gâte Madame.

STURGON.

Elle verra bientôt ce qu'elle n'attend pas;
Je forme un deſſein....

SANS-SOUCI.

Quel?

STURGON.

Suis-moi ; tu l'apprendras.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

SANS-SOUCI, *seul.*

AH! qu'on verra, dans peu, de choses renversées!
Monsieur se fie à moi de toutes ses pensées:
Il faut me rendre alerte en chaque occasion,
Et je dois le servir avec affection.
Quant à moi, deux raisons m'obligent à le faire:
La vengeance & l'amour me mettent en colere.
Je sens que j'aime Lise; & la drôlesse, enfin,
Imitant sa Maitresse, aime le masculin;
Et....

(*Il appelle.*)

Lise!

## SCENE II.

SANS-SOUCI, LISE.

LISE.

Que veux-tu ?

SANS-SOUCI.

Pour un nouvel ufage ;
Il faut dreffer un lit, & remuer ménage.

LISE.

Pour qui ?

SANS-SOUCI, *riant.*

Devine.

LISE.

Dis ; ne fais point le rieur.

SANS-SOUCI.

C'eft....

LISE.

Dis, ou je m'en vais.

SANS-SOUCI.

Pour la fœur de Monfieur.

LISE.

Elle eft dans le Couvent ; tu railles.

SANS-SOUCI.

Non, je meure :

De la Religion elle sort tout-à-l'heure ;
Monsieur l'en fait sortir, & l'amene en ce lieu.

LISE.

Dis-tu la vérité ?

SANS-SOUCI.

Tu la verras dans peu.

LISE.

Quelle en est la raison ?

SANS-SOUCI.

Vois-tu !... c'est un mystere....

LISE.

En sais-tu le fin ?

SANS-SOUCI.

Oui ; mais je saurai me taire.

LISE.

Pourquoi ?

SANS-SOUCI.

J'ai mes raisons.

LISE.

Tu ne m'en diras rien ?

SANS-SOUCI.

(*la caressant.*)
Non ; à moins que....

LISE.

Quoi ? dis.

SANS-SOUCI.

Mon Dieu! tu m'entends bien.

LISE.

Point.

SANS-SOUCI.

Franchement, dis-moi; ne fais point l'ignorante:
De Madame & Damis n'es-tu pas confidente?
Menes-tu pas l'intrigue? &, selon le besoin,
Savent-ils comme il faut récompenser ton soin?

LISE.

Ne retiendras-tu point ta langue serpentine?

SANS-SOUCI.

Pourquoi dissimuler, & me faire la fine?
Point de déguisement; confesse-moi tout net
Que l'on tire grand fruit d'un commerce coquet;
Et que celle qui sert une femme coquette,
Fait, durant cet emploi, tout ce qu'elle souhaite.
Elle a, des deux côtés, des présens à foison,
Et c'est elle, morbleu! qui regle la maison;
Tout s'y fait par son ordre, elle en a l'intendance;
Parce que des Amans elle a la confidence:
Sur elle on se repose; &, servant le Galant,
Elle fait, comme il faut, profiter le talent.
Si même la Soubrette a quelque Amant en ville,
Pour le voir chaque jour, on lui rend tout facile;
Il vient la visiter, sous le nom de cousin:
La Soubrette, d'ailleurs, fait gagner un voisin;
Là, tout devenant libre à ce feint cousinage,
Ils y vont, en secret, jouer leur personnage.
Si l'on en veut parler, ce quelqu'un a menti,
Et la Maitresse, alors, fait prendre son parti.
Enfin, quoi qu'il en soit, il est bon de se taire;

Où près de la Maîtresse on vous fait une affaire.
Lise, sans déguiser, répónds, de bonne foi,
N'est-ce pas, pour ton sexe, un assez bon emploi?

LISE.

Qu'il soit bon ou mauvais, tout cela ne m'importe.

SANS-SOUCI.

Eh! tu sais t'y conduire, & de la bonne sorte.
Peste! tu n'es point dupe....

LISE.

Ah! quitte ces propos;
Parle-moi d'autre chose, ou me laisse en repos:
Apprends-moi ce secret dont tu voulois m'instruire.

SANS-SOUCI.

Sur Madame & Damis tu ne me veux rien dire?

LISE.

Sur Madame & Damis ôte tes visions,
Crois que l'honneur, enfin, regle leurs actions,
Et qu'ils ne font entre eux que ce qu'ils doivent faire.

SANS-SOUCI.

A te parler sans fard, je crois tout le contraire.
Madame a des appas, & Damis est bien fait;
Ils s'écoutent l'un l'autre, & s'aiment en effet;
Et, quand ils restent seuls, croire qu'ils font scrupule
De s'en dire deux mots, c'est être ridicule.

LISE.

Ton esprit mal tourné ne se porte qu'au mal;
Et, sur la médisance, on voit peu ton égal.

SANS-SOUCI.

Mais....

LISE.

Mais, encore un coup, crois que Madame eſt ſage;
Nous ſommes ici ſeuls, qu'en eſt-il davantage ?

SANS-SOUCI.

Eh! ce n'eſt pas de même; & puis, tient-il à moi ?
Si tu veux, nous....

LISE.

Tais-toi.

SANS-SOUCI.

Je t'aime; &....

LISE.

Mais tais-toi.

SANS-SOUCI.

Vois-tu! ſi tu m'aimois autant comme je t'aime,
Que pour moi ton amour allât juſqu'à l'extrême,
Ah! qu'on verroit bientôt un petit Sans-Souci...!

LISE.

Qui vous oblige donc à me parler ainſi,
Monſieur l'impertinent ?

SANS-SOUCI.

Tu fais bien la ſucrée!
Eh! je ne te crois pas fille ſi reſſerrée;
En l'âge où je te vois, plus d'un t'en a conté,
Et, poſſible, fait breche à ton honnêteté.

LISE.

Tu me fais trop d'honneur, & je t'en remercie.

SANS-SOUCI.

Je juge du dedans par la ſuperficie;

Fille qui n'eſt point ſotte, & qui paſſe trente ans,
Ma foi, n'en ſait pas moins que femme de ſon tems.
Confeſſe qu'à cet âge il n'eſt point d'ignorantes,
Et que c'eſt, en un mot, le deſtin des Servantes.

LISE.

Eh! quitte ce diſcours, & m'apprends ce ſecret.

SANS-SOUCI.

Vois-tu bien! pour l'apprendre, il faut avoir tout fait.

LISE.

Mais que je ſache au moins ce que tu prétends faire.

SANS-SOUCI.

Que fait-on, quand on veut rendre une fille mere?

LISE.

J'ignore ce que c'eſt.

SANS-SOUCI.

Eh! ſans aller plus loin;
Tu pourrois là-deſſus m'inſtruire, en un beſoin.
A quoi ſert de biaiſer?

LISE.

Cela va bien; courage.

SANS-SOUCI.

Ma foi, tu n'en es pas à ton apprentiſſage:
Sur ce négoce-là t'ai-je pas épié,
L'autre jour, entre nous, qu'on te ſaigna du pied?...

LISE.

Hé bien?

SANS-SOUCI.

Je ſais.... Suffit. Laiſſons cela, n'importe,

Ce n'eſt pas trop mal fait d'en uſer de la ſorte ;
Car, avecque le tems, on pourroit pulluler.
Mais, dis, ne veux-tu pas....

LISE, *le prenant au collet.*

Je te veux étrangler ;
Et....

SANS-SOUCI.

Me battre ! Ah, jernie ! il faut que je t'étrille ;
Et me venger ſur toi....

## SCENE III.

DAMIS, SANS-SOUCI, LISE.

DAMIS, *à Sans-ſouci.*

Maltraiter une fille ;
Maraud ! Arrête, ou bien redoute mon courroux.

SANS-SOUCI, *à Damis.*

Morbleu ! ſi j'ai raiſon, de quoi vous mêlez-vous ?

DAMIS.

On ne maltraite pas le Sexe en ma préſence.

SANS-SOUCI.

Et ce Sexe, morbleu ! me bat à toute outrance.

DAMIS.

Il en faut tout ſouffrir, & prendre tout en jeu.

SANS-SOUCI.

D'accord; mais qu'à son tour il souffre donc un peu.
J'en souffre avec plaisir, quand j'ai quelque espérance
Qu'il aura, tôt après, des momens de souffrance.

DAMIS.

Ce n'est pas en souffrir, que de souffrir ainsi.

SANS-SOUCI.

Quand je souffre de lui, j'entends qu'il souffre aussi;
Et lorsque, tout en feu, je veux faire connoître
Qu'il peut me soulager.....

## SCENE IV.

STURGON, JACINTE, DAMIS, LISE, SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI.

J'APPERÇOIS notre Maître.

DAMIS, *à Lise.*

Que vois-je? Jacinte!

LISE.

Oui.

DAMIS & LISE *se retirent à l'écart, & parlent bas.*

SANS-SOUCI *reste aussi à l'écart.*

STURGON, *à Jacinte.*

Voilà, ma chere sœur,

Ce que je veux de vous.

JACINTE, *à Sturgon.*

Volontiers, de grand cœur:
Mais êtes-vous certain qu'ainsi l'on vous trahisse?
Que Damis & ma sœur...?

STURGON.

Que trop; c'est mon supplice.
Observe exactement toutes leurs actions;
Je te sors du Couvent à ces conditions.
Si, par toi, de mon mal j'ai quelque connoissance,
Crois qu'un mari, dans peu, sera ta récompense.
Ma femme & ce Damis s'entendent bien tous deux;
Et, sur la trahison, ils sont peu scrupuleux.

DAMIS, *s'avançant, à Sturgon.*

Ah! m'accuser ainsi, c'est me faire un outrage;
Et vous avez, d'ailleurs, une femme trop sage.
Je n'entre point chez vous qu'avec tout le respect...

STURGON, *à Damis.*

Eh! ce respect, Monsieur, m'est pourtant fort suspect.

DAMIS.

Je ne sais pas par où j'aurois pu vous déplaire.

STURGON.

Eh! n'éclaircissez point, s'il vous plaît ce mystere;
Tous ces discours n'iroient qu'à ma confusion.

DAMIS.

Pour moi, je n'eus jamais que bonne intention;
Lorsque je viens ici, j'obéis à Madame.

STURGON.

Et vous n'obéissez que trop bien à ma femme;

Par votre obéissance, on vous estime trop :
Je ne vais que le pas, vous allez au galop.
Être jeune, bien fait, de large corpulence,
De tels obéissans je crains l'obéissance ;
Et, sur votre embonpoint, je présume, ma foi,
Que vous obéissez quatre fois plus que moi.
Mais cessez d'obéir, si vous voulez me plaire.
( *à Lise.* )
Ma femme est-elle ici ?

LISE, *à Sturgon.*

Non ; elle est chez son frere.

STURGON.

Lise, va la chercher ; qu'elle vienne au plutôt.

LISE, *sortant.*

J'y vais.

## SCENE V.

### DAMIS, STURGON, JACINTE, SANS-SOUCI.

STURGON, *à Damis.*

Vous, laissez-nous ; vous reviendrez tantôt.

DAMIS, *à Sturgon.*

Je ne sors point, Monsieur ; puisqu'à tort on m'accuse,
Il est de mon honneur que je vous désabuse.

STURGON.

Eh ! . . . votre honneur ici ne souffre nullement ;

Mais c'est le mien, morbleu! qui pâtit diablement.
N'importe, brisons-là : nous verrons cette affaire;
Car, avant qu'il soit peu....

---

## SCENE VI.

### CLOESTAN, DAMIS, STURGON, JACINTE, SANS-SOUCI.

JACINTE, *à Sturgon, appercevant Cloestan.*

Voici votre beau-frere;
Quittez tous vos discours, cessez votre entretien.

STURGON, *à Jacinte.*

Et pourquoi le cesser? pour moi, je ne crains rien;
Je veux que devant lui la chose s'éclaircisse.

CLOESTAN, *à Jacinte.*

Quoi! vous hors du Couvent?

JACINTE, *à Cloestan.*

Pour vous rendre service.

CLOESTAN.

Je....

STURGON, *à Cloestan, l'interrompant.*

Sans perdre le tems en complimens si doux,
Que vous plaît-il?

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Je viens m'expliquer avec vous.

STURGON.

Devons-nous être seuls? faut-il que chacun sorte?

CLOESTAN, *après avoir donné un soufflet à Sans-souci, sans parler.*

Non; ils peuvent rester.

STURGON.

Quel diable vous transporte?
Pourquoi battre les gens qui ne vous disent mot?

SANS-SOUCI, *en pleurant, à Sturgon.*

C'est sans doute l'effet de quelque vertigo.
Monsieur, fuyez de lui, si vous m'en voulez croire;
Dans sa fougue, il pourroit vous briser la mâchoire:
Les gens à vertigo sont par fois furieux.

CLOESTAN, *menaçant Sans-souci.*

Maraud!...

SANS-SOUCI.

Voyez déja comme il roule les yeux!

CLOESTAN.

Ce coquin a besoin que quelqu'un le corrige.

STURGON.

Parlons un peu de loin; car je crains le vertige.

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Non, non, ne craignez rien; je sais ce que je fais.

STURGON.

Pourtant, avec transport vous donnez des soufflets.

SANS-SOUCI.

Et qui, plus est, Monsieur, ne sont pas de main-morte.

S'il avient qu'en parlant, la fureur le transporte,
Et que sa large main vous couvre le minois,
Pour un soufflet reçu, Monsieur, rendez-en trois;
Je vous seconderai. Voyez comme il me lorgne!

CLOESTAN, *à Sans-souci.*

Morbleu! d'un coup de poing il faut que je t'éborgne.

SANS-SOUCI, *s'en allant.*

Serviteur.

## SCENE VII.

CLOESTAN, STURGON, DAMIS, JACINTE.

STURGON.

Entre nous, perdez-vous le bon sens?

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Non.

STURGON, *mettant le doigt au front.*

Mais tous ces transports....

CLOESTAN.

Suffit; je vous entends.

Écoutez-moi.

STURGON.

Sur-tout....

CLOESTAN.

Ah! n'ayez point de crainte.

Vous trouvez en ma fœur de grands fujets de plainte ?
Hem ?

STURGON.

Oui.

CLOESTAN.

Vous l'accufez de vous manquer de foi ?

STURGON.

Oui.

CLOESTAN.

Bref, qu'elle & Damis.... s'aiment ?

STURGON.

Oui, je le crois:
De plus, qu'elle a pour lui beaucoup de complaifance.

DAMIS, *à Sturgon.*

Ah! vous devez, Monfieur, perdre cette croyance.

STURGON, *en colere, à Damis.*

Écoutez, fans parler.

DAMIS.

Volontiers.

CLOESTAN, *à Damis.*

Je fais tout,
J'en viens d'être informé de l'un à l'autre bout:
Ma fœur, à votre égard, a pris foin de m'inftruire.

STURGON, *à Cloeftan.*

Que vous a-t-elle dit ?

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Ce qu'elle avoit à dire.

STURGON, *après avoir mis le doigt au front & en le regardant.*

Mais ne saurai-je point...?

CLOESTAN.

Vous le saurez dans peu;
De sa haine pour vous elle a fait un aveu.

STURGON.

De sa haine?

CLOESTAN.

Oui.

STURGON.

Pour moi, j'en ignore la cause.

CLOESTAN.

Il vous faut plus au long éclaircir de la chose.
On sait que vous avez, tout au moins, cinquante ans.

STURGON.

D'accord; mais ce propos est fort à contre-tems.

CLOESTAN.

Ma sœur n'en a que vingt.

STURGON.

On n'en fait point de doute.

CLOESTAN.

Vous êtes quelquefois attaqué de la goutte.

STURGON, *montrant son front.*

Bon!

CLOESTAN.

Ma sœur est jolie, & vous n'êtes pas beau.

STURGON.

Fort bien !

CLOESTAN.

Vous le ſavez.

STURGON.

Cela n'eſt pas nouveau.

CLOESTAN.

Être laid & goutteux, avoir cinquante années;
De plus, avoir les dents à demi ſurannées,
Méchant air, l'abord bruſque, & l'aſpect rebutant;
Un epoux tel que vous n'eſt pas fort ragoûtant.

STURGON.

Après.

CLOESTAN.

En peu de mots, voilà votre figure.

STURGON.

Je comprends aiſément que vous voulez conclure
Que je dois, par moi-même, être aſſez convaincu
Qu'on a grande raiſon de me faire cocu.

CLOESTAN.

Vous devez vous connoître, & vous rendre juſtice.

STURGON.

Que ſert de déguiſer? je vois votre artifice.

CLOESTAN.

Pour moi, j'agis ſans art & ſans déguiſement:
J'ai fait votre portrait aſſez naïvement;
Et, ſi j'en ſavois plus, j'en dirois davantage.

STURGON.

Pour vous, vous croyez être exempt du cocuage;
Votre mine & votre air vous mettent à couvert.

CLOESTAN.

Mon Dieu! ne raillez point; la bonne mine y sert:
Mais, quand je le serois, je prendrois patience;
Même je passerois les choses sous silence.
Il est avantageux de fuir à le savoir,
De croire que sa femme a soin de son devoir.
A quoi bon, là-dessus, se donner tant de peine,
Et se mettre le corps & l'esprit à la gêne?
Quand ce sexe une fois a conclu ce dessein,
Vouloir l'en empêcher, c'est travailler en vain.
Je trouve que ce mal est un mal sans remede,
Qu'à cette destinée il faut qu'un époux cede;
Et je tiens le plus fin, qui, loin d'en murmurer,
Sait qu'il l'est sûrement, & feint de l'ignorer.

STURGON.

Suivant vos sentimens, Monsieur notre beau-frere,
Vous estimez donc fort un cocu volontaire?

CLOESTAN.

Quiconque en use ainsi, mérite un châtiment;
Et je hais, dans un cœur, ce lâche sentiment:
Mais lorsque, malgré nous, ce malheur nous arrive;
Il faut,...

STURGON.

Je vous entends; il faut que chacun vive;
Et que, loin d'éclater à sa confusion,
On ait, pour son honneur, de la discrétion.
Vous riez! Là-dessus, vous êtes un grand maître:
Si vous n'êtes cocu, vous méritez de l'être.
Ah! si vos sentimens sont jamais bien connus,
Je vous verrai, morbleu! le Syndic des cocus.

Pour

Pour moi, qui, ſur ce point, ai l'humeur chagrinante,
Qui n'ai pas, comme vous, l'ame fort indulgente,
Je veux que votre ſœur (ainſi je l'ai conclu)
Se paſſe, s'il lui plaît, de me faire cocu;
Sinon, je vous la rends, ſans tarder davantage.

CLOESTAN.

On doit conſidérer une femme à ſon âge.

STURGON.

J'en demeure d'accord; mais elle doit ſavoir
Que je prétends auſſi qu'on faſſe ſon devoir.

CLOESTAN.

A faire auſſi le vôtre elle peut vous contraindre.

STURGON.

Elle n'a, là-deſſus, aucun lieu de ſe plaindre.

CLOESTAN.

Je ſais bien le contraire; & je n'ignore pas
Que certaine Lucrece a pour vous des appas;
Qu'elle aime votre argent, & non votre perſonne;
Qu'elle ſert à pluſieurs, même à qui plus lui donne;
Que tous les jours, enfin....

STURGON, *feignant de ne pas l'entendre, dit à ſa ſœur, qui s'entretient avec Damis :*

Ma ſœur, à mon avis,
Vous aimez à jaſer avec Monſieur Damis;
L'ardeur dont vous parlez, marque de la tendreſſe.

CLOESTAN.

Laiſſez cela, Monſieur; répondez ſur Lucrece.

STURGON, *feignant de ne pas l'entendre, à Jacinte.*

Tête-à-tête, au Couvent, parle-t-on ainſi bas?

JACINTE, *à Sturgon.*

Monsieur m'entretenoit sur tout votre embarras.

STURGON, *de même.*

Non, à d'autres: votre air me fait assez comprendre
Que dans votre entretien vous y mêlez du tendre.

CLOESTAN.

Laissez-les; répondez sur ce que je vous dis.

STURGON, *de même.*

Sur l'amour; au parloir, ces gens sont aguerris.
( *à Damis.* )
Hé! laissez en repos nos femmes & nos filles:
Vous êtes....

DAMIS, *à Sturgon.*

Quoi, Monsieur?

STURGON.

La peste des familles.

JACINTE.

J'ignore, quant à moi....

STURGON, *à Jacinte.*

Quant à vous, je vois bien
Qu'en sortant du Couvent, vous n'ignorez de rien.

CLOESTAN.

Mais, quand je parle aux gens, j'entends qu'ils me répondent.

STURGON, *à Jacinte.*

Je crains bien....

CLOESTAN, *le tirant par le bras.*

Mais, parbleu!...

STURGON, *à part.*

Les démons te confondent !

JACINTE.

Répondez à Monsieur, & n'appréhendez point.

STURGON.

Oh ! je vous veux, morbleu ! régler de point en point.
(*à Damis & à Cloeſtan.*) (*à Jacinte.*)
Sortez tous deux. Venez, que je vous entretienne.

CLOESTAN.

Mais....

STURGON, *à Cloeſtan.*

Mais adieu.

## SCENE VIII, *& derniere.*

STURGON, CLOESTAN, NÉRINE, FLORIDE, DAMIS, JACINTE, LISE.

CLOESTAN, *à Sturgon.*

VOICI votre femme & la mienne.

STURGON, *à part.*

C'eſt le diable qui vient augmenter mon ſouci.

FLORIDE, *à Sturgon.*

Bon jour.

STURGON, *à Floride.*

Bon jour.

FLORIDE, *à Nérine.*

Ma sœur, hé quoi! Jacinte ici?

JACINTE, *à Floride.*

Vous voyez.

NÉRINE, *à Jacinte.*

D'où vient donc?

JACINTE, *à Jacinte.*

Demandez-le à mon frere.

STURGON, *à Nérine.*

En êtes-vous fâchée?

NÉRINE, *à Sturgon.*

Oh! non; tout au contraire:
Elle sait que je l'aime avec beaucoup d'ardeur.

STURGON.

De même que le frere, on peut aimer la sœur.

NÉRINE.

De quoi vous plaignez-vous?

STURGON.

De votre peu d'estime.
Votre façon d'agir est-elle légitime?

NÉRINE.

J'agis assurément comme je dois agir;
Mais de honte, à leurs yeux, vous devriez rougir.

STURGON.

Votre impudence, enfin, m'étonne & me démonte.
Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi rougir de honte?
Qu'avons-nous fait de mal?

NÉRINE.

Je m'en rapporte à vous.

FLORIDE, *à Sturgon.*

Vous êtes, ſans mentir, un agréable époux !

STURGON, *à Floride.*

Moi ?

FLORIDE.

Oui, vous.

STURGON, *après avoir un peu rêvé.*

Serviteur; car il faut que je ſorte.

FLORIDE, *l'arrêtant.*

Vous ne ſortirez pas; je vais fermer la porte.

STURGON.

Pourquoi donc m'enfermer ? que veut dire cela ?

FLORIDE, *après avoir fermé la porte.*

On ne ſortira pas, ſans qu'on nous diſe holà :
J'ai la clef.

CLOESTAN & DAMIS *rient.*

STURGON, *les ayant regardés tous, à Cloeſtan qui rit.*

Vous riez ! Je ſuis donc ridicule ?
Courage.

DAMIS, *à Sturgon.*

Quant à moi, n'ayez aucun ſcrupule :
Il eſt vrai que je ris; mais je ris ſans deſſein.

STURGON, *à Damis.*

Hé, morbleu ! ſur ce ris, c'eſt s'excuſer en vain.
Riez, ſi vous voulez, juſqu'à perte d'haleine :
Vous pouvez en crever, ſans que j'en ſois en peine.

CLOESTAN.

On doit bien m'excuser; car je ris malgré moi.

STURGON, *à Cloestan.*

J'entends; votre ris est un ris de bonne-foi.

CLOESTAN.

Comment s'en empêcher? il est presque impossible.
(*Il rit plus fort.*)

STURGON.

Ah! je ne croyois pas avoir l'air si risible.
Je vois qu'à mes dépens chacun se divertit.
Parbleu! jusqu'à pâmer notre beau-frere rit:
Que j'aurois de plaisir, s'il en étoit malade!
Mais c'est pousser, enfin, un peu loin l'algarade.

CLOESTAN.

On ne rit pas de vous; n'ayez point de soupçon.

FLORIDE, *à Sturgon.*

Il faut cesser de rire, & parler tout de bon.

STURGON, *à Floride.*

Ah! de vous écouter j'aurai la patience.

FLORIDE.

Savez-vous, dites-moi, faire la différence
D'une femme jolie & d'un époux mal fait?

STURGON.

Sans doute.

FLORIDE.

De tous deux c'est-là votre portrait

STURGON.

Pardi! vous m'endormez de toutes les manieres;

Vous irez, je m'attends, jusques aux étrivieres.

FLORIDE.

A parler franchement, vous mériteriez pis.

STURGON.

Ah! l'on n'en croira pas, peut-être, votre avis.

FLORIDE.

Vraiment, il fait beau voir qu'un homme de votre âge,
Dont la femme est enfin, jeune, bien faite & sage,
Aille porter ailleurs ce qui ne suffit pas
Pour faire à son épouse un modeste repas!
Si Monsieur mon époux me faisoit telle injure,
Je pourrois m'en venger, & même avec usure.

CLOESTAN, *à Floride.*

Je vous dois, là-dessus, un grand remerciement.

FLORIDE, *à Cloestan.*

C'est à vous d'y songer; je parle franchement.

LISE, *bas à Cloestan.*

Monsieur, quittez Lucrece; ou....

CLOESTAN, *bas à Lise.*

Paix.

LISE, *de même.*

Je suis discrete.

FLORIDE.

Je vois qu'à ce propos, votre langue est muette;
Craignez quelque accident dont vous seriez marri.
La femme suit souvent l'exemple du mari.

STURGON, *à part.*

Ah! si ma femme en tout a suivi mon exemple,

J'en ai ma fourniture à deux doigts de la temple.

FLORIDE, *à Sturgon.*

Que dites-vous tout bas?

STURGON.

Je dis ce que je veux.

FLORIDE.

Un galant comme vous n'eſt pas fort gracieux.

STURGON.

Eh! votre remontrance & me choque & me bleſſe.

FLORIDE.

On dit que vous allez chez certaine Lucrece,
Où vous vous ruinez de beaucoup de façons.

STURGON.

Oh! je ne ſuis plus d'âge à prendre des leçons:
J'y vais quand il me plaît.

NÉRINE.

Il faut que je m'explique.
Puiſque l'on me préfere une femme impudique,
Qu'on me mépriſe ainſi, je veux, dès aujourd'hui,
Sans perdre un ſeul moment, me ſéparer de lui.

FLORIDE, *à Nérine.*

Patience; tout doux.

NÉRINE.

Non, non; il faut qu'il ſache
Que je n'eus, de ma vie, une ame baſſe & lâche;
Que, malgré ſes mépris, je chéris trop l'honneur.
Il croit que Damis m'aime; il en veut à ſa ſœur;
Ils s'entr'aiment tous deux d'une amour mutuelle.

STURGON, *à Damis.*

Quoi! vous aimez ma sœur?

DAMIS, *à Sturgon.*

Je soupire pour elle;
Et je brûle, Monsieur, de me voir son époux.

NÉRINE, *à Sturgon.*

Vous voyez! mais, enfin, pour me venger de vous,
Je crus, à dire vrai, qu'un peu de jalousie
Vous pourroit de Lucrece ôter la fantaisie;
Damis, sans y penser, servit à mon dessein:
Mais, puisqu'à vous guérir je me tourmente en vain,
Il faut vous laisser libre avec votre Lucrece,
Lui donner, sans raison, toute votre tendresse;
Aussi-bien, de dépit mon esprit combattu
Ne vous répondroit plus de toute ma vertu.

STURGON, *regardant sa femme.*

Houf! houf!

FLORIDE, *à Sturgon.*

A ces discours que pouvez-vous répondre?

STURGON.

Chercher à m'excuser, c'est vouloir me confondre.
J'ai tort, je le confesse. Ah! mignonne, pardon.
Hon! devois-je trahir cet aimable Bouchon?
Non, dans mon procédé, je ne suis qu'un infâme;
Je ne mérite pas une si belle femme....

(*Il l'embrasse à plusieurs reprises.*)

FLORIDE.

Vous pourriez l'étouffer, de tant la rebaiser.

STURGON.

Morbleu! je veux tout faire, afin de l'appaiser.

Me pardonnes-tu pas, dis-moi, chere mignonne ?

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Par ſes yeux radoucis, je vois qu'on vous pardonne.

STURGON.

Non ; je veux de ſa bouche entendre mon arrêt.
Vas, crois qu'à t'obéir je ſerai toujours prêt.

( *Il la rembraſſe.* )

NÉRINE.

Par votre repentir, je vous rends ma tendreſſe ;
Mais à condition de ne plus voir Lucrece.

STURGON.

Si je la vois jamais, puiſſent tous les malheurs
M'accabler, à tes yeux, des plus vives douleurs !

NÉRINE.

Si votre ferment tient, je ſuis trop ſatisfaite.

STURGON.

Bon. Je donne à ma ſœur l'époux qu'elle ſouhaite.
( *à Jacinte.* )
Damis te plaît-il ? dis.

DAMIS, *à Jacinte.*

Madame, répondez.

JACINTE, *à Sturgon.*

J'avouerai qu'il me plaît, ſi vous le demandez.

STURGON.

Le Couvent & le Monde ont grande intelligence ;
Je vois qu'on n'y vit pas toujours dans l'abſtinence.
Damis, je vous la donne, & même de grand cœur.

DAMIS, *à Sturgon.*

Ce doux consentement fait mon plus grand bonheur.

STURGON, *à tous.*

Puisqu'en bonne amitié la raison nous rassemble,
Pour finir la journée, il faut souper ensemble.

FLORIDE.

J'en demeure d'accord.

CLOESTAN.

Et moi, je le veux bien.

STURGON, *à sa femme.*

Mignonne, qu'en dis-tu ?

NÉRINE.

Je ne m'oppose à rien.

STURGON.

Je veux, pour achever ce jour avecque joie,
Me donner, tout ce soir, à la débauche en proie.
Oublions le passé, bannissons le chagrin.
Entrons. Lise....

LISE.

Monsieur ?

STURGON.

Viens songer au festin.

LISE.

J'y vais. Mais, en allant, je donne avis aux Belles
De ne traiter pas mieux leurs maris infideles ;
Qu'il est bon, là-dessus, de les rendre jaloux,
Et que, par ce moyen, ils reviennent à nous.

*Fin du Tome second.*